

T. TRILBY

# Il était un petit chat



BeQ

**T. Trilby**

**Il était un petit chat**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 427 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

# **Il était un petit chat**

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Illustré par Manon Iessel.

## *À Aude de Chambure.*

Dans un coin de l'Europe, au bord de la Méditerranée, entre deux hautes montagnes vertes, un petit duché se cache.

Ces montagnes où, superbes, les sapins se dressent, abritent de tous les vents ce coin de terre qu'on pourrait appeler la « Vallée du Paradis ».

Ce duché s'appelle Rosenburg, pays de la rose, et dans sa capitale Rosa, les avenues et les rues sont bordées d'immenses rosiers qui se relient entre eux et forment des guirlandes fleuries.

Le grand-duc, un vieillard, gouverne le duché, mais son âge avancé le rend parfois sévère, car le président de son conseil veut que les finances du pays soient prospères.

Dans un coin d'une de ces montagnes, une grande maison, entourée d'un beau parc, abrite

orphelins et orphelines, maison dirigée par des religieuses. Pour y entrer, il faut avoir perdu ses parents.

Une centaine de garçons et filles y apprennent ce qu'ils doivent savoir pour avoir, quand ils seront grands, un métier lucratif leur permettant de gagner leur vie. Ces pauvres petits ne peuvent compter sur personne pour les aider.

Dans cette pension, côté filles, il y a une soixantaine de pensionnaires de dix à quinze ans qui suivent les classes secondaires, afin de passer les examens assurant des situations que la Supérieure leur trouve à la fin de leurs études.

La classe de troisième, très nombreuse, est une classe où presque toutes les élèves travaillent bien, sauf une, qu'on appelle : « Le Petit Chat ».

Pourquoi ?

Cette grande fillette de treize ans a un étrange visage, une forme de figure qui rappelle celle du chat, et ses oreilles, au lieu d'être rondes, sont un peu pointues. Une perruque presque rousse, toute bouclée, fait paraître plus sombres des yeux qui

brillent féroce­ment dès qu'on la con­trarie, et tout le long du jour elle a bien des sujets de con­trariété.

Elle n'aime guère les études, pré­fère les fleurs et les bêtes, et serait fa­cilement une bonne jardinière ou une bonne fermière.

Mais le règlement est formel : à quinze ans, elle doit passer un examen avant de choisir une profession.

Ce matin de mai où tout le duché est couvert de roses, par la fenê­tre de la classe, grande ouverte, entre le parfum exquis que les fleurs envoient et qui dissipe un peu les élèves.

Et pourtant, c'est le professeur de Sciences qui leur fait un cours, et elles aiment particulière­ment à l'entendre.

Aujourd'hui, il explique les dernières décou­vertes des savants d'Amérique : bombes hydrogène, guerre atomique, uranium, etc... et le professeur insiste sur le travail long et dan­gereux de ces hommes qui consacrent leur vie à ces recherches et demande aux élèves de lui dire leur

impression, sans doute admirative.

Les fillettes de treize ans éprouvent une difficulté à exprimer ce qu'elles ressentent, elles bafouillent un peu, puis se taisent.

Celle qui est sur le dernier banc de la classe se lève : c'est « le petit chat » que nul professeur n'interroge, car elle n'a jamais l'air de comprendre les leçons qu'elle entend.

Indulgent, le maître demande :

– Vous voulez dire quelque chose, Aude ?

– Oui, monsieur le professeur.

La voix est claire, autoritaire, et contraste avec celle de ses compagnes qui ont essayé de prononcer quelques mots sur un sujet qu'elles trouvaient peu intéressant.

– Dites-le, mon enfant. Nous vous écoutons.

Et, sans aucune hésitation, le Petit Chat parle.

– Vous avez réclamé l'impression des élèves, je vous donne la mienne. Si j'habitais un des pays où vivent ces savants, je demanderais à ceux qui gouvernent que tous ces inventeurs soient



enfermés pour toujours, afin qu'ils ne puissent plus jamais faire le mal.

– Le mal ! s'écrie le professeur. Mon enfant, vous n'avez pas compris le cours.

Et droite, hautaine, d'une voix vibrante, le Petit Chat répond :

– Si, monsieur le professeur, aujourd'hui j'ai compris. Créer des armes nouvelles pour détruire les villes et leurs habitants, mérite pour les inventeurs de ce massacre la peine de mort ou la prison perpétuelle. Voilà ce que je pense, mon impression, comme vous dites. L'intelligence que Dieu donne aux hommes doit leur servir à faire le bien.

– Mais, Aude, essayez de comprendre que pour empêcher d'être attaqué par des ennemis, un pays doit être fort et prêt à se défendre.

En s'asseyant, le Petit Chat répond :

– Il serait préférable de ne pas avoir d'ennemis et, s'ils existent vraiment, d'essayer de les aimer et de s'en faire aimer.

La cloche sonnant annonce la récréation.

Toutes les élèves quittent leurs bancs et chacune d'elles, en passant près du Petit Chat, la regarde sévèrement, indignée qu'elle ait osé discuter avec le meilleur professeur de l'école.

Le Petit Chat ne s'en soucie guère. Quand on l'interroge, elle dit ce qu'elle sait – pas grand-chose ! – et elle ajoute ce qu'elle pense, comme aujourd'hui ; aussi, les professeurs évitent de l'interroger.

Elle sort la dernière de la classe. Aucune élève n'ayant le désir de causer avec elle, cette grande fille de treize ans s'en va tranquillement dans le jardin, sans s'occuper de ses compagnes qui, déjà, par groupes, bavardent. Elle se dirige vers une allée, où des cyclamens en fleur ornent le pied des platanes, qui la conduit à l'extrémité du jardin réservé aux élèves.

Au bout de cette allée, une barrière blanche sépare le parc : côté garçons, côté filles.

Côté garçons, ce ne sont que petits enclos appartenant à de jeunes jardiniers : ils y cultivent ce qu'ils veulent. Un enclos plus grand et plus fleuri que les autres est la propriété d'un garçon à

la perruque blonde, mal coiffé, qui est en train de cueillir œillets et roses blanches pour les donner à celle qui vient les chercher.

Ce jeune jardinier porte un nom magnifique : Cyrano, et il est l'un des meilleurs élèves de l'école, travaillant avec autant d'ardeur latin et mathématiques que l'enclos qu'on lui a confié.

Une fois par mois, garçons et filles sont réunis, ce qui permet aux orphelins, dont la plupart n'ont aucune famille, de se connaître et d'ébaucher des amitiés que, plus tard, quand ils seront grands, ils retrouveront avec plaisir.

Le Petit Chat n'a pas d'amies. Les élèves de troisième la jugent ennuyeuse, peu intelligente, et ne savent que lui dire. Elles se rendent compte que cette fillette n'éprouve aucun plaisir à les écouter. La mode est leur grand sujet de conversation, et pourtant elles n'ont que deux robes, l'une pour la semaine, l'autre pour le dimanche, dont la façon est toujours la même. Mais quelques parents éloignés leur envoient des journaux, dits pour les jeunes, où figurent la mode, la coiffure et les réclames innombrables de

crèmes de beauté.

Aude, le Petit Chat, préfère regarder les fleurs, les bêtes, écouter les oiseaux et aller chercher tous les jours le bouquet que Cyrano, son ami, lui prépare et qu'elle porte, après l'avoir admiré, à la Vierge qui orne la chapelle du pensionnat.

Une ravissante chapelle, entourée de grands eucalyptus, et que des massifs de géraniums rouges encerclent. Cette petite chapelle d'été, construite en pierres grises et bleues trouvées dans les montagnes, fait avec les arbres et les géraniums un magnifique ensemble de couleurs.

L'architecture en est simple : elle a la forme d'une croix.

Près de la barrière, le Petit Chat appelle Cyrano.

Occupé par la cueillette qu'il fait avec plaisir et regret, le jeune jardinier ne l'a pas aperçue.

– Bonjour, Cyrano. Est-ce pour moi que tu cueilles ces belles roses ?

– Tu le sais bien, répond le jeune garçon en souriant, à aucune autre fille je ne donnerais mes

fleurs. Tu es mon amie, ne l'oublie pas.

– Sois tranquille, Cyrano, je ne l'oublierai jamais, car je n'ai que toi à aimer. Depuis que nous avons signé notre pacte d'amitié, je n'ai même plus regardé les petites filles qui sont avec nous. Il y en a peut-être de gentilles, mais toutes me considèrent comme une oie. Pourtant, j'arrive à suivre les cours, peu brillamment, c'est vrai, mais je comprends tout et les professeurs et les élèves s'imaginent que je ne comprends rien. Mes devoirs sont corrects, j'ai toujours la moyenne ; j'apprends ce que je dois apprendre, mais on m'interroge le moins possible parce que, parfois, quand la classe est triste, je m'amuse à répondre des bêtises pour faire rire ! C'est si bon d'entendre rire !

– Oui, mais en classe tu ferais mieux de t'abstenir d'être un pitre.

– Je ne suis pas un pitre, mais un Petit Chat. Tout le monde m'appelle ainsi. Il paraît que je ressemble à ces animaux parfois méchants quand ils mangent les souris. Est-ce vrai ?

– Oui. Ton ovale de figure, deux carrés qui se

regardent, tes oreilles pointues, tes yeux noirs qui toujours brillent sont pareils à ceux des chats. Mais en grandissant tu peux ressembler à une tigresse, ce sera moins agréable !

La fillette réfléchit et dit :

– J’aime mieux petit chat que belle tigresse. Penses-tu que je serai belle ?

Cyrano regarde attentivement son amie et répond :

– Je ne le crois pas. Maintenant, tu es... comment dirais-je, amusante, gentille, presque jolie, mais j’ai peur qu’en grandissant tout disparaisse.

– Ça serait ennuyeux, je n’aimerais pas être laide.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux faire des choses où il faut avoir une jolie figure.

– Quelles choses ?

– J’élèverai des oiseaux, de toutes les espèces, de toutes les couleurs, et j’irai les vendre sur le

marché. Quand j'accompagne la sœur tourière, je me suis aperçue que les belles marchandes, bien habillées, ont beaucoup plus d'acheteurs.

– Si tu te donnais la peine de préparer tes examens, tu pourrais peut-être faire autre chose.

– Tu sais, je n'y tiens pas, je n'ai aucune ambition. Je veux me marier et avoir beaucoup d'enfants. Et je les aimerai, mes enfants, tu ne peux pas savoir à quel point !... Je les aime déjà.

– Quand tu en auras, reprend Cyrano d'un ton grave, il faudra bien te soigner, afin de ne pas être malade, d'une de ces maladies qui vous conduisent au cimetière. Il ne faut pas laisser des enfants tout seuls sur la terre, c'est si triste !

– Ça, je le sais bien, mais je m'arrangerai avec la Sainte Vierge. Comme je serai bonne avec tout le monde, elle demandera au Grand Maître de me laisser près de mes petits enfants. « Orphelins », c'est un mot que je trouve affreux.

– Moi aussi.

– Je vais te quitter, la récréation, malheureusement, n'est jamais longue et je veux

porter ton beau bouquet à la chapelle. À demain !  
Cyrano. Ça me fait bien plaisir de te voir tous les jours. Tu es mon ami, mon seul ami, je ne l'oublie pas. À demain !

En courant, le Petit Chat s'en va vers la chapelle en tenant bien serré contre sa poitrine le bouquet qu'elle va offrir comme chaque jour à sa maman du ciel.

Avant d'entrer, elle se recueille et se dirige vers le bénitier, fait un signe de croix en pensant à ce que ce signe rappelle.

Elle va vers l'autel de la Vierge. Sur une marche, deux vases pleins d'eau l'attendent.

Avec le plus grand soin, elle arrange les fleurs : roses dans un vase, œillets dans l'autre – elle n'aime pas les mélanges –, et quand elle a fini, debout devant l'autel, elle admire ce qu'elle a fait.

Quand elle sera une grande fille, elle pourra peut-être se servir de ce don, puisque vendeuse d'oiseaux n'a pas l'air de plaire à Cyrano.

Elle s'agenouille par terre, sur la pierre, et tout



haut – elle se croit seule dans la chapelle – elle prie :

– Madame la Vierge, ma maman à moi, puisque je n'en ai pas d'autre, j'avais trois ans quand celle de la terre est partie chez Vous, je Vous apporte ces fleurs que Cyrano m'a données. Je Vous les apporte parce que je Vous aime et que Vous remplacez toute ma famille, puisque mon papa s'en est allé aussi dans le ciel où Vous êtes.

« C'est triste, Vous le comprenez, d'être une petite fille seule, toute seule !

« Heureusement que Vous m'avez envoyé un ami : Cyrano. Ça me console un peu. Mais parfois, j'ai bien du chagrin, surtout quand je lis de belles histoires où il y a toujours un papa et une maman.

« Enfin, si je n'en ai plus, c'est que le Bon Dieu L'a voulu. Les sœurs me l'ont expliqué. Mais Dieu est un Grand Seigneur, moi je ne suis qu'une toute petite qui aimerait tant pouvoir embrasser quelqu'un de sa famille, un parent, vieux ou jeune, qui aurait connu mon papa et ma

maman et pourrait me parler d'eux. Ça me ferait tant plaisir...

« Mon Dieu, je Vous dis des choses dont je ne devrais pas, peut-être, Vous entretenir, mais j'ai confiance en Vous, en Jésus et en sa maman.

« Au revoir, tous les Seigneurs du Ciel, je Vous aime bien. À demain. »

Aussi lentement qu'elle est entrée, après un dernier regard à la statue de la Vierge et à ses bouquets, le Petit Chat s'en va.

Elle ne s'est pas aperçue que contre le mur, agenouillée, une religieuse dont la robe blanche se confond avec les pierres, est sur un prie-Dieu.

Elle a entendu la prière, et quand la fillette a quitté la chapelle, la religieuse, les mains jointes, en regardant l'autel fleuri, murmure :

– Pauvre Petit Chat ! Mon Dieu, ayez pitié d'elle.

\*

Le lendemain matin, vers cinq heures, en pleine aurore qui donne aux montagnes bordant la Méditerranée une couleur merveilleuse, la sœur tourière qui habite avec deux autres religieuses le petit pavillon à l'entrée de l'orphelinat, sorte de conciergerie, est réveillée par la cloche de la porte d'entrée.

D'abord, elle se croit l'objet d'un rêve, mais comme de nouveau la cloche retentit, elle se décide à se lever, se demandant qui peut venir de si grand matin. Laitier et boulanger n'arrivent qu'à sept heures. Elle est âgée, a des rhumatismes ; aussi, elle descend péniblement l'étage qui la conduit au rez-de-chaussée.

Elle ouvre la porte du pavillon, sort dans le jardin où une bouffée de parfums l'entoure, bien agréable à respirer, et se dirige vers la grille close par de grands volets de fer.

Elle ouvre l'imposte, afin de voir la personne qui a sonné.

Elle aperçoit une longue et très belle automobile blanche, portant à l'avant un fanion. Le chauffeur a une livrée de même couleur que la

voiture. Deux grands messieurs, très imposants, se tiennent debout derrière la grille.

– Que voulez-vous, messieurs ? demanda la sœur tourière.

Le plus grand des deux répond d'une voix pleine d'impatience.

– Entrer. Ouvrez-nous rapidement, nous sommes pressés.

L'autre, plus courtois, dit :

– Ma Sœur – il suppose que la personne qu'il ne voit pas est une religieuse – ma Sœur, nous voudrions voir madame la Supérieure. C'est très urgent.

Sans se montrer, la sœur reprend :

– À cette heure, c'est impossible. La messe est à sept heures. Après l'office, madame la Supérieure pourra, peut-être, vous recevoir.

– Toutes ces histoires sont ridicules, reprend le grand monsieur qui paraît exaspéré. Nous sommes envoyés par S. A. le Grand-Duc, il faut ouvrir cette grille et nous mettre tout de suite en rapport avec la Supérieure. Ordre de Son Altesse.

À peine éveillée, la pauvre religieuse est affolée parce qu'elle entend « Ordre de Son Altesse ». Le fanion de la voiture indique que ces messieurs sont des personnages officiels. Quelque inspection, probablement, faite à une heure où on ne l'attend pas.

– Je vais ouvrir, dit-elle, mais restez dans le jardin. Il faut que je réveille tout le monde ; de si grand matin, personne n'est levé.

– Ouvrez et faites vite.

La sœur tourière enlève la grosse chaîne de sûreté, les crampons, et réussit à entrebâiller la grille que les deux visiteurs repoussent avec violence, et le plus grand donne l'ordre au chauffeur de l'automobile d'entrer immédiatement.

– Mais ce n'est pas permis ! s'écrie la religieuse. Notre Mère ne veut pas que les voitures pénètrent dans le parc.

– Elle voudra, répond tranquillement celui qui donne les ordres, quand elle saura que c'est S. A. R. le Grand-Duc qui nous envoie.

– Je ne sais pas, répond la tourière tremblante. Ici, il n’y a que notre Mère qui commande.

– En attendant, reprend le grand monsieur, allez la prévenir de notre arrivée. Nous vous suivons.

– Que voulez-vous, Messieurs ?

La sœur comprend qu’il faut obéir, et aussi vite qu’elle peut – elle est très âgée –, elle se dirige vers la maison où sont les religieuses et pensionnaires. Les deux membres du conseil de Son Altesse, qui n’ont jamais visité l’orphelinat, sont émerveillés par les fleurs du jardin.

Devant le couvent, deux longues pelouses bien entretenues où surgissent, çà et là, des rosiers fleuris, roses de toutes couleurs, et les murs du bâtiment sont recouverts de plantes grimpantes : bougainvilliers, clématites, jasmins. C’est un ensemble magnifique.

– Orphelinat bien tenu, dit celui que le chauffeur appelle monsieur le Président. C’est un beau fleuron pour la couronne ducal.

– Et qui un jour nous coûtera cher, répond

l'autre. Mais Son Altesse ne veut pas nous en parler. Il entretient cette œuvre avec ses propres revenus et ne m'adresse jamais une demande de subvention.

– Il fait bien, monsieur le Ministre des Finances, car je refuserais tout crédit pour cette orgie de fleurs.

– Rappelez-vous, monsieur le Président, que sur cette terre bénie, elles poussent toutes seules, et je crois que les enfants les entretiennent eux-mêmes. Je sais cela par ma femme qui a ici une protégée.

– Espérons que l'intérieur de la maison est plus simple que le jardin.

– Et que la nourriture y est bonne, répond le ministre des Finances.

La sœur tourière a vaguement entendu la conversation et a compris que ces deux messieurs, venant à l'orphelinat par ordre de S. A. le Grand-Duc, étaient des personnages importants.

Pourvu que cette visite ne cause pas d'ennui à

la chère Mère que tout le monde aime, bien qu'elle soit un peu sévère !

À la porte du couvent, la sœur tourière sonne avec vigueur. Il faut alerter les religieuses qui couchent au rez-de-chaussée.

Le coup de sonnette prolongé, anormal, réveille trois femmes et, cornettes mises hâtivement, elles arrivent dans le vestibule, se demandant qui vient à cette heure.

Elles ouvrent immédiatement à la sœur tourière. En montrant les deux hommes qui l'accompagnent, celle-ci annonce :

Bonjour, mes sœurs. Ces messieurs désirent voir notre Mère. Ordre de S. A. R. le Grand-Duc.

« Voir notre Mère. » Ceci regarde la sœur portière, une femme d'une quarantaine d'années au beau visage.

Elle s'avance vers la porte donnant sur le vestibule, regarde attentivement les deux visiteurs qui sollicitent une audience, et répond :

– Messieurs, notre Mère ne reçoit pas à cette heure. Après le saint office, peut-être.



Furieux, le président s'écrie :

– Ma sœur, je regrette, mais nous ne pouvons attendre. Notre mission est une mission rapide et d'extrême urgence. Son Altesse est malade, très malade. Depuis la mort de son second fils, il ne s'est pas remis. Je pense que vous le savez. Alors, naturellement, il réclame sa petite fille que vous avez ici, la fille de son fils aîné. Si je ne peux voir madame la Supérieure, appelez l'enfant, je l'emmène immédiatement.

Cette désinvolture ne plaît pas à la sœur portière. Elle répond :

– Messieurs, pour emmener une de nos filles, il faut avoir des papiers bien en règle, prouvant que la personne la réclamant a le droit de le faire. Il faut adresser une demande au président du Comité.

– Mais, s'écrie le ministre, monsieur est le président du Conseil de Son Altesse Royale, et moi son ministre des Finances.

– Peut-être, répond la sœur, nullement intimidée par l'énoncé de ces titres. Mais dites-

vous la vérité ? Qui me le prouve ?

Les deux hommes sont embarrassés. Sur un ordre du médecin de Son Altesse et pour satisfaire le désir obsédant du grand-duc, ils sont venus à l'orphelinat où est élevée cette enfant. Ils ne pensaient pas que les sœurs mettraient en doute leurs paroles.

– Téléphonnez au palais ! s'écrie le président exaspéré, et n'importe qui vous confirmera notre mission. La princesse héritière y est attendue.

– Comment s'appelle la fillette que vous réclamez ? demande la sœur étonnée que la petite-fille de Son Altesse soit à l'orphelinat.

– Aude Myrtil, répond le ministre.

Ce nom ne renseigne pas la sœur, et pourtant elle connaît toutes les pensionnaires.

– Je vais voir, dit-elle, si nous avons une élève de ce nom, et après une vérification, je téléphonerai au palais.

– Que d'histoires ! s'écrie le président. Personne ne sait donc dans cette maison que la petite-fille de Son Altesse Royale y fait ses

études !

Une très jeune religieuse s'avance et se permet de dire :

– Aude, Aude Myrtil, je crois, je suis certaine que c'est le Petit Chat. Elle est en troisième dans ma classe.

Le Petit Chat ! Est-ce possible !

La sœur portière entre dans une pièce qui se trouve près de la porte et prend le grand livre où sont inscrites toutes les pensionnaires. Elle vérifie :

– A... B... C... Voici l'M... Myrtil Aude, élève de troisième. C'est exact.

Elle se rapproche du téléphone. Il faut à tout prix vérifier cette extraordinaire histoire.

À cette heure, elle obtient rapidement la communication avec le palais. La personne qui répond ne peut rien dire ; une autre lui succède, qui affirme qu'on attend la princesse héritière. Tout est prêt pour la recevoir ; elle doit arriver ce matin.

Très émue, la sœur demande :

- Comment s'appelle-t-elle ?
- La princesse Aude, duchesse de Myrtil.
- Merci, madame.

C'est tout ce que la sœur portière trouve à dire. Elle raccroche le récepteur avec difficulté, tant sa main tremble. Puis, sans donner aucune réponse aux deux hommes qui l'attendent avec impatience, elle grimpe à une vitesse folle, comme le ferait la plus intrépide des élèves, les deux étages qui conduisent à la chambre de la supérieure.

Arrivée au palier, elle court dans le couloir, et sa main donne de petits coups à la porte revêtue d'une plaque de cuivre, sur laquelle est inscrit « Madame la Supérieure ».

Une voix claire lui donne la permission d'entrer. La sœur portière pénètre dans la chambre et balbutie :

– Bonjour, ma Mère. Je vous dérange... Ah ! quelle histoire !... Il y a en bas... dans le vestibule... deux messieurs qui viennent, disent-ils, de la part de S. A. R. le Grand-Duc... L'un se

dit président du Conseil de Son Altesse, l'autre affirme qu'il est ministre des Finances... Ils viennent chercher Aude, le Petit Chat, qui est, paraît-il, la princesse héritière depuis la mort du second fils de Son Altesse... Je n'ai pas voulu les croire, ils n'ont aucun papier. J'ai téléphoné au palais. On m'a répondu : « C'est exact, nous attendons la princesse Aude, la princesse héritière. Tout est prêt pour la recevoir. »

« Ces messieurs sont en bas, réclamant Aude. Je n'ai pas voulu la prévenir, sans en avoir l'ordre de notre Mère.

– Vous avez bien fait, répond la supérieure avec le plus grand calme. Je descends. Suivez-moi.

Et en se dirigeant vers l'escalier, la supérieure revoit ce matin de printemps où, vers dix heures, elle inspectait le parc après avoir inspecté la maison. Elle était près de la grande grille quand la cloche a retenti. La supérieure a pensé que c'était quelque fournisseur en retard ; on ne devait pas livrer au couvent après dix heures.

La porte ouverte par la sœur tourière, elle a vu

s'avancer vers elle une petite fille de quatre à cinq ans, vêtue de blanc, qui portait un gros bouquet de roses rouges. Personne ne l'accompagnait.

Et quand l'enfant a été près d'elle, la supérieure a entendu une auto repartir.

La petite fille a tendu à la grande dame blanche le bouquet en disant :

– C'est toi, ma maman.

– Non, ma chérie. Mais où est-elle, ta maman ?

– Le monsieur a dit que c'était toi.

La figure de la petite fille était inquiète, et dans ses yeux les larmes venaient. Alors, la supérieure a répondu :

– Je suis la maman de toutes les petites filles qui sont ici. Comment t'appelles-tu ?

– Aude Myrtil.

En ouvrant son manteau, la fillette montra un écriteau de toile blanche, cousu sur sa robe, où était inscrit : « Aude Myrtil aura cinq ans aux

cerises. » C'était tout. Naissance, adresse, rien... Qui l'avait amenée ? D'où venait-elle ? Grand mystère. Qu'importe ! c'était une enfant abandonnée.

La supérieure ouvrit ses bras et son cœur. Elle conduisit la petite Aude à la sœur qui s'occupait du jardin d'enfants.

Il y avait de cela huit années, et aucun renseignement n'était venu concernant la fillette. Seulement, depuis son arrivée, l'orphelinat n'avait jamais été à court d'argent. Les dons, les cadeaux affluaient, et particulièrement S. A. R. le Grand-Duc se faisait remarquer par sa générosité.

En bas de l'escalier, avant de franchir les dernières marches, la supérieure regarde les deux hommes qui, dans le vestibule, semblent au comble de l'exaspération. Elle reconnaît le président du Conseil qu'elle a vu à une réunion des membres du Comité de l'orphelinat au palais ducal ; l'autre est pour elle un inconnu.

La supérieure est très grande et très mince ; son costume de laine blanche la pare et la rend imposante.

Cette apparition calme les deux hommes. Ils viennent vers elle et s'inclinent avec le plus grand respect.

Le président présente ses hommages et confirme ce que la sœur portière a appris à la supérieure.

– Ma Mère, nous venons chercher la princesse Aude, la princesse héritière.

– C'est bien, messieurs, répond la supérieure, mais j'aurais aimé être prévenue. Annoncer à une enfant de treize ans qui se croit sans famille, comme toutes celles qui sont ici, un tel changement de situation, c'est difficile. Je ne veux pas que la petite Aude pense immédiatement que depuis tant d'années ses parents ont négligé de s'occuper d'elle. Je ne voudrais pas que cette enfant nous quitte avec un cœur plein de rancune. Je vous demande le temps de la prévenir.

« Il va bientôt être l'heure de la messe. Je vais voir Aude avant l'office ; après, elle assistera au Saint-Sacrifice, et, ayant prié, elle sera plus calme, meilleure. La princesse héritière que ses



camarades appellent « le Petit Chat » a parfois des griffes dont il faut se méfier. À tout à l'heure. Messieurs, vous pouvez aller à la chapelle d'où vous emmènerez notre petite fille. »

Et sans vouloir ajouter des paroles inutiles, la supérieure s'en va, par une porte qui se trouve derrière l'escalier, à la recherche de la princesse héritière.

Le président du Conseil et le ministre des Finances ne trouvent pas un mot à dire : ils ont compris qu'on ne discute pas avec cette femme blanche, elle ne fera que ce qu'elle a décidé.

Tête basse, furieux d'être dominés par la supérieure d'un orphelinat, ils s'en vont vers la chapelle, précédés par la sœur portière.

La supérieure traverse la salle à manger où le couvert est mis : les élèves déjeunent après la messe. Leur toilette est terminée, la gymnastique faite ; elles doivent être en train de mettre leur dortoir en ordre.

Celui de la troisième se trouve au bout d'un long couloir. La supérieure se dirige vers cette

salle, la plus grande de toutes, car les élèves de troisième sont nombreuses. Elle ouvre la porte, et le spectacle qui s'offre à elle est agréable à voir.

Toutes ces fillettes en robe rose, bien coiffées, obéissent aux commandements de la sœur Marie-Ange, responsable de la classe de troisième.

– Retournez le matelas. Toutes les élèves le retournent ensemble. Mettez le protège-matelas, drap n° 1, drap n° 2, couverture, dessus de lit.

La supérieure que peu d'élèves ont aperçue reste sur le pas de la porte et cherche parmi les quarante élèves, vingt d'un côté, vingt de l'autre, où est le Petit Chat, la princesse héritière !

Hélas ! elle la découvre. Son lit est le dernier, à côté d'une porte qui va dans l'autre dortoir. La supérieure se rend compte que, seule parmi ses compagnes, elle a un gros bonnet blanc sur lequel sont attachées deux oreilles pointues en papier noir. Pourquoi ? Au moment où elle se retourne, la supérieure aperçoit la figure de la princesse héritière.

Sur ce charmant visage blanc et rose – elle a

un très joli teint –, avec probablement du fusain, elle a tracé au-dessus de sa bouche, faite pour le sourire, une magnifique paire de moustaches. Les sourcils ont été augmentés, et ce noir fait paraître ses yeux plus sombres qu'ils ne le sont. Avec habileté, elle s'est fait une vraie tête de chat.

La supérieure sourit. Il est évident que la tenue de la princesse héritière n'est pas protocolaire. Elle se dirige vers la sœur Marie-Ange, la responsable de la classe de troisième.

– Ma sœur, lui dit-elle, voudriez-vous envoyer l'élève Aude faire sa toilette et lui dire de venir me retrouver dans mon bureau correctement habillée, avec la robe bleue qu'elle met le dimanche. Le tout très rapidement. Nous avons un quart d'heure avant la messe.

La sœur Marie-Ange baisse la tête et répond :

– Excusez Aude, ma Mère, c'est aujourd'hui fête ; elle s'est fait une tête de chat pour amuser ses compagnes. Je l'avais autorisée à la garder pendant le ménage du dortoir. C'est moi qui suis fautive.

– Soyez tranquille, ma sœur, je ne gronderai pas le Petit Chat que vous avez toujours beaucoup gâtée.

La jeune sœur comprend que la supérieure n'est pas fâchée. Elle répond, souriante :

– Je sais qu'Aude est parfois insupportable, mais souvent très gentille, et puis, et puis... elle n'est pas comme les autres.

– Vous avez raison, elle n'est pas comme les autres, et nous allons la perdre. Faites vite, ma sœur.

La perdre ? Sœur Marie-Ange n'entend que cela et ses yeux clairs ont brusquement un voile. Mais elle ne doit rien regretter si ce départ apporte à la petite fille du bonheur.

La supérieure quitte le dortoir et se dirige vers son bureau.

Dans cette pièce close, toute simple, éclairée par une large fenêtre encadrée de roses, une grande table, chaises et fauteuils de bois et de paille, meubles du pays. Elle s'assied, regarde le crucifix pendu au mur et fait une courte prière

pour demander le secours dont elle a besoin, afin de trouver les paroles qu'il faut dire à un cœur d'enfant.

Un coup discret à la porte et le Petit Chat entre, robe impeccable, visage propre, chevelure bouclée en ordre. Aude fait une révérence et dit :

– Bonjour, ma Mère. Vous m'avez fait l'honneur de me demander ?

– Oui, mon enfant. Asseyez-vous et écoutez-moi. Je sollicite votre raison et votre cœur. Ma petite Aude, vous allez nous quitter.

Ces mots surprennent la fillette désagréablement. Quitter l'orphelinat, le jardin, sœur Marie-Ange et surtout, avant tout, Cyrano ! Non, ce n'est pas possible !

D'une voix pleine d'inquiétude, elle demande :

– M'en aller, pourquoi, avec qui ? Non, je ne veux pas !

– Ma petite Aude, votre situation change complètement. C'est sans nul doute la volonté de Dieu, il faut vous y soumettre. S. A. R. le Grand-

Duc vous envoie chercher parce que, depuis la mort de son second fils, le prince héritier, vous êtes devenue la princesse héritière.

Le calme avec lequel Aude écoutait la Supérieure disparaît rapidement. Toute rouge, elle se lève et, ne croyant pas ce qu'elle entend, s'écrie :

– Moi, princesse, je ne veux pas ! Le grand-duc et sa clique, je m'en moque. S'il a besoin d'une petite fille pour jouer ce rôle, qu'il en prenne une autre, moi je refuse. Ma Mère, vous pouvez le lui apprendre de ma part.

Ceci dit, le Petit Chat, toutes griffes dehors, se dirige vers la porte.

La supérieure intervient :

– Ma chère enfant, restez ici, les minutes nous sont comptées. Asseyez-vous, écoutez-moi. Son Altesse Royale doit être votre grand-père, c'est lui qui commande sur tout le duché. Vous n'avez pas le droit de refuser l'honneur d'être près de lui, puisqu'il vous appelle.

Le grand-duc, son grand-père !

Dans ses rêves les plus fous qu'elle débitait à Cyrano, elle n'a jamais imaginé une chose pareille. Le grand-duc, son grand-père !

D'une voix toute différente où il n'y a plus de colère, mais de la tendresse, elle demande :

– Papa, maman, est-ce que je vais les retrouver ? S'ils sont dans la boîte ducale, je veux bien y aller, mais pour le grand-père qui habitait la même ville que moi et n'est jamais venu me voir, je ne me dérangerai pas.

– Si, ma petite Aude, vous vous dérangerez. Après la messe, vous vous en irez avec deux messieurs que je connais ; ils vous conduiront au palais ducal. Vous y êtes attendue. Et si vous avez un peu d'affection pour moi et pour la chère sœur Marie-Ange, vous serez gentille, aimable, afin de montrer à tous les personnages de la cour que nous vous avons donné une bonne éducation.

Aude se tait, réfléchit et demande :

– Princesse héritière, cela veut dire que cette princesse héritera un jour du duché et qu'à son tour elle gouvernera comme la reine Élisabeth

d'Angleterre ?

– Oui, exactement, répond la supérieure.

– Alors, j'accepte, car je pourrai faire tout ce que je voudrai.

Prudente, la supérieure explique :

– Pas toujours. Vous aurez des ministres, un président du Conseil qu'il faudra consulter.

Un silence, puis Aude conclut :

– Ceux-là, je m'en arrangerai. Quand dois-je vous quitter, ma Mère ?

– Tout de suite après la messe. Son Altesse Royale est malade et vous réclame.

– C'est rapide. Pourquoi le grand-duc, qui doit être mon grand-père, m'avez-vous dit, pense-t-il à moi ce jeudi, fête à l'orphelinat, un jour où nous devions danser, rire et nous amuser ?

– Mon enfant, reprend la supérieure, nous ne pouvons approfondir toutes ces questions. S. A. R. le Grand-Duc vous appelle, vous devez, comme tous les habitants du duché, lui obéir.

– Comme les gens d'autrefois, les courtisans,



dont quelques-uns ont su mourir pour leur roi ? Je suis très calée sur la Révolution française, mais moi, je ne mourrai jamais pour le grand-duc, je le lui dirai !

Désolée, la supérieure se lève :

– Ma petite Aude, le temps de la fantaisie est terminé. Il faut comprendre que pour la population de Rosa, vous devez être un exemple. On vous regardera vivre, on vous écoutera parler, on vous jugera, et comme un jour vous remplacerez Son Altesse, il faut être à la hauteur de la situation que Dieu vous envoie.

Le petit chat se lève à son tour et répond tristement :

– Ma Mère, je ne pourrai jamais être toute ma vie sérieuse.

– Dieu vous aidera, répond la supérieure. L'heure de la messe sonne, mettez votre béret, vos gants. Vous entrerez avec moi à la chapelle et vous prendrez la chaise à côté de la mienne.

– Alors, j'abandonne déjà mes compagnes... Je ne les regretterai pas ; du moins, je le crois : elles

me trouvaient un peu sotté. Je n'étais bonne qu'à inventer des farces pour les faire rire, ce qui ne plaisait pas toujours à sœur Marie-Ange. Mais j'ai un ami, Cyrano ; je veux lui dire au revoir, car j'espère bien revenir. Je le demanderai au grand-père, grand-duc !

Béret et gants mis, la supérieure pose la main sur l'épaule de la fillette et l'entraîne.

Devant la porte de la chapelle, la supérieure l'ouvre et dit :

– Passez, Princesse.

Aude recule et dit :

– Pas avant vous, ma Mère. C'est ce qu'on m'a appris à l'orphelinat ; je ne l'oublierai jamais.

La supérieure ne discute pas et passe la première.

La chapelle est très éclairée et pleine de fleurs. La supérieure aperçoit tout de suite les deux messieurs envoyés par le grand-duc qui, au premier rang devant l'autel, attendent avec impatience l'arrivée de la princesse héritière.

Au milieu du chœur, ils ont fait placer le fauteuil et le prie-Dieu, bois doré et velours rouge, réservé à Monseigneur l'évêque quand il vient en visite ou confirmer.

À l'orphelinat, les deux messieurs envoyés par Son Altesse Royale donnent des ordres auxquels on obéit. M. l'aumônier ne pouvait faire autrement. Mais Aude va-t-elle accepter cet honneur ?

Le président et le ministre dévisagent curieusement la petite fille venue avec la supérieure. Toute rose, intimidée, Aude est charmante.

Le président se lève et ses yeux interrogent la supérieure.

– C'est la princesse ? murmure-t-il.

La religieuse incline la tête. Alors, il s'avance vers la fillette, la salue profondément et, lui prenant la main, la conduit au siège qui lui revient de droit.

Tout cela s'est passé si vite que le Petit Chat n'a pas eu la possibilité de réagir. Elle se trouve

debout entre le fauteuil et le prie-Dieu sans savoir comment elle y est venue.

L'une après l'autre, les classes font leur entrée. Les garçons s'installent dans les bancs de droite, les filles à gauche, et leur surprise est grande en apercevant au milieu du chœur les sièges de Monseigneur l'évêque. Malgré le silence recommandé et toujours observé, en voyant Aude agenouillée sur le prie-Dieu de Monseigneur, les élèves murmurent :

– Le Petit Chat ! Qu'est-ce qu'elle fait là ?

– Est-ce une de ses farces ?

– Mais la supérieure est à sa place habituelle et ne paraît pas troublée !

– Que se passe-t-il ?

La messe commence et Aude, effondrée sur son prie-Dieu, n'est pas fière d'y être ; facilement, elle pleurerait. L'heure qu'elle vit est bouleversante !

À droite de l'autel, ses yeux cherchent la grande statue de la Vierge à laquelle elle venait chaque jour, l'hiver, mettre des bouquets. Ceux

qu'elle a faits hier pour la petite chapelle ont été apportés, ils sont encore beaux ; on croirait que les fleurs ont été cueillies ce matin. Maintenant, qui donnera à la Vierge chaque jour son offrande fleurie ? Avant de s'en aller, elle recommandera à Cyrano de le faire lui-même.

Ah ! comme elle est triste la pauvre princesse en pensant que ce soir elle devait aller avec ses compagnes cueillir dans la montagne les roses de la lune, des roses argentées qui ne fleurissent qu'une fois l'an. Elle projetait d'en faire une magnifique guirlande et d'en décorer toutes les marches du petit autel de la Vierge. C'est fini, elle ne viendra plus prier près de la statue et causer avec celle qui toujours la consolait.

C'est fini, elle s'en va. Reviendra-t-elle ?

Le grand-duc, grand-père, ne va-t-il pas être exigeant, dur avec une petite-fille, toute princesse qu'elle soit, qui n'aura personne pour la défendre ?

L'Évangile. Aude se lève et trace les trois signes de croix. Elle écoute la lecture faite à haute voix par M. l'aumônier, puis se rassied.

Le prêtre ne retourne pas vers l'autel. La fillette pense qu'il va faire un petit sermon toujours intéressant. Elle croise les mains et, attentive, écoute.

« M<sup>me</sup> la supérieure, M. le président du Conseil, M. le ministre, mes enfants. En entrant dans la chapelle, vous avez dû être bien étonnés de voir l'une de vous installée au milieu du chœur, sur les sièges réservés à Monseigneur l'évêque.

« La raison, je vais vous la dire, car je suis certain que vous tous désirez la connaître.

« Une de vos compagnes, Aude Myrtil, qui est ici depuis plusieurs années, est la petite-fille de Son Altesse Royale le Grand-Duc.

« Le papa d'Aude, désirant que sa fillette soit élevée loin du palais ducal, l'avait toute jeune envoyée parmi nous.

« Elle est comme vous tous sans papa, sans maman ; ils ont péri tous deux dans un accident d'avion. Son père était le prince héritier et sa mort a fait de votre petite compagne la princesse

héritière.

« Le mois dernier, S. A. R. le Grand-Duc a perdu en mer son second fils. Triste, malade, il réclame sa petite-fille qui devait rester avec vous jusqu'à sa quinzième année.

« Aude va nous quitter, car elle a beaucoup de choses à apprendre pour être digne de la situation qu'elle aura un jour.

« Nous allons tous prier pour demander à Dieu que la princesse héritière soit digne de la tâche qu'il lui envoie.

« Nous demanderons aussi qu'il daigne protéger celle qui fut notre chère petite Aude, afin qu'elle soit bonne, juste pour tous, et qu'elle donne à son pays la paix et en chasse la misère.

« Chaque jour, en souvenir de celle qui fut notre pensionnaire, nous dirons, après la messe, pour elle, une dizaine de chapelet. »

Le prêtre retourne vers l'autel pour achever la messe.

Aude qui vient d'apprendre tant de choses, la mort de ses parents, ce qu'elle est et ce qu'elle

sera, reste anéantie. C'est trop en une seule fois !

Avec peine, elle se lève pour réciter le Credo. La prière dite, elle tombe à genoux sur le prie-Dieu de l'évêque, cache son visage dans ses mains, et là, à l'abri des curiosités, elle pleure le papa et la maman qu'elle ne connaîtra jamais.

Être sans famille, sans amis, cela ne lui semblait pas possible : presque toutes ses compagnes avaient une personne qui leur témoignait de l'affection. Elle ne recevait jamais rien, et elle avait pourtant, non loin de l'orphelinat, un grand-père !

Ce grand-père, il est vrai, comblait les orphelines de présents. Noël... Pâques... il se souvenait de toutes les fêtes, mais celle qu'on appelait « le Petit Chat » recevait les mêmes cadeaux que ses compagnes et jamais une parole affectueuse, quelques mots écrits sur une carte, ne venaient consoler celle qui n'avait personne à aimer.

Quelle est la raison de ce silence ? Son cœur si troublé ne comprend pas. Pourquoi ce grand-père n'a-t-il voulu voir sa petite-fille que pendant une



maladie, pourquoi, pourquoi ?...

Elle se souvient qu'elle est dans la chapelle, qu'elle assiste à la messe. Elle doit prier et remercier le Seigneur du don qu'il lui a fait : un grand-père ! C'est merveilleux !

La situation, si belle soit-elle, ne l'intéresse pas, elle l'effraye même un peu. M<sup>me</sup> la supérieure lui a dit qu'elle devait devenir pour tous les habitants du Rosenburg un exemple.

C'est terrible ! Ne pourra-t-elle plus jamais faire des farces, s'amuser, rire, bavarder avec Cyrano, se disputer avec lui, car ce camarade souvent lui dit qu'elle devrait travailler plus sérieusement et n'avoir pas pour projet d'avenir, quand elle sera une grande jeune fille, le désir d'être vendeuse de fleurs ou d'oiseaux sur le marché de Rosa ?

Que pense Cyrano de son changement de situation, de son nouveau titre ? Va-t-il rester son ami ? Elle s'imagine qu'un grand-duc et une princesse héritière n'ont pas d'amis sincères. Les amis de Marie-Antoinette, cette malheureuse reine de France, qu'elle admire, n'ont pas été

nombreux pendant les affreux jours.

Cyrano l'oubliant, la dédaignant, comme cela lui ferait de la peine ! Elle demande à Dieu de lui laisser cette amitié, réciproque depuis des années.

La messe terminée, le président du Conseil s'approche de la princesse héritière ; il tient à quitter la chapelle avec elle, affirmant ainsi le rôle qu'il désire avoir près de cette petite fille.

Aude le laisse venir, mais comme tous les assistants attendent debout sa sortie, sans s'occuper du président du Conseil, après avoir fait devant l'autel une gémuflexion, elle se dirige seule vers la supérieure et lui demande de bien vouloir l'accompagner.

La princesse héritière quitte la chapelle comme elle y est entrée, et derrière elle suivent le président furieux et le ministre souriant.

Dehors, sous le porche, attendent trois dames et deux messieurs. Le président s'approche de la supérieure et d'Aude. Il s'écrie d'un ton autoritaire :

– Altesse, je vous présente votre maison qui

vous accompagnera pour votre entrée dans la capitale. Voici M<sup>me</sup> de Myrac, votre institutrice française, Miss Grâce, votre gouvernante anglaise, et M<sup>lle</sup> Mirano, votre dame d'atours, qui a apporté la toilette que vous devez revêtir. Ces messieurs sont vos deux écuyers. Je demande à Votre Altesse de bien vouloir s'habiller au plus vite, car il faut que nous partions. Nous sommes attendus avec impatience.

Arrêtée devant ces cinq personnes qui s'inclinent, inquiète, Aude se tourne vers la supérieure qui devine l'émoi de la fillette.

– Ma petite fille, dit-elle, conduisez M<sup>lle</sup> Mirano dans mon bureau, habillez-vous vite et revenez pour revoir une dernière fois vos compagnes. Il faut agir rapidement. S. A. R. le Grand-Duc vous attend.

Le Petit Chat se résigne et, s'approchant de M<sup>lle</sup> Mirano, lui demande de venir avec elle. Les deux écuyers qui portent les valises les accompagnent.

Garçons et filles sortent de la chapelle et la supérieure leur recommande de ne pas s'éloigner,

car S. A. la Princesse Héritière va revenir.

Les enfants se promènent, bavardent. Tous, bien entendu, parlent avec animation de l'événement semblable aux histoires qu'on découvre dans les livres écrits par des écrivains qui aiment les enfants.

Appuyé contre le mur de la chapelle, seul avec son chagrin, Cyrano reste là, incapable de bouger, d'oublier ce qui se prépare. Le départ d'Aude, princesse héritière !

La petite fille s'en va. Il y a longtemps qu'ils sont amis : ce départ lui déchire le cœur. Il considérait Aude comme une sœur. Il lui avait confié ses grands rêves d'avenir sur la mer ou dans le ciel... Son départ est pour lui une catastrophe, elle va emporter avec elle son cœur et ses rêves.

Cyrano est un bon camarade, il a bien des amis. Les garçons avec lesquels il vit s'entendent parfaitement avec lui, mais aucun ne remplacera jamais le Petit Chat qui, toute jeune, l'avait adopté en lui disant : « Tu joueras avec moi, tu ne me bousculeras pas comme les autres, tu joueras

doucement, très doucement. »

Ils avaient fait ensemble, quand on les emmenait près de la mer, des pâtés, des forts, des tunnels avec le sable doré, chaud et humide. Les mains de la petite fille y créaient des merveilles que tous les pensionnaires venaient admirer. Mais quand un ou une de ses camarades lui demandait de venir construire un autre fort, elle se cramponnait à son ami, « son » Cyrano, refusant de le quitter.

Après les jeux dans le sable, ils avaient créé des jardins. À l'orphelinat, dans le grand parc, chaque enfant avait son enclos qu'il cultivait à son gré, recevant graines et plantes.

Le grand-duc exigeait que tous les pensionnaires apprirent à cultiver, car une partie des habitants du duché exportaient fleurs et fruits, ce qui leur permettait de bien vivre.

Ce travail en commun avait fortifié leur amitié, et bien que depuis l'âge de sept ans ils fussent séparés, ils trouvaient le moyen de se voir tous les jours par-dessus les barrières qui partageaient le parc. La supérieure connaissait

cette amitié et autorisait ces rencontres.

Maintenant, c'était fini, fini. Jamais plus, entre deux classes, le Petit Chat n'apparaîtrait pour demander œillets ou roses pour la Vierge, la seule maman qu'elle connaissait.

Ah ! comme Cyrano est malheureux ! Il est arrivé tout petit à l'orphelinat et la sœur Cécile l'a entouré de tant d'affection qu'il n'a jamais souffert d'être un enfant sans parents.

Garçons et filles, qui se promenaient tranquillement, se précipitent vers la porte du couvent devant laquelle la belle auto qui va emmener la princesse est venue se ranger. Cyrano suit ses camarades.

Le président du Conseil et le ministre s'approchent du perron et Aude apparaît, transformée.

Une longue robe de satin blanc la fait beaucoup plus grande, un court manteau d'hermine blanche l'enveloppe et, sur la tête, une couronne d'or et de perles maintient ses boucles et impose à ses camarades le plus grand respect.

Cette couronne la désigne, la marque. Les enfants comprennent que le Petit Chat ne sera plus jamais qu'une princesse héritière et, après, une grande-duchesse.

Émerveillés, ils la regardent, souriant à cette image blanche qu'ils n'oublieront plus, mais leur sourire est un peu triste. Ils se rendent compte – ils ne s'en doutaient pas – qu'ils aimaient le Petit Chat et ses farces, si amusantes. Qui donc, maintenant, osera attraper des hannetons, leur mettre un fil à la patte et les incarcérer dans une boîte qui sera ouverte pendant la classe du professeur de russe, un professeur particulièrement sévère qui s'efforce d'apprendre aux enfants cette langue d'un pays où il fait si froid ?

Qui donc fera, avec des peaux d'orange, de magnifiques lanternes pour décorer l'arbre de Noël ? Qui donc imitera à s'y méprendre le professeur d'anglais, parlant français avec un accent si amusant que les élèves ont toutes envie de rire quand elle leur enseigne les beautés de la langue anglaise et la grandeur de la famille royale

d'Angleterre ?

Sur le perron, la princesse regarde ces camarades. Le président du Conseil lui demande de se hâter. Elle ne peut aller serrer toutes les mains qui se tendent vers elle. Elle ne bouge pas, elle cherche Cyrano ; elle l'aperçoit près de la voiture. Son visage bouleversé dit sa peine.

Aude descend lentement les marches de pierre et se dirige vers le jeune garçon, suivi du président du Conseil. Elle lui demande :

– Cyrano, je voudrais emporter des roses de ton jardin. Veux-tu aller m'en cueillir quelques-unes ?

Un sourire éclaire la physionomie si triste du jeune garçon :

– Je vais en chercher, répond-il. Que S. A. le Petit Chat, non, la princesse héritière – je ne sais pas encore te parler – veuille bien attendre. Dans cinq minutes, je serai là.

Menaçant, le président du Conseil intervient :

– C'est inutile. Son Altesse aura au palais plus de fleurs qu'elle n'en voudra. Il faut partir.



Tranquillement, Aude se tourne vers lui et répond :

– Nous attendrons, monsieur le président. Cinq minutes, ce n'est pas long, et je veux emporter des roses de notre jardin pour les offrir à Monseigneur le grand-duc, mon grand-père.

Ces paroles ont été dites avec une dignité qui surprend tous ceux qui les entendent.

Est-ce vraiment celle qu'on appelait hier encore « le Petit Chat », cette jolie princesse qui s'approche de ses camarades en leur assurant qu'elle reviendra bientôt les voir ? Auprès des religieuses qui ont supporté toutes ses farces, elle s'excuse en leur affirmant qu'elle regrettera le couvent, et à la supérieure elle dit sa gratitude pour l'affection qu'elle lui a toujours témoignée. Elle est vraiment devenue une princesse héritière. Tous ceux qui l'entourent n'en reviennent pas !

Essoufflé, très rouge – il s'est tant dépêché ! –, Cyrano arrive avec un superbe bouquet de roses blanches et roses ; les autres, rouges et jaunes, ne pouvaient convenir à cette princesse liliale.

Aude accepte ce magnifique présent et enfouit son petit visage dans le bouquet. Elle reste immobile, respirant le délicieux parfum, le temps de dissimuler deux larmes venues dans ses yeux, et que des pétales reçoivent.

Tout le monde respecte ce court instant de silence, comprenant que c'est l'adieu de la princesse à ce parc qu'elle a tant aimé.

Lentement, sans s'occuper du président et du ministre, Aude se dirige vers la voiture qui va l'emmenner.

Avant de monter, elle regarde une dernière fois la grande maison blanche, les religieuses, ses camarades et longuement Cyrano. Puis, elle s'installe dans la voiture, à droite, et sourit à ceux qui l'entourent.

Le président du Conseil se précipite à côté d'elle et un des écuyers s'assied près du chauffeur.

Lentement, l'automobile quitte le parc, suivie par celles qui emmènent le ministre des Finances et la maison de la princesse.

Dehors, sur la grande route blanche, attendent des motocyclettes, montées par des policiers, qui vont précéder et encadrer la voiture de la princesse héritière.

À une allure rapide, l'automobile emporte celle que tout un peuple attend, et la princesse, les yeux clos, se demande si c'est bien elle qui vit cette aventure qu'elle n'ose qualifier. Sera-t-elle vraiment merveilleuse ? Le grand-duc l'effraie. À l'orphelinat, un petit garçon de dix ans, qui avait vécu à la ville avant de perdre ses parents, racontait qu'il était très sévère et que tout le monde le craignait.

Comment va-t-il accueillir sa petite-fille ? Devra-t-elle aussi le craindre ?

Après un long silence, le président du Conseil pense qu'il est de son devoir de parler à la princesse qui, sortant d'un couvent, ignore tout de l'étiquette d'une cour et de ce qu'elle devra faire et dire aujourd'hui pour ne pas contrarier son grand-père qui, malade, est encore plus difficile que bien portant.

– Je voudrais savoir, dit-il, si la vitesse ne

fatigue pas Votre Altesse ? Le chauffeur peut aller plus doucement, si Votre Altesse le désire.

– Non, répond-elle, j’aime la vitesse, et c’est très amusant de penser que si un obstacle venait à surgir, nous serions tous les quatre démolis. Ce serait une bonne farce pour les gens qui nous attendent. La dernière, dirait sœur Marie-Ange, du Petit Chat.

– Mais, reprend le président effrayé, Votre Altesse ne compte pas faire des farces au palais ducal ? Ce que les religieuses supportaient ne sera pas... admis par S. A. R. le Grand-Duc.

– Tranquillisez-vous, monsieur le président, celles que je ferai seront de tout repos, car j’ai déjà compris que mon nouveau titre était synonyme d’ennui.

– Ce n’est pas ce que j’ai voulu dire.

– J’ai traduit à ma façon, monsieur le président. Je ne suis pas si bête que j’en air l’air.

– Mais Votre Altesse se trompe ! s’écrie le président suffoqué. Je n’ai jamais pensé pareille chose ! Je voulais simplement donner à Votre

Altesse quelques conseils au sujet de l'étiquette, du protocole, afin que Votre Altesse ne contrarie pas S. A. R. le Grand-Duc.

– Ne vous tourmentez pas, monsieur le président. Je connais l'histoire de la pauvre reine Marie-Antoinette qui, bien que très jeune, a toujours été, quand elle est arrivée en France, à la hauteur de sa tâche. Seulement, je tiens à vous prévenir que si jamais le bon peuple voulait m'envoyer à l'échafaud, je me défendrais et ce ne serait pas facile de me guillotiner. L'histoire de France est la seule histoire que j'aie vraiment apprise.

Le président est atterré. Cette petite fille – « une pensionnaire docile », a dit la supérieure – a l'air d'avoir des idées si originales qu'elles vont mettre la cour en révolution. Pourquoi le grand-duc l'a-t-il fait élever dans un orphelinat, au milieu d'enfants appartenant à toutes les classes de la société ? Ce sont eux qui l'ont formée. C'est une rebelle, cette princesse héritière, si différente des petites filles dont les parents sont à la cour.

Ah ! la situation ne sera pas agréable tous les

jours, mais le président espère que les institutrices française et anglaise vont la discipliner.

– Dans quelques kilomètres, reprend le président, nous allons changer de voiture. Votre Altesse prendra le carrosse ducal, traîné par quatre chevaux blancs, carrosse datant d'un siècle et qui ne sert que pour les cérémonies officielles de la famille ducale.

– C'est bien, répond la princesse, je monterai dans le carrosse, mais au premier arrêt ne pourrait-on me donner un peu de pain et de chocolat... Je n'ai pas déjeuné ce matin et j'ai grand-faim... Nous déjeunons toujours après la messe.

Le président s'affole. La princesse a faim ! Il n'a pas prévu que cela pouvait arriver ! Est-ce possible qu'au couvent, pendant que Son Altesse s'habillait, personne n'ait songé à lui apporter un petit déjeuner ! C'est inconcevable. Il s'écrie :

– Altesse, je ne pensais pas, non vraiment, je ne pouvais prévoir que M<sup>me</sup> la supérieure ne vous aurait pas fait apporter quelque chose pendant

que votre dame d'atours vous habillait.

– Vous étiez très pressé, monsieur le président, souvenez-vous.

Ouvrant le carreau qui lui permet de communiquer avec l'écuyer, le président lui demande si, à la place des Volubilis où Son Altesse va changer de voiture, un lunch a été prévu : la princesse a faim ! L'écuyer répond que le maître des cérémonies a tout organisé et que, certainement, il a pensé à ce détail.

Refermant le carreau, le président dit :

– Dans quelques minutes nous serons arrivés et tout est prêt pour l'appétit de Votre Altesse.

– Tant mieux, répond la princesse, vous et tous ceux qui suivent seront peut-être bien contents de s'occuper du leur, ils ont fait une longue route pour venir me chercher. M<sup>me</sup> la supérieure, n'étant pas prévenue, n'a rien pu vous offrir. Elle doit le regretter, car elle est très hospitalière, et le plus petit pauvre qui sonne à la porte du couvent reçoit toujours pain, chocolat et un tricot fait par les pensionnaires.

– Les appétits de la suite de Votre Altesse ne m'intéressent pas, reprend le président contrarié, et je crois que pour eux rien n'a été prévu.

– C'est regrettable ! S'ils ont faim, je partagerai.

– Mais, Altesse, reprend vivement le président, ils n'ont pas le droit d'approcher de la princesse héritière.

– Pourquoi ? Ils n'ont pas, j'en suis sûre, l'intention de me faire du mal et je ne pourrai jamais manger devant eux si je pense qu'ils ont faim. Ne vous tourmentez pas, monsieur le président, j'arrangerai cela pour le mieux, mais je ne veux pas être une princesse égoïste. M. l'aumônier nous a répété bien souvent que c'est le plus vilain défaut que l'on puisse avoir.

Le président soupire longuement plusieurs fois. Cette jeune princesse l'effraie. Elle ne sera pas facile à former et il plaint les institutrices, surtout l'Anglaise. Elle a été longtemps à la cour d'Angleterre et est chargée d'apprendre à la princesse les règles de l'étiquette.



Voici le village des Volubilis : premier contact du Petit Chat avec la foule massée sur les trottoirs, attendant le passage de la voiture ducale.

La princesse demande :

– Est-ce pour me voir que tous ces gens sont venus ?

– Oui. Ils ont appris que Votre Altesse changeait ici de voiture et ils ont désiré connaître celle qui, un jour, le plus tard possible, sera Son Altesse Royale la Grande-Duchesse.

– Que dois-je faire ? demande Aude un peu inquiète. Faut-il leur parler, serrer les mains qui se tendent vers moi ?

– Non, non. Votre Altesse doit se contenter de sourire et de faire quelques gestes gracieux.

– Qu'est-ce que vous appelez des gestes gracieux, monsieur le président ? Envoyer des baisers, par exemple ?

– Oh ! non ! Dans cette toilette blanche, Votre Altesse a l'air d'une jeune fille, ce ne serait pas correct.

– Je vais avoir bientôt quatorze ans, c’est un grand âge. Cyrano, mon ami, celui qui m’a donné les roses, aura dix-sept ans le même jour, c’est presque un jeune homme. Il viendra me voir avec sœur Marie-Ange, M<sup>me</sup> la supérieure me l’a promis.

Engagée dans la grande rue du village, la voiture ralentit pour permettre au public, maintenu sur les trottoirs par des soldats, de bien voir la princesse. Des cris retentissent : « Vive l’Héritière ! » « Ah ! qu’elle est belle ! » « Bravo ! »

Étonnée, même un peu effrayée, Aude sourit, hésite et cherche à faire quelques gestes aimables qui lui semblent ridicules. Oubliant les recommandations du président, elle se lève, ses mains s’approchent de sa bouche, et à cette foule joyeuse elle envoie des baisers.

Résultat : ravis, les assistants essaient de forcer les barrages pour voir de plus près cette princesse blanche.

Des fleurs, arrachées aux rosiers grimpants sur les murs des maisons, sont jetées dans la voiture.

Il en vient de partout. Le chapeau haut-de-forme du président en est couvert, ce qui fait rire la princesse.

Enfin, la voiture arrive à une place que des gardes à cheval entourent et où se trouve le carrosse de gala, attendant l'héritière. À droite, une grande tente blanche et rouge a été dressée, afin que la princesse puisse se reposer si elle le désire.

Aude descend, serrant contre elle son bouquet de roses et quelques fleurs jetées dans la voiture.

Devant la tente, le grand-maître des cérémonies attend la princesse. Aude se dirige vers lui, supposant que c'est là qu'il faut aller pour trouver enfin le petit déjeuner que son estomac réclame.

Le maître des cérémonies s'incline en offrant à la princesse ses vœux les meilleurs et, soulevant le rideau, il prie Son Altesse de bien vouloir entrer.

La tente est ravissante : rideaux blancs et rouges, couleur du drapeau de Rosenberg, tapis

somptueux, fleurs, et une table chargée de pâtisseries et de fruits. Aude se rassure, elle va pouvoir se rassasier.

Un fauteuil lui est offert et un valet en grande tenue, culotte blanche, tunique rouge, conduit vers elle une table roulante où la princesse peut choisir ce qu'elle désire. Le maître des cérémonies ignorant ses goûts, thé, café au lait, chocolat l'attendent. Aude attire vers elle une tasse de chocolat et prend une galette.

Souriant à tous ceux qui l'entourent – président, ministre, maître des cérémonies, écuyers – elle dit :

– Ce n'est peut-être pas correct, mais je meurs de faim. Je n'ai pas mangé depuis hier soir et justement, au dîner, il y avait un entremets aux carottes que je déteste.

Le maître des cérémonies s'approche et s'écrie :

– Je prends note des goûts de Votre Altesse. Nous ne lui ferons jamais de carottes.

Aude s'arrête de manger et, gravement,

répond :

– Monsieur, je ne sais pas votre nom ?

– Marquis du Bois Sacré.

– Eh bien, monsieur le marquis du Bois Sacré, vous aurez tort. Il faut habituer les petites filles – je n’ai que treize ans – à manger de tout, on ne sait jamais, disait sœur Cécile, ce que l’avenir leur réserve... Cela est bien vrai !

Le marquis s’incline :

– Nous respecterons les désirs de Votre Altesse.

– Merci, répond Aude. Et vous allez tout de suite, monsieur le marquis, me faire plaisir.

– J’en serai ravi.

– Ma suite, comme dit M. le président, a probablement aussi faim que moi, et les policiers, sur leurs affreuses machines qui entouraient ma voiture, doivent avoir avalé tant de poussière qu’ils seront bien heureux de boire quelque chose. Enfin, monsieur le marquis, je vous demande de n’oublier personne.

Un peu étonné, mais satisfait – la petite fille de treize ans vient de révéler son cœur –, le marquis du Bois Sacré affirme que tout ce que Son Altesse désire, sera fait. Aude, réconfortée, se lève :

– Je vais me promener sur la place quelques instants, je veux admirer les beaux volubilis que j’ai aperçu en arrivant. Quand tout le monde aura déjeuné, nous repartirons pour faire plaisir à M. le président qui semble si soucieux.

– C’est que nous sommes en retard d’une demi-heure et que Monseigneur n’aime pas à attendre.

– Je dirai à Monseigneur que c’est de ma faute, c’est moi qu’il grondera, j’en ai l’habitude, et non pas vous. J’aimerais vous voir goûter ce délicieux chocolat, il est bien meilleur que celui du couvent.

Aude se dirige vers l’entrée de la tente. Le rideau est soulevé par les écuyers.

La place est ravissante. De grands pins parasols font une ombre légère et, tout autour

d'eux, des corbeilles de verveines et de volubilis, où les fleurs de toutes couleurs se mélangent en une profusion telle qu'elles forment des guirlandes larges, éblouissantes.

Derrière ces corbeilles, des soldats à cheval, portant un haut bonnet rouge sur lequel se dresse une queue de paon.

Entourant la place, de vieilles maisons où grimpent encore des volubilis et dont les fenêtres sont entourées de drapeaux.

Accrochées à ces fenêtres, des grappes humaines, et surtout des enfants. Vers cette princesse blanche, ils tendent leurs bras, applaudissent et, joyeux, crient : « Vive la princesse héritière ! »

Aude répète le geste qui lui a déjà gagné les cœurs. Ses mains envoient des baisers à ces petits.

– Je vous apporterai des bonbons, crie-t-elle. Aujourd'hui je n'ai rien à vous donner, mais je reviendrai bientôt.

Les applaudissements redoublent. Le président

du Conseil interrompt ce duo, il faut partir. Prenant la main de la princesse, la levant assez haut, il la conduit au carrosse où un laquais attend et ouvre la porte.

Quatre chevaux blancs, montés par des postillons habillés de tuniques rouges, attendent avec impatience le départ. Aude s'installe dans le fond du carrosse et le président se met près d'elle. Très vite, elle est emmenée vers Rosa, la capitale du duché.

Sur le parcours, gens de la ville et paysans sont massés. Tous veulent connaître cette princesse héritière qui arrive, paraît-il, de la maison d'éducation où elle a été élevée. Un jour, elle sera S. A. R. la Grande-Duchesse et régnera sur le duché ; il faut faire connaissance avec elle.

En voyant le carrosse ducal et cette jeune princesse qui leur sourit, la foule laisse éclater sa joie. Le Petit Chat, Aude, princesse héritière, prend possession de son peuple qu'il ne faudra pas décevoir.

Un sentiment nouveau naît en elle, elle se souvient des paroles de la supérieure qui



s'imposent : « Vous devez être un exemple pour le peuple de Rosenburg. » Un exemple, comme ce sera difficile de l'être ! À l'orphelinat, elle ne l'a jamais été. Elle ne pensait qu'à s'amuser et à distraire les autres. Sœur Marie-Ange lui faisait la morale avec indulgence, elle ne l'écoutait guère, et Cyrano, son aîné, lui recommandait toujours de bien travailler afin de devenir une bonne élève réussissant à passer des examens utiles pour son avenir.

L'avenir ! Elle ne s'en préoccupait guère, disant toujours que le Bon Dieu s'en occuperait. Et Dieu s'en était occupé, Il avait fait d'elle une princesse héritière. Était-ce merveilleux ?

Jusqu'à ce qu'elle ait vu son grand-père, elle en doutait un peu, car le président du Conseil l'inquiétait. Le grand-duc lui ressemblait-il ? Et l'étiquette avec laquelle il faudrait vivre l'effrayait. Marie-Antoinette, son idole, l'avait difficilement supportée.

La voiture entre dans la capitale en fête : drapeaux et fleurs ornent les maisons. C'est une féerie de couleurs.

Étonnée, Aude pense que tout, décor, gens, sont pour elle. Elle qui n'était hier qu'un petit chat, une orpheline dont personne ne s'occupait spécialement.

Un tel changement la bouleverse. Elle continue à sourire – « c'est obligatoire », dit le président –, mais ce sourire est un peu triste.

Après avoir traversé la ville par le plus long chemin, afin que la population puisse voir la princesse, le carrosse entre dans un parc magnifique et s'arrête devant le palais ducal.

C'est un long bâtiment de deux étages, aux larges fenêtres encadrées de verdure et de fleurs : clématites, jasmins, bougainvilliers. À droite, à gauche, deux hautes tours roses envahies par des rosiers aux fleurs blanches. Sur l'une d'elles, le drapeau blanc et rouge flotte au vent.

La grande porte du palais est ouverte et Aude aperçoit une longue galerie où, de chaque côté, des soldats tiennent des lances fleuries qu'ils inclinent pour qu'elles se rejoignent.

Aude va passer sous une voûte de fleurs.

Le président se met près de la princesse qui, intimidée, se laisse diriger.

– Il paraît, dit-il, que Monseigneur attend Votre Altesse dans la salle du Trône et que la cour l’entoure. Votre Altesse veut-elle se reposer ? Dois-je appeler la dame d’atours pour vérifier la toilette ?

– C’est inutile, répond Aude énervée, j’aime mieux en finir tout de suite. Après cette cérémonie, je pense que je pourrai voir mon grand-père autre part que dans la salle du Trône et... sans la cour.

À l’extrémité de la galerie, une porte s’ouvre à deux battants et une musique dont les exécutants sont invisibles joue l’hymne ducal.

Toute tremblante, le pauvre Petit Chat s’arrête pour écouter, sachant parfaitement qu’il ne faut pas bouger quand cette musique se fait entendre.

Sur le pas de la porte, immobile, Aude regarde la grande salle. Dans le fond, elle aperçoit un trône sur une estrade et un large fauteuil de bois doré où un vieillard portant une robe violette de

soie brochée est assis. Ses cheveux sont blancs ainsi que son visage et ses bras tremblants se tendent vers celle qui attend que l'hymne soit achevé.

La salle du Trône est une immense pièce ; les murs sont tendus de superbes tapisseries et, au bas de ces tapisseries, sont placées des corbeilles de fleurs. À droite, les hommes de la cour, en habit, porteurs de multiples décorations ; à gauche, les femmes, en robe du soir, couvertes de bijoux.

Des centaines de lumières éclairent cette salle, c'est un coup d'œil féerique, et Aude finit par croire que depuis ce matin, endormie, elle rêve, et qu'elle va bientôt se réveiller dans le dortoir de l'orphelinat.

L'hymne terminé, le président se penche vers Aude :

– Si Votre Altesse veut aller rejoindre Monseigneur, un fauteuil à côté du sien est préparé.

Effrayée, Aude comprend qu'il lui faut

traverser seule cette grande salle pleine de gens qu'elle ne connaît pas pour rejoindre son grand-père dont les bras l'appellent. Elle ne pourra jamais ! Tous ces visages tournés vers elle lui font peur. Elle n'est après tout qu'une petite fille qui n'a jamais rien vu.

Suppliante, elle dit au président :

– Venez avec moi, je crains de tomber et de ne pouvoir me relever.

– Je regrette, répond le président, mais ici mon rôle se termine, l'étiquette reprend ses droits et vous devez entrer seule, très lentement.

Aude hésite, mais elle voit le vieillard et ses bras toujours dressés. Son courage revient, elle va traverser la salle, lentement, comme le recommande le président, mais elle ne regardera personne. Elle ne sourira même pas comme elle l'a fait sur les routes ; ces hommes décorés, ces femmes empanachées ne lui plaisent pas, elle préfère ceux qui l'attendaient le long des trottoirs.

Elle se redresse. Sa jeune tête couronnée bien droite, elle va lentement vers Son Altesse Royale

le Grand-Duc, son grand-père. Mais à quelques mètres du trône où celui qui l'attend a les yeux pleins de larmes, Aude s'aperçoit de l'émotion du vieillard. Oubliant recommandations, étiquette, elle s'élançe vers ce vieil homme qui représente sa famille, elle qui n'en a jamais eu, avec une spontanéité joyeuse qu'elle ne dissimule pas. Son sourire réapparaît et, tombant à genoux devant le grand-duc, elle s'écrie :

– Mon grand-père à moi ! Ah ! que je suis contente de vous connaître ! Vous appartenez à votre petite-fille ! Maintenant, on ne nous séparera plus !

Le grand-duc sort d'une vilaine maladie. Son médecin, à côté du trône, le surveille, tant il craint de le voir défaillir. Le vieillard réussit à relever cette poupée blanche qui est agenouillée devant lui et, tout en l'embrassant, il dit :

– Ma chérie, vous voilà enfin ! Non, nous ne nous quitterons plus.

Et, arrivant à se dresser, tournant Aude vers les courtisans, il ajoute d'une voix qui tremble à peine :

– Mesdames, messieurs, mes amis... Je vous présente ma petite-fille Aude, la princesse héritière. J'espère que vous l'aimerez autant que vous avez aimé son père. Aujourd'hui, je suis trop fatigué pour rester parmi vous. Dès que je serai mieux, j'organiserai des réunions, afin que vous connaissiez la princesse héritière. Aujourd'hui je l'emmène, je la garde, et nous vous demandons de nous excuser.

La main droite sur l'épaule de sa petite-fille, le grand-duc descend les marches du trône, soutenu par son médecin, et seul avec Aude, traverse la salle. Les hommes s'inclinent et les femmes font la révérence.

À la porte, un fauteuil roulant l'attend. Aidé par le docteur, le vieillard s'y installe, tenant la main de sa petite-fille qu'il ne veut pas quitter.

Aude marche près de la voiture, heureuse : la corvée est terminée. Elle a un grand-père, une famille. La Vierge qu'elle a tant priée l'a exaucée.

Elle entre dans la chambre du grand-duc, une belle chambre très encombrée. Deux valets

installent Monseigneur sur sa chaise longue et lui offrent une tasse de thé très chaud, que le malade boit avec plaisir.

– Il était temps, dit-il, d’être raisonnable.

Le médecin s’approche, surveille le pouls et dit :

– Deux heures de repos avant toute conversation avec la charmante princesse héritière.

– Docteur, je vous écoute, répond le grand-duc. Ma chérie, ajoute-t-il en se tournant vers Aude, votre appartement, celui qu’occupait votre père et que j’ai fait rajeunir, est à côté du mien ; nous déjeunerons ensemble. Installez-vous, promenez-vous, prenez possession du palais qui est vôtre. Ma chérie, embrassons-nous encore une fois. Le docteur est prudent, il faut l’écouter, mais la joie est un superbe médicament. Docteur, voulez-vous conduire la princesse chez elle ?

Aude donne le baiser réclamé. Heureux, le grand-duc ferme les yeux, acceptant de se reposer.



Le médecin ouvre une porte en disant :

– Si Votre Altesse veut venir. M<sup>me</sup> de Myrac, l’institutrice française, doit attendre.

Aude entre avec émotion dans l’appartement de son père. Trois grandes pièces, éclairées par de larges baies donnant sur les jardins et la mer, trois pièces décorées avec le goût le plus parfait.

Un studio où est réuni tout ce qui peut plaire à une fillette de treize ans : bibliothèque bien garnie, télévision, phonographe avec disques, piano.

La salle à manger, plus petite, est blanche et verte et la chambre rose. M<sup>me</sup> de Myrac, l’institutrice française, y attend son élève.

C’est une femme d’une cinquantaine d’années, au beau visage ; ses yeux bleus, très clairs, ont une expression douce et charmante.

– Votre Altesse doit être bien fatiguée, dit-elle. Ces cérémonies sont belles, mais impressionnantes.

– Vous avez raison, répond Aude en s’asseyant, j’en ai assez, j’ai les jambes brisées.

– Que désirez-vous faire ?

– Enlever couronne, paletot, robe, et me rouler par terre.

L'institutrice sourit, mais ne paraît pas étonnée.

– Je vous enlève votre couronne, votre paletot et je vous conseille de vous approcher de la fenêtre afin de voir les magnifiques roses nées ce matin, et la Méditerranée qui a revêtu sa plus belle robe, si bleue qu'elle est pareille au ciel.

Aude est surprise, elle pensait que l'institutrice allait lui rappeler avec des mots sévères sa nouvelle situation interdisant à une altesse, en robe longue, de se rouler par terre.

M<sup>me</sup> de Myrac enlève la couronne et le paletot de la princesse.

– Ainsi, dit-elle, vous serez mieux, et puis je vais appeler M<sup>me</sup> Amaryllis, la dame d'atours, afin qu'elle apporte une robe courte, plus simple que celle que vous portez, avec laquelle vous pourrez vous rouler par terre.

Aude regarde attentivement M<sup>me</sup> de Myrac.

Est-ce que, par hasard, cette institutrice se moquerait d'elle, elle, la princesse héritière ?

Dix minutes après, Aude a une jolie robe de toile rose, ses boucles sont bien arrangées et elle suit M<sup>me</sup> de Myrac qui ouvre la porte-fenêtre donnant sur la terrasse.

Fauteuils, tables, chaises longues sont préparés, garnis de coussins clairs qui semblent vous convier au repos.

Aude s'avance, elle admire les massifs de roses éblouissantes et, bordant le jardin, la Méditerranée.

En s'approchant d'une chaise longue, elle dit :

– Je suis fatiguée, j'aimerais me reposer.

Bien vite M<sup>me</sup> de Myrac l'installe, une jolie couverture est mise sur ses jambes et, souriant aux roses, presque aussi belles que celles de Cyrano, elle s'endort en murmurant : « Deux heures de repos avant toute conversation avec votre charmante princesse héritière. »

\*

Sur la terrasse dominant les jardins et la mer, Aude a dormi longtemps. Quand elle se réveille, étonnée de se trouver là, elle aperçoit M<sup>me</sup> de Myrac assise devant une table et qui écrit tout en la surveillant.

Un grand parasol vert et blanc a été mis derrière elle et lui donne une ombre agréable. Elle se rend compte qu'au palais ducal tout le monde va essayer de lui plaire.

S'en réjouit-elle ? Pas complètement. Elle va regretter les camarades, le cher Cyrano et toutes les farces qu'elle inventait, si amusantes !

Pourra-t-elle ici faire des bêtises ? Refuser, par exemple, de travailler certaines matières qu'elle n'aime pas : mathématiques et géographie ? Sera-t-elle collée le jeudi ?

Non. Les professeurs – car elle va avoir des professeurs, c'est sûr – oseront-ils coller une princesse héritière ? Non. Alors, elle pourra tout à son aise n'apprendre que ce qui lui plaît.

Mais voici qu'elle se souvient encore des

paroles de M<sup>me</sup> la supérieure : « Vous allez devenir pour tous un exemple. » Un exemple ! C'est un mot qui vous force à réfléchir. Il s'impose, il est là, dans sa tête ; souvent, bien souvent, elle s'en rend compte, il va arrêter ses fantaisies. Il va falloir respecter l'étiquette, la fameuse étiquette que Marie-Antoinette n'aimait pas. Quel ennui !

M<sup>me</sup> de Myrac s'aperçoit que son élève est réveillée.

– Mon enfant, dit-elle, l'heure du déjeuner approche. M<sup>me</sup> Amaryllis vous attend pour vérifier votre toilette, car vous avez l'honneur de déjeuner avec Monseigneur.

– Mais je suis très bien ainsi, répond Aude.

– M<sup>me</sup> Amaryllis appréciera. Elle est dans votre chambre, vous avez juste le temps de vous préparer. Veuillez la rejoindre.

Paresseusement Aude se détire, bâille ; elle a de la peine à quitter cette chaise longue, mais elle se rend compte qu'elle doit obéir.

Elle traverse la terrasse et, dans sa chambre,

trouve la dame d'atours.

– Votre Altesse a juste le temps, le repas est à une heure.

Boudeuse, Aude demande :

– Que dois-je faire ?

– Votre Altesse aura l'obligeance de se laver les mains, et pendant ce temps j'arrangerai vos boucles que le vent a ébouriffées. Dans quelques minutes, le fauteuil de Monseigneur va entrer dans la petite salle à manger. Votre Altesse doit s'y trouver.

En se dirigeant vers son cabinet de toilette, moqueuse, Aude répond :

– Ah ! oui ! l'étiquette l'ordonne, je l'oubliais !

Mais comme Aude a grand désir de revoir son grand-père, elle fait vite ce que M<sup>me</sup> Amaryllis lui recommande.

Papa ? Maman ? Que de questions elle va poser ! Mais... mais pose-t-on des questions à Monseigneur ? Ne fait-on que l'écouter et répondre quand il vous interroge ? L'étiquette, la

fameuse étiquette, elle sera encore présente. Ah ! comme elle est encombrante !

Une heure sonne. M<sup>me</sup> Amaryllis ouvre la porte qui donne dans la salle à manger intime ; l'autre, la grande, est pour les réceptions officielles.

Seule, Aude y pénètre. Elle y trouve le marquis du Bois Sacré, le maître des cérémonies qui dit en s'inclinant :

– Je viens prévenir Votre Altesse que Monseigneur est trop fatigué pour quitter sa chambre, le docteur s'y oppose.

– Eh bien ! s'écrie Aude, c'est très simple, j'irai déjeuner avec lui, je veux le voir. Et se rappelant les recommandations des religieuses, elle reprend : Je voudrais. Comprenez, monsieur le marquis, que si j'ai fait ce long voyage c'est pour être près de mon grand-père. Les belles voitures, les robes, les courtisans ne m'intéressent pas. Si je ne peux rester près de Monseigneur, j'aime mieux repartir.

Étonné, le marquis du Bois Sacré regarde la

fillette qui dit clairement ce qu'elle pense, et bien qu'elle semble ignorer le protocole, il éprouve pour elle de la sympathie, une grande sympathie.

– Je vais prévenir Monseigneur, dit-il, du désir de Votre Altesse.

Et, très vite, il disparaît.

M<sup>me</sup> de Mvrac, avertie de l'absence du grand-duc, rejoint son élève. Aude lui avoue sa déception et son désir.

Le maître des cérémonies revient très rapidement ; un bon sourire éclaire sa physionomie.

– Monseigneur, dit-il, attend Votre Altesse, et le déjeuner sera servi dans la chambre de Monseigneur. Quelques minutes de retard simplement.

Si elle ne pensait pas à l'étiquette, Aude courrait chez son grand-père, mais elle veut être raisonnable et suit le marquis du Bois Sacré qui la précède.

En ouvrant la porte de la chambre du grand-duc, il annonce :



– S. A. la princesse Aude, duchesse de Myrtil.

Sur sa chaise longue, le grand-duc tend les bras à celle qui a voulu venir près de lui, et il répète les mots qu’Aude aime tant à entendre.

– Ma petite-fille, ma chérie.

Cette fois, l’étiquette est oubliée. La chambre est très grande, et c’est en courant qu’Aude la franchit. Elle s’assied par terre, près de la chaise longue.

– Le vilain grand-père, dit-elle tout bas, qui ne voulait pas déjeuner avec moi.

– Si, je le voulais, répond le grand-duc, mais mon docteur m’a défendu de bouger. J’ai un vieux cœur qui, depuis ce matin, a été très surmené. Je crois, j’en suis certain, que le bonheur ne lui fait aucun mal. Nous allons déjeuner ensemble, en bavardant. J’ai beaucoup de choses à vous dire, à vous expliquer.

– Et moi, s’écrie Aude, beaucoup de choses à vous demander !

Souriant, le grand-duc reprend :

– Qui parlera le premier, le grand-duc ou la

princesse ?

– Je crois qu’à cause de l’étiquette, ce doit être Monseigneur le grand-duc.

– Quand nous serons seuls tous les deux, nous ne nous occuperons pas d’elle.

– Bien vrai ? s’écrie Aude très contente. Elle est un peu, comment dirais-je, emb... ennuyeuse.

– Non pas un peu, répond Monseigneur, mais beaucoup, beaucoup !

Aude rit et le grand-duc en fait autant.

À ce moment, la porte de la chambre est ouverte et le maître des cérémonies paraît, précédant une table où le couvert est mis, portée par deux valets.

Quelques secondes, le marquis du Bois Sacré, les valets, la table s’immobilisent : le grand-duc rit, et depuis des années personne ne l’a vu par terre, près de la chaise longue, qui a fait ce miracle.

De nouveau, la table approche. La princesse se relève.

– Nous déjeunerons avec plaisir, dit-elle. Avez-vous faim, Monseigneur ?

– Oui, répond le grand-duc. Je crois que je déjeunerai, moi aussi, avec plaisir.

Aude s’installe en face de son grand-père et le premier plat arrive : un soufflé tout doré, bien monté, superbe !

– Je ne sais pas ce que c’est, dit la princesse, mais c’est si beau que ce doit être bon. Et comme les valets disparaissent, elle ajoute : Quand nous serons seuls, je vous appellerai grand-père, je suis si contente d’en avoir un ! Je devais apprendre à faire la cuisine cet été, pendant les vacances. M<sup>me</sup> la supérieure trouve que cette science doit être dans les bagages de toutes les jeunes filles.

– M<sup>me</sup> la supérieure a raison ; ici, vous suivrez des cours à l’école ménagère.

– Tant mieux, et je vous ferai de bons gâteaux. Aimez-vous les gâteaux ? Nous, au couvent, nous en avons tous les dimanches ; il paraît même que c’était vous qui les envoyiez. Cela nous faisait bien plaisir, et toutes nous disions : « Je mange le

grand-duc. »

– Je les envoyais pour vous, ma chérie.

Le visage d'Aude devient sérieux. Inquiète, elle demande :

– Mais vous en enverrez encore ?

– Sans doute. Seulement, ces gâteaux viendront de votre part.

– C'est parfait. Merci, grand-père. Je dis grand-père, vous voulez bien ? Mais quand les bonshommes et les bonnes femmes que j'ai vus ce matin seront là, je dirai Monseigneur. Ainsi, l'étiquette sera contente.

Le second plat : un magnifique poisson entouré de légumes. En le voyant, Aude s'écrie :

– Aujourd'hui, c'est vendredi ! Je ne sais plus du tout où je suis ! Tant de choses nouvelles depuis ce matin !...

– Oui, ma chérie, et bien entendu, ce jour-là nous faisons maigre, c'est une tradition que nous respectons.

– Naturellement... Mais... mais... je voudrais

vous demander quelque chose... une permission.

– Demandez.

– Tout à l’heure, je me suis assise en face de vous, tout de suite, sans réfléchir. Je suis étourdie, c’est un de mes défauts, vous vous en apercevrez. Alors... alors, j’ai oublié de demander à Dieu, comme nous le faisons au couvent, de bénir ce repas que nous allons prendre ensemble. C’est un grand bonheur qu’il m’a donné aujourd’hui et je dois l’en remercier. Me permettez-vous de me lever et de faire une petite prière ?

– Mais oui, ma chérie, c’est une bonne pensée.

Aude se lève, se met debout derrière sa chaise et, les mains jointes, dit :

– Si vous la faisiez avec moi, grand-père, ce serait bien gentil, et je crois que cela ferait plaisir au Bon Dieu.

Et le grand-duc fait ce que sa petite-fille lui demande, il trace comme elle sur son front, sur sa poitrine, le signe de la Croix.

– Mon Dieu, reprend Aude, pardonnez-moi

d'avoir oublié de Vous demander de bénir ce repas que nous avons à moitié pris. Aujourd'hui je suis très troublée, mais je veux Vous dire un beau merci pour m'avoir donné un grand-père que je vais aimer de tout mon cœur. Guérissez-le très vite, s'il vous plaît, et tous les deux, comme dit M. l'aumônier, nous ferons du bien sur la terre. Ensemble nous serons heureux et nous voudrions que tout le monde le soit aussi. Ainsi soit-il.

En se rasseyant, Aude s'écrie :

– Quel beau programme !

Avec plaisir, le poisson est dégusté par la princesse ; le déjeuner se termine par une crème au chocolat et des fruits.

Dès que la table est emportée, Aude s'installe de nouveau par terre, près de la chaise longue, et dit :

– Maintenant nous allons bavarder, personne ne viendra plus nous déranger.

– Bavardons, répond le grand-duc. Demandez-moi tout ce que vous voulez.

Et Aude, inclinant la tête, les yeux presque clos, dit dans un murmure :

– Parlez-moi de papa, de maman ; d’eux, je ne sais rien, rien.

Le grand-duc est ému. La première question de sa petite-fille lui prouve qu’elle a du cœur.

– Vous êtes, ma chérie, le portrait de votre père. Il était très grand, très mince, et avait les mêmes cheveux que vous, et ses yeux étaient brillants comme les vôtres. Il aimait le travail par-dessus tout, s’emportant facilement, mais se calmant très vite car il avait toujours peur de faire de la peine. Sa qualité dominante, c’était la bonté.

« Très jeune, je l’ai envoyé en France pour y faire ses études ; il y rencontra une jeune étudiante venue de Suède. Il l’aima, ils se marièrent à Paris où vous êtes née. Vos parents ont trouvé la mort dans un accident d’avion, vous n’aviez pas cinq ans. Risquant sa vie tous les jours, votre père avait fait un testament vous concernant. Il exigeait que vous soyez élevée dans l’orphelinat où je vous ai placée et qu’on ne vous révélât point, avant votre quinzième année,

l'avenir qui vous attendait. Il désirait que vous viviez dans la plus grande simplicité. Il n'aimait pas l'atmosphère de la cour et la craignait pour sa fille qui devait rester quelques années parmi les enfants pauvres afin que, régnant à son tour, elle aimât et se souvînt des malheureux que toute jeune elle aurait connus. Votre père était très social, idées nouvelles.

« J'ai respecté le testament jusqu'à ces derniers jours, mais je viens d'être très malade et mon docteur ne m'a pas caché que je pouvais m'en aller d'un moment à l'autre. Aussi, j'ai voulu vous connaître pour vous initier à la charge que la mort de votre père vous a donnée. Voilà, vous savez tout maintenant. »

Avec quel intérêt Aude a écouté « son » histoire !

– Mais, réclame-t-elle, vous ne m'avez pas parlé de maman !

– Je l'ai peu connue. Votre père l'a amenée une seule fois à Rosa ; il poursuivait ses inventions dans l'aviation... Elle était jolie, blonde comme les blés quand ils sont mûrs...



Votre père l'adorait et, ensemble, ils ont été heureux. C'est tout ce que je sais.

– C'est bien peu de chose.

– Au moment de son mariage, votre père m'avait envoyé une photographie. J'en ai fait faire un portrait qui est dans votre chambre.

– La dame en bleu qui est au-dessus de la commode, c'est maman ? s'écrie Aude.

– Oui, c'est elle.

– Grand-père, puis-je aller la voir ? Je reviens tout de suite. Vous permettez ?

– Oui, ma chérie. Et en face de la dame en bleu, au-dessus de la bibliothèque, c'est le portrait de votre père, non pas le portrait officiel qui est dans la salle du Trône, mais mon fils en costume d'aviateur, près du premier avion qu'il avait fait construire sur ses plans et qui s'appelait « Stella ». Vous les regarderez tous les deux.

Aude profite de la permission. En courant, elle oublie l'étiquette, elle traverse la chambre de Monseigneur, le vestibule, la salle à manger, le studio, et arrive à la jolie chambre qui est la

sienne.

Émue, elle ouvre la porte et, tout de suite, elle aperçoit le portrait de la dame vêtue d'une robe bleue.

Devant le tableau, elle s'arrête ; elle observe ce jeune visage dont les lèvres ébauchent un sourire.

– Maman, dit Aude, vous êtes jolie, grand-père a raison, mais vos yeux sont tristes. Pourquoi ? Peut-être qu'avant de connaître papa, n'étiez-vous pas heureuse ? Orpheline, vous aussi ? Alors, comme moi, vous n'aviez près de vous personne. C'était le désert, le vide. Moi, j'avais Cyrano et les religieuses. Et vous ? Peut-être étiez-vous toute seule, puisque vous êtes venue de Suède en France pour y chercher la science ?

« Heureusement, vous avez rencontré papa qui vous a adorée. Grand-père me l'a dit.

« Maman, vous êtes au ciel, je ne vous connaîtrai vraiment que plus tard, quand j'irai vous rejoindre. Je vous aime beaucoup, je vous ai

toujours aimée. Je suis votre petite fille. Monseigneur m'attend. »

Aude envoie un baiser à la dame en bleu et, en se retournant, s'approche de la bibliothèque pour regarder son père. Un aviateur, très grand et mince, est en combinaison blanche près de son avion. Elle crie :

– Bonjour, papa. Ce soir, je serai là.

Et lentement, elle va rejoindre l'appartement du grand-duc.

À la porte du bureau, elle trouve un valet qui lui dit :

– Je préviens Votre Altesse que Monseigneur vient de s'endormir. C'est l'heure où, chaque jour, Monseigneur se repose et M. le docteur nous recommande de respecter ce sommeil.

Ennuyée, Aude répond :

– Je le respecterai.

Elle s'en va, déçue.

Elle traverse les appartements princiers, en les regardant attentivement, et les trouve beaux, mais

ennuyeux. Elle n'y viendra pas souvent. Son studio, beaucoup plus simple, est plus agréable. Mais ce luxe l'étonne. Le piano est trop grand, trop beau ; celui de l'orphelinat lui plaisait davantage. Petit, déjà très fatigué, les élèves pouvaient y toucher sans crainte de l'abîmer. Elle n'osera jamais jouer sur ce grand instrument qui a une queue si volumineuse ! Elle couvrira cette queue de bouquets ; avec des fleurs tout s'arrange, tout est acceptable.

Dans un fauteuil, M<sup>me</sup> de Myrac regarde venir son élève qui a un triste visage.

– Alors, demande-t-elle, ce déjeuner avec Monseigneur s'est bien passé ?

– Oui.

– Sans doute à présent, Monseigneur se repose ?

– Oui.

– Qu'allez-vous faire ?

– C'est à vous de me l'indiquer, puisque vous êtes là pour m'instruire.

La mauvaise humeur d'Aude est visible, mais

M<sup>me</sup> de Myrac ne s'en occupera pas.

– Aujourd'hui, dit-elle, vous allez visiter les jardins qui sont superbes, le palais qui est immense, puis nous entrerons dans la chapelle, votre paroisse. Il est probable qu'à l'heure du thé, Monseigneur vous demandera. Je vais dès à présent vous mettre au courant de vos journées. Programme que Monseigneur a approuvé.

– Et moi, aurai-je le droit de le discuter ?

– Cela me semble difficile. Une petite fille de treize années, élevée dans un couvent, ne connaît pas les charges d'une princesse héritière. C'est à nous qu'il appartient de les lui faire connaître.

Aude s'assied dans un fauteuil, en face de l'institutrice, en disant :

– Faites connaître. Si je m'endors, surtout ne me réveillez pas. Respectez mon sommeil comme j'ai respecté celui de Monseigneur.

M<sup>me</sup> de Myrac se dirige vers une grande table préparée pour le travail de la princesse. Elle s'assied, prend dans le buvard une feuille de papier et elle commence la lecture.

– Sept heures : réveil, gymnastique, douche, toilette.

« Huit heures : petit déjeuner.

« Huit heures trente : promenade dans les jardins.

« Neuf heures : classe. Différents professeurs se succéderont.

« Onze heures : récréation. Bain de mer ou tennis.

« Midi : étude d'une langue étrangère.

« Treize heures : déjeuner.

« L'après-midi sera consacrée aux visites officielles : écoles, hôpitaux, maisons d'enfants.

« Dix-sept heures : thé.

« Dix-huit heures : étude.

« Dix-neuf heures trente : toilette.

« Vingt heures : dîner.

« Vingt et une heures : coucher.

« Des cérémonies peuvent obliger à changer cet horaire, mais la princesse devra toujours avoir

quatre heures d'études : préparation aux examens indispensable. »

– Ça pourra marcher, dit Aude, mais ce que je réclamerai à Monseigneur, ce sont des camarades. Je ne peux vivre seule dans ce palais, si beau qu'il soit.

– Mais vous aurez des amis. Tous les enfants des personnes attachées à la cour viendront, certainement, très nombreux.

– Je n'en veux pas. Ceux et celles que j'ai vus ce matin dans la salle du Trône avaient trop de décorations et de belles robes. Les enfants pourraient être comme leurs parents. Mon père n'aimait pas pour moi l'atmosphère de la cour, je lui obéirai ; aussi, je refuse ces amis que vous me proposez.

– Vous serez obligée de les connaître, je vous rappelle que vous êtes princesse héritière du duché.

– Du duché peut-être, mais pas des gens qui sont dans le palais ! Si je les prends, je leur imposerai le travail et la simplicité. M.

l'aumônier, au couvent, nous l'a bien expliqué. Avant de se mettre sur le dos de belles robes qui coûtent très cher, il faut penser à celles qui n'en ont pas. Je m'imagine que ces belles madames, aperçues ce matin, n'y pensent guère. Quand je les rencontrerai, je le leur demanderai.

– Il sera préférable de ne pas le faire.

– Pourquoi ?

– Attendez d'être aimée avant d'imposer vos idées. On accepte tout d'une personne qu'on chérit. Vous devez d'abord essayer de faire naître l'amour. C'est une naissance difficile, il faut donner beaucoup de soi-même pour conquérir des cœurs. Vous en doutez-vous ?

– Je connais l'amitié. J'ai un ami qui fait tout ce que je lui demande et avec lequel je discutais souvent.

– Où est-il, cet ami ?

– Au couvent. Côté garçons. Toute petite il m'a adoptée et ne m'a jamais abandonnée.

– Ici, vous ne pourrez plus le voir.

En se levant, Aude affirme :



– Si, je le verrai. J’en parlerai à Monseigneur. Allons visiter le jardin, le palais, la chapelle, c’est le programme...

M<sup>me</sup> de Myrac se lève et pense que la princesse ne sera pas facile à diriger. Elle n’est pas du tout grisée par le titre et la situation qui lui ont été offerts et dont elle ne se doutait pas, elle a l’air de trouver bien des choses ennuyeuses. Dans ce beau palais, va-t-elle regretter l’orphelinat ?

Arrivée dans les jardins, Aude est éblouie. Des masses de fleurs de toutes espèces sont réunies, des allées de sable rouge les encadrent.

Un escalier retient son attention. Les marches de marbre rose sont bordées de fleurs de toutes couleurs et conduisent à une fontaine qui coule dans une vasque de verre teinté où de jolis poissons très colorés s’ébattent.

– C’est ravissant ! s’écrie Aude. Et elle demande : Qui soigne ces poissons ?

– Ils viennent du Japon, et c’est un Japonais qui les surveille.

– Je voudrais voir la roseraie, demande la

princesse.

– Nous y arrivons, répond M<sup>me</sup> de Myrac. Monseigneur a la plus belle collection de roses de tout le duché.

C'est exact. Aude aperçoit une immense terrasse où les roses sont par milliers. Elle se dirige rapidement vers les plates-bandes, afin de voir si elle découvrira la rose créée par Cyrano avec de multiples greffes : blanche au cœur rouge, qu'il a appelée : « Aude la rieuse. »

Elle cherche, va de l'une à l'autre des plates-bandes, se penchant attentive sur les rosiers, et après de minutieuses recherches elle n'a pas découvert la création de Cyrano.

Triomphante, elle dit à son institutrice :

– Madame, la collection de Monseigneur est superbe, mais il lui manque une espèce, la plus belle de toutes. C'est une rose aux larges pétales blancs, dont le cœur est rouge, rouge comme une goutte de sang. J'avertirai Monseigneur et je lui indiquerai comment il pourra se la procurer.

Étonnée, M<sup>me</sup> de Myrac demande :

– Où se trouve-t-elle ?

– Au couvent, et je connais le jardinier qui la possède.

– Monseigneur sera très content. Dernièrement, il a fait venir des spécialistes de France pour soigner ses rosiers et ils ont apporté des roses que Monseigneur n'avait pas encore.

Souriante, Aude répond :

– Ce sera facile de faire venir le propriétaire de la rose, il habite à l'orphelinat.

– Nous pourrions l'appeler à Rosa sans en parler à Monseigneur, et quand il sera là vous lui présenteriez la rose et le jardinier. Ce serait une belle surprise.

Impulsive, Aude se rapproche de M<sup>me</sup> de Myrac et l'embrasse :

– Ah ! que vous êtes gentille, je vais lui écrire, et dans deux jours il sera là. Je suis certaine que M<sup>me</sup> la supérieure ne fera aucune difficulté.

La certitude de revoir Cyrano prochainement donne à la princesse de la joie. Sans ennui, elle visite le palais aux nombreuses pièces, toutes

luxueusement meublées, mais Aude ne s'étonne pas, elle leur préfère le dortoir de l'orphelinat et le grand préau où chaque élève, première en dessin, devait faire un tableau – et il y en avait de charmants !

En arrivant à la chapelle, Aude est un peu lasse : elle a fait et vu tant de choses depuis ce matin !

Avant d'entrer, M<sup>me</sup> de Myrac explique :

– Le marquis du Bois Sacré en me faisant faire à mon arrivée, tout comme vous, la visite du palais et de ses dépendances, m'a appris que cette chapelle, vieille de deux siècles, était la paroisse du château, donc la vôtre. Toutes les petites cérémonies religieuses de votre famille y ont été célébrées. Monseigneur s'y est marié – mariage dans l'intimité, à cause d'un deuil –, et vous, ma petite fille, vous vous y marierez peut-être un jour, et vos enfants y seront baptisés.

Arrêtée devant la chapelle, Aude se retourne et, inquiète, demande :

– Le mariage pour moi est-il obligatoire ? Est-

ce une charge de plus ?

– Mais, répond M<sup>me</sup> de Myrac étonnée, toutes les jeunes filles y pensent et le désirent. Vous avez le temps, ce n'est pas avant dix-huit ans que vous devrez y songer sérieusement.

– Cinq ans de répit, s'écrie Aude en entrant dans la chapelle, c'est toujours ça !

M<sup>me</sup> de Myrac suit son étrange élève. Il ne sera pas facile de lui faire accepter le protocole du duché, protocole que son père détestait, lui a révélé le marquis du Bois Sacré.

Dans la chapelle, Aude s'approche d'un bénitier surchargé de sculptures, puis, attentivement, elle examine « sa paroisse ». Tableaux, dorures, statues dorées l'encombrent, et au lieu de bancs ou de simples chaises et prie-Dieu de paille, les premiers rangs sont de somptueux fauteuils de velours rouge et violet.

Aude n'aime pas le luxe dans la maison de Dieu. Tous ceux qui viennent prier doivent être traités de la même manière et les grands de la terre, auxquels sans doute ces sièges sont

réservés, devraient se souvenir que les premiers chrétiens se réunissaient pour entendre la messe dans des caves appelées catacombes.

Au dernier vendredi saint, M. l'aumônier leur a conté la vie de ces apôtres qui ont lutté pour enseigner au monde, et faire respecter les principes de l'Évangile. M. l'aumônier, si simple, si bon, n'aimerait pas cette chapelle, et Aude se rend compte qu'elle aura du mal à s'y recueillir pour y bien prier.

Prier ! Ce n'est pas difficile de répéter des prières apprises depuis l'enfance, mais ce qui importe c'est d'obliger son esprit à ne penser qu'à ce Dieu, mort sur la Croix, pour racheter des hommes coupables, et à son Père qui L'a envoyé pour sauver des créatures qu'il avait créées et qu'il aimait malgré leurs fautes.

Prier ! Aude essaie de s'évader de « sa paroisse », d'aller près de la crèche de Bethléem et de suivre Jésus quand il enseignait aux foules comment il fallait vivre.

Elle s'agenouille par terre, sur les dalles de pierre – les beaux prie-Dieu de velours ne sont

pas pour elle. Des chaises de paille, des bancs de bois, voilà ce qu'il faut trouver dans une église quand on vient prier Celui qui a été charpentier, tout fils de Dieu qu'il était.

Aude implore la Vierge, elle lui demande de l'aider à être une princesse héritière sérieuse, puisqu'elle doit se préparer à être un jour la souveraine du duché de Rosenberg, « l'exemple », comme a dit M<sup>me</sup> la supérieure.

Avec M<sup>me</sup> de Myrac elle sort de la chapelle, ayant le grand désir de bien faire.

Dehors elle retrouve le soleil, les fleurs et le sourire. Il ne faut pas être de mauvaise humeur quand le soleil dans le ciel bleu est triomphant.

– Nous allons rentrer, dit-elle, je suis un peu fatiguée. J'ai vu tant de choses depuis ce matin qu'il me faut les classer, afin de pouvoir m'y reconnaître.

– Vous avez raison, répond M<sup>me</sup> de Myrac, c'est pour vous un changement de vie si complet que vous devez être épuisée moralement autant que physiquement.

Et Aude avoue :

– Oui, je suis lasse.

Dans le studio, éclairé par une lumière magnifique, Aude s’installe devant la table à écrire, ouvre le buvard où elle trouve papier à lettre et enveloppes.

– Vous avez des stylos et des timbres dans le tiroir. Le portier vient chercher les lettres à six heures, dit l’institutrice.

Aude aperçoit ce que M<sup>me</sup> de Myrac lui a indiqué, mais avant de commencer à écrire elle demande :

– Est-ce que dans le programme que vous avez établi avec Monseigneur, vous devez contrôler les lettres que j’envoie ?

– Non, ma petite fille, j’ai confiance en vous. Seulement je vous recommande de penser que vous êtes la princesse héritière et que vous ne devez jamais critiquer des choses que vous ne comprenez pas, critiques qui pourraient nuire aux décisions de Monseigneur. Je pense que vous allez écrire au jardinier, afin qu’il apporte rosiers



et roses.

– Exactement, répond Aude, un peu vexée que son institutrice devine si bien ce qu'elle va faire.

Néanmoins, elle commence sa lettre :

« Mon Cyrano, mon ami, mon seul ami,

« Je suis dans le palais du grand-duc, transformée en princesse héritière, et douze heures ne se sont pas écoulées que je me rends compte de ma première impression. Dans ce palais splendide, je m'ennuierai à tour de bras, comme nous disions quand je jardinais avec toi.

« Enfin, me rappellerait M. l'aumônier, c'est la volonté du Bon Dieu, et sans enthousiasme je Lui obéis, puisque papa n'étant plus là il faut absolument au duché une princesse héritière.

« Je t'écris pour que tu ne m'oublies pas, j'aurais trop de chagrin, et pour te dire que tu mettes tes plus belles frusques afin de demander à M<sup>me</sup> la supérieure, qui ne refusera pas, de venir me voir au palais en apportant un de tes rosiers où les roses « Aude la rieuse » sont épanouies.

« Le grand-duc, mon grand-père – celui-là je l'aimerai, je l'aime déjà –, possède une magnifique roseraie, mais parmi toutes ces variétés, il n'y a pas celle que tu as créée. « Créateur de roses », quel beau titre ! Aussi, je veux que tu viennes offrir à Monseigneur un rosier dont sa petite-fille est la marraine.

« Alors, règle tout avec le couvent et mets-toi en route. Je suppose que mercredi tu peux être au palais. Tu profiteras de la camionnette qui vient au marché, et le soir le maître des cérémonies – il y a un maître pour cela – te fera reconduire.

« Tu te rends compte que ce voyage-visite peut s'organiser facilement et tu dois penser à la joie que j'aurai de te revoir. Je te ferai visiter les jardins éblouissants, le palais magnifique, royaume de l'ennui, et la chapelle, ma paroisse, encombrée de dorures et de velours.

« Mon Cyrano, je peux t'affirmer que tu es et que tu resteras mon seul ami. J'ai refusé d'avoir pour camarades les enfants des courtisans. Leurs parents, aperçus ce matin dans la salle d'honneur, entourant le grand-duc, sont étranges. Les

hommes ressemblent à des pingouins blancs et noirs et les femmes à des perruches empanachées. Il y avait sur leurs têtes, à leurs cous, plumes et bijoux, et leurs plongeurs quand Monseigneur passait – et qui s'appellent révérences – manquaient vraiment de grâce. Le professeur de rythmique de l'orphelinat devrait leur donner des leçons, elles en ont grand besoin.

« À mercredi ! Ne manque pas surtout, car je me rends compte que pour être une princesse héritière, digne de ce nom, j'aurai besoin d'être soutenue. Explique-le à M<sup>me</sup> la supérieure et aussi à la chère sœur Marie-Ange, qui aimait tant son « Petit Chat ».

« Crois surtout et toujours à mon amitié.

« Aude. »

\*

Les choses ne se sont pas passées comme Aude le prévoyait. Le soir de son arrivée, le grand-duc a fait une crise cardiaque, son vieux

cœur n'a pas supporté la joie, l'émotion de connaître sa petite-fille, le portrait vivant de son fils aîné qu'il avait tant chéri.

Les médecins, cette fois, ont été très sévères : la princesse héritière a eu le droit de venir embrasser son grand-père à midi et le soir, mais il lui était défendu de parler.

D'une faiblesse extrême, le grand-duc, les yeux clos, les ouvrait seulement quand sa petite-fille était près de lui. Il murmurait : « Ma chérie. » Puis, l'infirmière de garde près de Monseigneur faisait signe à la princesse de se retirer. Pénibles entrevues.

Aude avait commencé son éducation d'héritière sans l'appui et l'affection de son grand-père. Elle avait bien du mal à s'habituer à cette vie ; à aucun moment, elle n'était seule.

Depuis le matin les professeurs se succédaient, et Aude était effrayée de ce qu'elle devait apprendre afin de pouvoir un jour remplacer le grand-duc.

À l'orphelinat, elle était souvent dissipée. En

pensée, elle s'évadait facilement de la classe et se racontait de longues histoires où il y avait toujours une belle princesse et un prince charmant. Et voilà qu'elle était la princesse qui n'était pas jolie, et le prince charmant restait dans l'ombre. Il ne viendrait que lorsqu'elle aurait atteint l'âge de dix-huit ans...

Professeurs de français, de calcul, d'histoire, d'économie, de politique, d'anglais – langue qu'elle devait parler aussi bien que la langue française – se succédaient, et ces professeurs essayaient d'intéresser leur élève, qui ne paraissait pas les apprécier.

Celui qui ennuyait le plus la princesse, c'était le professeur de maintien. Un vieux monsieur très grand, très maigre, et qui, avec un sérieux imperturbable, vous enseignait ce qu'il appelait les « secrets du protocole ».

Une heure par jour, Aude devait apprendre à marcher, à saluer, à s'asseoir et surtout à s'avancer dans la salle du Trône vers le grand-duc, en tournant ses pieds d'une manière particulière, la tête rejetée en arrière, ses yeux ne

quittant pas Monseigneur qu'elle devait rejoindre, pour s'asseoir à côté de lui avec grâce dans un fauteuil préparé.

Ce protocole était pour la salle du Trône. Si elle assistait au Conseil, comme son père le faisait dès l'âge de treize ans, le protocole était différent. Elle entrait dans la salle du Conseil avec le grand-duc, mais elle devait marcher à côté de lui, en arrière, à trois pas, et, arrivée près de la grande table où un petit fauteuil l'attendait, saluer à droite puis à gauche les membres du Conseil et ne s'asseoir qu'après Monseigneur.

Elle devait poser ses mains sur les bras du fauteuil, rester droite, la tête haute, ne jamais s'appuyer au dossier, écouter président du Conseil et ministres discourir. Recommandations importantes : ne jamais sourire ni se permettre la plus petite grimace, aucun mot par elle ne devait être prononcé. Il fallait éviter de bâiller et même si elle s'ennuyait ne pas fermer les yeux de crainte de s'endormir, comme cela était arrivé un jour au défunt prince héritier.

Pendant l'heure que durait la leçon, Aude

s'efforçait d'écouter et de réussir les plongeon-révérances, mais elle pensait que ce n'était pas toujours agréable d'être une princesse héritière.

Toute la vie, elle s'en rendait compte, elle devrait se souvenir des règles du protocole pour contenter les gardiens de ces traditions.

Le mercredi, jour où elle attendait Cyrano, il n'est pas venu, mais le camion du ravitaillement a déposé deux lettres pour la princesse héritière.

L'une était de la supérieure du couvent. Elle expliquait l'absence de Cyrano. Il n'y avait pas dans le jardin particulier du jeune garçon de rosiers en fleur, il fallait attendre encore une quinzaine de jours et dès qu'ils seraient fleuris, un mercredi, Cyrano les apporterait.

La supérieure disait aussi qu'elle espérait que leur ancienne élève se comportait bien et que, sans difficultés, elle avait accepté une vie si différente de celle qu'elle menait à l'orphelinat.

Craignant le caractère indiscipliné du Petit Chat, la supérieure lui rappelait qu'elle devait accepter son changement de situation avec le

sourire, si possible. C'était la volonté de Dieu ; rien n'arrivait sur la terre sans qu'il le voulût. Aude devait se préparer avec courage à apprendre ce qui lui était indispensable de savoir pour gouverner un jour le duché avec sagesse et charité.

Cyrano aussi avait écrit, mais sa lettre était bizarre, il n'avait pas su comment la commencer :

« Pardonnez-moi, écrivait-il, si je ne mets pas au début de cette page le titre qui vous appartient, ces deux mots fermeraient mon cœur et je n'oserais plus vous expliquer combien le parc me semble vide depuis que vous êtes partie.

« Je ne vais plus, auprès de la barrière blanche où nous nous retrouvions matin et soir, je ne la franchis plus pour courir vous apporter des fleurs.

« Chaque jour, comme vous me l'avez demandé, je vais porter des roses à la Vierge de la chapelle d'été, mais je prends le chemin de tout le monde.

« Je travaille beaucoup dans mon jardin, je



surveille « Aude la rieuse ». J'ai choisi pour Monseigneur le plus beau des rosiers et j'espère l'apporter à Rosa d'ici une quinzaine de jours. Il sera tout en fleur et merveilleux.

« Je travaille aussi beaucoup en classe, car je veux passer mon examen très brillamment et si je suis reçu dans les dix premiers, je pourrai entrer à l'école des ingénieurs de l'Air, afin de devenir un aviateur-mécanicien.

« Cette école est à Rosa et les élèves, paraît-il, ont un jour de sortie par semaine. Si Monseigneur le permet, je pourrai aller surveiller « Aude la rieuse » dans la roseraie et apercevoir quelquefois sa marraine.

« Ce beau rêve que je vivrai peut-être, c'est mon travail qui me le donnera.

« Votre Altesse – maintenant que ma lettre est finie, je peux écrire ces deux mots – veut-elle me faire l'honneur et le plaisir de croire que je serai toujours son très humble et dévoué serviteur et l'ami du cher Petit Chat ?

« Cyrano. »

Les deux lettres ont attristé Aude, et les courtes visites à son grand-père si malade lui ont enlevé toute joie. Elle n'est plus « Aude la riieuse », elle n'est plus le Petit Chat cherchant des niches à faire à ses compagnes et à la chère sœur Marie-Ange, si indulgente.

Dans ce beau palais Aude s'ennuie, les camarades lui manquent. Elle a des jeux, des livres, mais jouer toute seule n'est pas amusant et elle n'a pas le temps de lire car ses journées sont surchargées.

Elle a déjà fait quelques visites officielles indiquées par le maître des cérémonies, grand ami de son institutrice française. C'est lui qui l'a fait venir à Rosa, au palais ducal, pour diriger l'éducation de la princesse héritière.

Aude a été voir des Œuvres d'enfants, apportant aux petits pensionnaires des cadeaux : bonbons, jouets, qu'elle trouvait préparés dans la voiture.

Elle a été dans les écoles où les élèves, devant

leurs pupitres, se dressaient à son arrivée.

Le marquis du Bois Sacré avait recommandé de dire aux petits et aux grands quelques gentilles paroles dont ils se souviendraient, mais c'était difficile de les trouver.

Si on lui avait permis de jouer avec eux, de leur parler à chacun, elle aurait pu le faire, mais le cérémonial de ces visites, le fameux protocole toujours là, la rendait incapable de témoigner qu'elle était heureuse de faire la connaissance des enfants du duché.

Silencieuse, pouvant à peine sourire, elle distribuait les cadeaux, puis elle écoutait les chants, les récitations préparés pour elle. Souvent, quand un enfant hésitait, sachant les poésies, les mêmes dans toutes les écoles, elle soufflait à la récitante, ce qui mécontentait professeurs et directrices.

Aude ne plaisait pas, elle s'en rendait compte, et pourtant elle eût voulu plaire autant que les enfants de la cour d'Angleterre, acclamés, disait sa gouvernante anglaise, dès qu'ils paraissaient à une cérémonie officielle.

Le professeur de maintien d'Aude était très scrupuleux : il vérifiait tous ses gestes, lui apprenant à poser sa voix pour parler et être entendue de la foule. Il condamnait son joli rire en cascades que Cyrano aimait entendre. Ce rire devait disparaître. Une princesse héritière ne riait pas, préoccupée par ses études faites pour bien gouverner le duché.

Tout cet enseignement se confondait dans sa tête, et quand elle était en visite officielle ses gestes devenaient raides, sa voix extraordinaire, elle avait peine à sourire à ces enfants qui la contemplaient avec de grands yeux effrayés. Directrices et professeurs leur avaient fait tant de recommandations avant l'arrivée de la princesse !

Un sourire, des bras tendus vers eux, pouvaient arranger toutes choses, mais Aude, retenue par son titre et par ce qu'on lui enseignait, ne savait plus que faire.

Un soir, en rentrant d'un hôpital d'enfants atteints par la tuberculose osseuse et dont la plupart étaient allongés sur des planches, elle dit à M<sup>me</sup> de Myrac qu'elle refusait de faire de

nouvelles visites. Elle voulait bien aller voir les enfants, mais personne ne devait être prévenu de sa visite. Elle voulait surprendre et ne pas être attendue.

M<sup>me</sup> de Myrac répondit qu'elle en parlerait au maître des cérémonies et se rappela que le marquis lui avait dit bien souvent que le père de la princesse était un original ayant des idées que le grand-duc et toute la cour n'approuvaient pas.

Chaque jour, vers deux heures de l'après-midi, le marquis vient chercher la princesse pour la mener chez le grand-duc. Visite qu'Aude attend avec impatience, espérant toujours trouver son grand-père en meilleure santé.

Et ce mercredi de mai, un jour de printemps triomphant, le marquis apparaît en annonçant qu'après une crise douloureuse Monseigneur vient de s'endormir et que le médecin défend aujourd'hui toute visite.

Aude a écouté le message et n'a fait aucune observation, et comme M<sup>me</sup> de Myrac est sur la terrasse le marquis va la rejoindre et s'assied à côté d'elle.

Aude s'est aperçue que toute rencontre pour ces deux amis est joie. Ils sont veufs tous les deux – l'un pleure sa femme, l'autre son mari –, ils évoquent leurs souvenirs d'enfance, souvenirs qu'ils ont l'air de chérir.

Aude reste dans son studio, elle prend un livre ; c'est l'heure de la lecture qu'elle a réclamée, l'heure où on la laisse seule, libre de faire ce qu'elle veut dans son appartement.

Elle s'assied dans un fauteuil, ouvre le livre qu'elle ne lit pas, mais dont elle tourne les pages. Elle surveille ceux qu'elle appelle les deux conjoints, et quand elle voit que leur bavardage est commencé, elle pose son livre ouvert sur la table, ce qui indique qu'elle va revenir, et quittant le fauteuil, marchant légèrement sur l'épais tapis qui empêche tout bruit, elle gagne l'antichambre dont la porte donne sur un large vestibule reliant son appartement à celui du grand-duc. Elle ouvre le vestiaire, prend une écharpe sombre et une longue pèlerine noire. Devant une glace, elle met sur sa tête le voile épais qui cache la moitié de son visage, ses lunettes de soleil dissimulent ses

yeux et la grande pèlerine de Miss Grâce cachera sa robe blanche.

Ainsi vêtue, personne ne peut la reconnaître. Elle ouvre la porte avec précaution et la referme de même.

Dans le vestibule, s'efforçant de marcher sans faire le moindre bruit, elle se dirige vers l'appartement de Monseigneur.

Que veut-elle faire ?

Elle désire pénétrer dans la chambre de son grand-père, elle est sa petite-fille, elle a des droits. Les liens du sang et de l'affection lui permettent d'être près du grand-duc quand il est malade. Elle ne veut plus s'occuper du protocole, elle est en pleine révolte !

Doucement, elle avance dans le vestibule, heureusement mal éclairé. Elle est une ombre qui frôle les murs, et comme elle tient les deux côtés de la pèlerine pour cacher sa robe blanche, elle a l'air de porter quelque chose qu'elle dissimule. Elle s'arrête devant la porte du bureau de son grand-père et, lentement, s'apprête à l'ouvrir.

À cet instant, sans qu'elle s'en aperçoive, une autre porte s'est ouverte derrière elle et une grande femme, très maigre, vêtue d'une robe rouge, apparaît.

Malgré la pénombre du couloir, elle a vu la forme sombre qui essayait d'ouvrir la porte de l'appartement de Monseigneur et, craignant le pire, elle a crié d'une voix suraiguë :

– Attentat ! Au secours ! Attentat !

En quelques secondes, le vestibule s'est rempli de monde sorti de partout : gens de service, officiers... Dans le vestibule brusquement éclairé, ils ont aperçu la dame en rouge, ancienne dame d'honneur de la défunte grande-duchesse, qui leur désignait un tas noir accroupi devant la porte de Monseigneur.

Son long bras maigre dressé accusait :

– Méfiez-vous, cria-t-elle, ce bandit a peut-être une bombe qu'il venait déposer ! Avec ces gens-là, on ne sait jamais quel crime ils vont commettre.

Deux officiers, plus braves que les autres,



s'approchent du tas noir ; rapidement le plus grand se penche, et, très vigoureux, met debout le paquet.

Écartant la pèlerine qu'Aude s'efforce de retenir, il aperçoit la robe blanche. Se tournant vers la vieille dame d'honneur, il lui dit :

– Taisez-vous, c'est une femme.

– Une complice, une espionne, les bandits se servent de n'importe qui, répond-elle.

L'officier continue à déshabiller l'espionne, l'écharpe est soulevée, les boucles apparaissent sur la tête. Il reconnaît la princesse et l'enveloppe dans sa pèlerine, puis, prenant la fillette dans ses bras, il donne des ordres :

– Qu'on éteigne la lumière, que tout le monde rentre dans ses appartements. J'emmène ma prise au bureau de police.

La dame d'honneur est mécontente. Elle réclame :

– Pardon, je voudrais savoir. C'est moi qui ai découvert l'attentat.

– Taisez-vous, s'écrie l'officier, il n'y a pas

d'attentat ! Et si vous répétez encore ce mot, cela pourrait vous coûter cher.

En courant, il emporte la princesse, fort vexée de n'avoir pas réussi. Le bureau de police ne lui plaît guère ; son grand-père ne serait pas content d'apprendre que sa petite-fille y a été emmenée.

Sous son écharpe noire, Aude dit :

– Monsieur l'officier, lieutenant ou capitaine, ne me conduisez pas au bureau de police : je suis la princesse héritière.

– Je le sais, répond l'officier.

– Alors, ramenez-moi à mon appartement que j'aurais mieux fait de ne pas quitter.

– Pas tout de suite, je dois vous interroger.

– Pourquoi ?

– Il faut que je sache ce que Votre Altesse faisait, déguisée, à la porte de Monseigneur.

– Je voulais voir mon grand-père. Les bonshommes de la cour le disent très malade et refusent de m'admettre dans sa chambre. Ordre du docteur, paraît-il. Est-ce juste ?

– Non. Quand je serai de garde, Votre Altesse pourra venir, je la laisserai entrer.

– Et le docteur ?

– Je m’arrangerai avec lui.

– Vous êtes gentil, merci. Ramenez-moi dans mon appartement. Je voudrais que les deux conjoints ne s’aperçoivent pas de cette aventure.

– Quels conjoints ? demande l’officier en posant la princesse à la porte de son appartement.

– Le maître des cérémonies et mon institutrice. Ils ont l’air de s’adorer. Veufs tous les deux, je les marierai un jour.

Rapidement, le plus grand se penche.

Et souriante, Aude arrache son écharpe et apparaît, boucles en désordre, figure heureuse.

– Merci, monsieur l’officier, dit-elle en tendant la main sur laquelle l’officier s’incline en l’effleurant d’un baiser, vous avez été très bon pour la princesse héritière. Et elle ajoute en souriant : Quand elle sera grande-duchesse, elle ne l’oubliera pas. C’est bien comme cela qu’il faut parler ? Mon professeur de maintien serait

content. Quand êtes-vous de garde ?

– Demain.

– Eh bien ! si le maître des cérémonies m’apporte un mauvais message médical, je forcerai la consigne vers deux heures de l’après-midi.

– J’attendrai Votre Altesse dans le vestibule.

– Merci ! À bientôt !

Pèlerine et voile noir sur le bras, Aude, sans faire de bruit, rentre chez elle. Son déguisement est remis dans le vestiaire, elle va dans le studio, s’assied dans le fauteuil abandonné et reprend le livre posé sur la table.

Les deux conjoints – qu’elle appelle aussi Philémon et Baucis – bavardent encore. Le ciel est bleu, les fleurs embaument. Aude est heureuse.

Enfin, au palais ducal, elle a pu faire une belle farce. Elle la racontera à Cyrano, mais M<sup>me</sup> la supérieure l’ignorera.

Vers trois heures, après une longue visite, le marquis du Bois Sacré se retire. Aude lit

sérieusement et feint de ne pas s'apercevoir de son départ. Peu de temps après, M<sup>me</sup> de Myrac vient près de la princesse et lui dit :

– Ma chère enfant, le marquis m'a prévenue que vous étiez autorisée à prendre un bain de mer cet après-midi. La mer est calme, la température a été contrôlée, vous pourrez nager avec Miss Grâce pendant dix minutes.

– C'est bien court ! répond Aude en posant son livre.

– Le bain prolongé est nuisible et le bain de soleil dangereux. Tous les médecins s'accordent sur ce point.

– Ce qui est rare, paraît-il, s'écrie Aude en se levant. J'aimerais bien savoir si les Princes de la Science qui soignent mon grand-père pensent tous que la visite de sa petite-fille peut faire du mal à leur malade.

M<sup>me</sup> de Myrac ne continue pas la discussion. Elle dit d'un ton sévère :

– Descendons à la plage. Miss Grâce et les femmes de chambre nous y attendent.

Aude aime se baigner, plonger, nager, faire toutes les pirouettes que Cyrano, excellent nageur, lui a apprises. Mais ici, sur la plage réservée, elle n'a le droit de nager que comme une débutante.

À sept ans, à l'orphelinat, toutes les pensionnaires l'admiraient, tant elle semblait se mouvoir dans la mer avec la même facilité que les poissons.

Aude soupire. Ce n'est pas du tout amusant d'être princesse héritière, mais puisque Dieu l'a choisie, il faut se résigner.

Grand chapeau sur la tête, lunettes de soleil, Aude s'en va avec M<sup>me</sup> de Myrac, contente, malgré toutes les restrictions imposées, d'aller se plonger dans cette Méditerranée si belle aujourd'hui.

Cette mer bleue, sans aucune vague, sait être méchante. Les jours de tempête, les grandes de l'orphelinat allaient à la plage située entre deux falaises roses couvertes au printemps de bruyères blanches, voir les hautes vagues se jeter sur les rochers. C'était un beau spectacle. Au palais,

quand la mer se fâche et qu'il y a tempête, Aude doit rester dans le studio, regarder les vagues derrière la fenêtre, car le vent souffle très fort et sa précieuse personne pourrait s'enrhumer.

Sur la plage, Miss Grâce et les femmes de chambre sont là. La cabine de Son Altesse est ouverte. Aude y entre.

En quelques minutes elle a mis maillot et bonnet, et Miss Grâce, une sportive, qui s'est déshabillée en même temps que la princesse, est prête.

L'Anglaise en maillot vert épinard – sa couleur de prédilection – est si maigre qu'elle ressemble à une planche peinte. Les premières fois qu'Aude l'a vue se jeter à l'eau elle a ri, mais maintenant elle admire cette nageuse intrépide, championne dans son pays.

Avec plaisir, la princesse entre dans la mer qui lui paraît chaude, suivie par Miss Grâce et deux policiers qui doivent surveiller le bain de la princesse, lui porter secours si c'est nécessaire, et écarter tout individu qui tenterait de s'approcher d'elle.

Aude est bien gardée, et toutes ces précautions l'exaspèrent. Près d'elle, Miss Grâce nage avec une régularité de métronome et manifeste son contentement par quelques mots courts qui disent sa joie et qu'Aude doit répéter. Petite leçon qui profitera à l'élève.

Une barque suit de loin la princesse ; le rameur ne perd pas de vue le bonnet bleu d'Aude et il est prêt aussi à porter secours à Son Altesse et à la ramener à la plage si elle se sent fatiguée.

Un moment, le rameur active ses rames et se rapproche de la princesse qui fait la planche :

– Votre Altesse, dit-il, veut-elle monter dans la barque ? Je lui présente mes hommages respectueux et je ne pensais pas avoir l'honneur de rencontrer Votre Altesse deux fois dans la journée.

Aude tourne la tête et reconnaît le rameur.

– C'est vous, dit-elle joyeusement, vous dont j'ai été la prisonnière ? Je vais monter dans votre barque et nous allons aller vers le large pour me débarrasser de l'Anglaise et des policiers.



L'officier se rapproche. Aude se retourne et, s'agrippant à la main du rameur, grimpe dans la barque et s'assied, toute ruisselante, en face de lui.

– En route, dit-elle, et bon train, afin de ne pas être suivis. Miss Grâce est une championne.

Quelques coups de rame et un petit moteur à l'arrière est mis en route. Très rapidement, la barque s'en va vers la haute mer.

Épouvantée, Miss Grâce s'aperçoit de la fuite de son élève, les policiers aussi. Courageusement, ils essaient de rattraper l'embarcation, mais vite désespérés, ils abandonnent cette poursuite impossible.

Il faut retourner très vite à la plage prévenir M<sup>me</sup> de Myrac, alerter le bateau de secours qui a un puissant moteur et courir, si l'on peut dire, à la recherche de la princesse.

Bien inquiète, Miss Grâce sort de l'eau et se dirige aussi rapidement qu'elle le peut vers M<sup>me</sup> de Myrac, les bras levés, pour lui signaler l'accident.

Sous son parasol, très tranquillement, l'institutrice tricote. La princesse est bien gardée !

Parlant très mal le français, Miss Grâce va essayer d'expliquer ce qui s'est passé.

Terrible ! Princesse enlevée dans une barque avec *pfitt, pfitt*. Impossible moi suivre. Police non plus. Appelez bateau secours. Il faut poursuivre, la rattraper, la ramener.

M<sup>me</sup> de Myrac s'est dressée. Les deux policiers expliquent ce qui s'est passé.

Depuis qu'elle vit avec la princesse, M<sup>me</sup> de Myrac s'est aperçue que la fillette avait bien des fantaisies ; elle veut espérer que ce n'est qu'un désir d'évasion qui l'a fait monter dans la barque.

L'homme qui conduit le bateau est généralement un surveillant du bain de la princesse : un brave homme qu'elle connaît. Il a peut-être été changé ? C'est une chose possible...

Les princes ont toujours des ennemis qui désirent créer une révolution dans un pays prospère, où les habitants sont heureux.

M<sup>me</sup> de Myrac commande aux policiers assez penauds :

– Bateau de secours immédiatement. Je pars avec la police. Nous rejoindrons facilement une barque à rames.

– Mais le *bateai* a *pfitt, pfitt*, et file, file ! hurle Miss Grace qui, malgré le beau soleil, grelotte.

– Allez dans votre cabine, reprend M<sup>me</sup> de Myrac. Taisez-vous et remettez vos vêtements.

Le bateau de secours est rapidement amené, et au moment où le policier prend dans ses bras l'institutrice pour lui faire traverser le bord de l'eau où de petites vagues viennent mourir, tous voient revenir le bateau blanc où la princesse, souriante, est assise, bateau qui revient sagement à son point de départ.

M<sup>me</sup> de Myrac est reposée à terre. Les policiers se mettent au garde à vous, car le rameur est un de leurs chefs.

Rieuse, ravie de la farce qu'elle a faite, Aude quitte l'embarcation, non sans avoir chaleureusement remercié celui qui lui a fait faire

une belle promenade imprévue au programme.

– Madame ! s’écrie-t-elle en s’approchant de son institutrice, je viens du large, c’est superbe, je n’aurais jamais cru que c’était si beau ! Je m’imaginai être une mouette, enfin libre ! Dites au capitaine Gallard ma gratitude. Si je vous ai inquiétée, je le regrette, mais vous serez assez bonne pour me permettre de recommencer cette promenade une autre fois.

M<sup>me</sup> de Myrac ne répond pas, elle remercie tous ceux qui se sont dérangés. Et Aude, en entrant dans sa cabine pour se rhabiller, dit avant de fermer la porte :

– Merci à tous. Je vous ai fait faire un exercice d’entretien : c’est excellent pour vérifier si toutes choses sont au point...

Le soir de ce même jour, alors qu’Aude, après avoir été un peu grondée par son institutrice, prend le thé « en anglais » comme dit Miss Grâce, un officier entre et demande si Son Altesse peut recevoir le président du Conseil.

– Naturellement, répond-elle, pas du tout

charmée de le revoir.

Ce président, dès qu'elle l'a connu, lui a été antipathique : elle redoutait de s'en aller avec lui. Mais il était accompagné du ministre des Finances qui avait une bonne tête et des yeux de chien. Tête et regard lui ont donné confiance.

Miss Grâce avale vite son thé et emporte ses toasts, car le président lui fait peur. Aude achève tranquillement de goûter et demande à M<sup>me</sup> de Myrac :

– Que vient-il me dire, ce président ? Je n'ai aucun plaisir à le voir.

– Il ne faut pas le lui montrer.

– Pourquoi ?

– Monseigneur est malade, c'est lui qui dirige actuellement tout le duché.

– Peut-être, mais moi il ne me dirigera pas.

Et comme l'huissier annonce : « Son Excellence le président du Conseil », M<sup>me</sup> de Myrac se lève et murmure à sa terrible élève :

– Soyez prudente.

Aude pose sa tasse de thé et, avec un sourire plein d'ironie, demande :

– Bonjour, monsieur le président. Puis-je connaître la cause de votre visite ? Je sais que Monseigneur va mieux et que je me réjouis de le voir ce soir.

– Je présente mes hommages à Votre Altesse et je viens l'avertir d'une chose grave.

Et avant de s'asseoir en face de la princesse, se tournant vers M<sup>me</sup> de Myrac, il demande :

– Nous sommes bien seuls ici ? Personne derrière les portes, personne sur la terrasse ? Et lentement, il ajoute en regardant la princesse : « Il s'agit d'un secret d'État. »

– Que je dois connaître ? s'écrie Aude, toujours souriante.

– Votre Altesse doit le connaître en effet, car il regarde S. A. R. le Grand-Duc et S. A. la Princesse Héritière.

– Eh bien ! dites-le vite, j'adore le danger. Avoir un peu peur, pas trop, c'est délicieux.

Attentivement, le président regarde cette petite

filles et il se rend compte qu'elle ne ressemble plus du tout à la jeune orpheline qu'il a été chercher au couvent. Bien coiffée, bien habillée, elle paraît avoir grandi et s'être développée, c'est presque une jeune fille. Il se rappelle qu'elle va avoir bientôt quatorze ans, et avec l'instruction très moderne du couvent elle est probablement développée intellectuellement.

Il reprend lentement, choisissant avec soin les mots qu'il prononce :

– Il s'est passé aujourd'hui, au palais, quelque chose de très sérieux, et je tiens à vous en avertir. Bien que vous soyez jeune vous n'ignorez pas que tout souverain, grand-duc ou roi, a des ennemis qui cherchent à lui enlever le pouvoir. Autour d'un trône, il y a toujours des complots.

« Aujourd'hui, vers deux heures de l'après-midi, une personne s'est introduite dans le palais, on ne sait comment, l'enquête le dira, et cette personne a tenté de pénétrer chez Monseigneur. La Providence a permis que la comtesse Elbèche la découvre et donne l'alerte. Les officiers de garde sont accourus ; l'un d'eux a, paraît-il,

emmené le suspect au bureau de police. Ce qui est incompréhensible, c'est que le personnel du bureau n'a reçu personne.

« On recherche l'officier qui s'est emparé du bandit, mais comme il n'était pas de service aujourd'hui, la police n'a pas encore pu le joindre.

« On soupçonne un jeune garçon, entré depuis peu au palais comme valet de pied. Ses parents ont des opinions qui doivent être contrôlées.

« Comme je le disais à Votre Altesse, l'enquête se poursuit, mais ce qui est certain, c'est l'existence d'un complot.

« Je viens demander à Votre Altesse d'être très prudente et recommander à M<sup>me</sup> de Myrac de ne pas quitter son élève. On pourrait maintenant s'attaquer à votre personne. À partir de ce soir, je double les consignes : toute la nuit, un officier restera dans votre studio et deux autres seront de garde dans le vestibule. Si les bandits reviennent, ils trouveront à qui parler. »

Aude a écouté le président avec la plus grande



attention, mais elle a un sourire plein d'ironie et n'est nullement effrayée, ce qui exaspère le président.

Quand il se tait, elle s'écrie :

– Tout ce que vous avez décidé, monsieur le président, est inutile. Il n'y a eu aucun complot, je vous l'affirme.

– Comment Votre Altesse le sait-elle ?

Très calme, Aude répond :

– Il ne faut soupçonner personne, monsieur le président. Je connais le bandit qui était dans le vestibule et qu'un diable rouge a découvert. Je vous assure que ce bandit n'avait aucune intention mauvaise et je vous affirme qu'il n'apportait aucune bombe !

Stupéfait, le président s'écrie :

– Votre Altesse a donc assisté à la découverte ?

– Oui.

– Alors, Votre Altesse sait peut-être ce que ce bandit est devenu ?

– Oui, monsieur le président.

– Tant mieux, cela facilitera l'enquête.

– Arrêtez l'enquête, c'est prudent. Il y a des choses qu'il est inutile d'ébruiter.

Et en riant de son joli rire en cascade que le professeur de maintien déplore, elle ajoute :

– Secret d'État, monsieur le président, secret d'État !

Le président se rend parfaitement compte que cette petite fille de treize ans se moque de lui, lui qui pour le moment assume la charge du pouvoir, lui qui a des ministres qui n'osent jamais discuter ses décisions. Ah ! si elle n'était pas la princesse héritière, avec quel plaisir il punirait cette fillette au courant d'un complot qui a révolutionné le palais, complot qu'il ignorait.

Hélas ! il est obligé d'être vis-à-vis d'elle très correct et il veut avant tout connaître le secret d'État qu'elle détient et trouve si amusant.

D'une voix qui tremble de colère, il demande :

– Votre Altesse ne veut pas me mettre au courant de ce qu'elle sait de ce... complot... de cet

incident ?

Bonne fille, Aude ignore la méchanceté. Elle répond :

– Si cela doit vous faire plaisir, je vais tout vous apprendre.

Et se levant, elle dit d'une voix claire en regardant en face le président obligé de se lever :

– Monsieur le président, je vous rappelle, bien que vous le sachiez, que Monseigneur le grand-duc est mon grand-père. Je ne supporterai plus qu'on m'interdise de le voir quand il est malade. Ma place est dans sa chambre, là où mon père aurait été s'il vivait encore.

« Le bandit qui était dans le couloir, je vous le présente : c'est moi, la princesse héritière, vêtue de vêtements sombres. Et si la comtesse Piegrièche n'avait pas ouvert sa porte, personne ne m'aurait vue. Mais elle a crié comme une vieille chouette... C'était ridicule, si près de la chambre d'un grand malade...

« Vous connaissez la vérité, toute la vérité. Je n'appartiens pas à la cour, donc je ne mens pas.

« Arrêtez votre enquête, voilà ce que vous devez faire avant tout. »

Ivre de colère, le président s'incline et répond :

– Je remercie Votre Altesse de m'avoir éclairé.

Et se tournant vers M<sup>me</sup> de Myrac, bien étonnée d'apprendre la fugue de son élève, il s'écrie :

– Je me rends compte, madame, que Son Altesse est bien gardée. J'en préviendrai le maître des cérémonies.

– C'est inutile, monsieur le président, reprend Aude, je le lui dirai moi-même. Et je désire, vous comprenez, je désire qu'aucun ennui ne soit fait à M<sup>me</sup> de Myrac, une institutrice parfaite et que je vais aimer. Et croyez que pour une princesse héritière ce n'est pas facile, dans le palais, de découvrir des personnes auxquelles elle peut donner son affection.

Après cette dernière amabilité, le président, raide comme un vieux tronc d'arbre, s'incline et

s'en va à reculons vers la porte. Avant de l'ouvrir, il retrouve la force de dire :

– Je présente mes hommages à Votre Altesse.  
– Altesse qu'il a grande envie de gifler, mais le protocole est là. – Et il ajoute : Je n'ai plus qu'à me retirer.

Implacable, Aude affirme :

– C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Et quand le président a disparu, Aude murmure :

– Deux farces dans la journée, ce n'est pas mal ! Je commence à m'amuser !

\*

Alors que l'on croyait le grand-duc près de la mort, son vieux cœur s'est calmé, a retrouvé des forces, et il a pu reprendre une vie à peu près normale.

Déjeuner avec sa petite-fille, peu d'audiences, mais une fois par semaine le Conseil auquel il a

voulu que la princesse assistât.

La première fois qu'Aude dut entrer avec son grand-père, trois pas en arrière, comme le voulait le protocole, dans la salle où se tenait le Conseil, elle était très intimidée, et bien que son professeur de maintien lui eût indiqué le tableau qu'elle devrait regarder pour venir rejoindre le fauteuil préparé pour elle à côté de celui du grand-duc, elle avait marché avec des jambes tremblantes, la tête droite, mais les yeux presque clos, tant les ministres, debout autour de la table, l'impressionnaient. Elle ne voulait pas les regarder, car elle était certaine d'y découvrir le président du Conseil qu'elle appelait son ennemi.

Quand elle le rencontrait dans le bureau du grand-duc – ce qui arrivait souvent, car elle avait reçu la permission de venir chez son grand-père chaque fois qu'elle le désirait –, le président affectait une politesse exagérée qui cachait, la princesse en était sûre, son antipathie.

Ce Conseil, le premier depuis la maladie du grand-duc, fut très ennuyeux. Se tenant droite, les mains posées sur les bras du fauteuil, elle

s'efforça d'écouter pour ne pas s'endormir.

À tour de rôle, chaque ministre exposa ce qui s'était passé dans son département, longuement. Et que de phrases inutiles ils prononcèrent ! Aude aurait voulu leur crier : « Résumez, je vous en prie, résumez. » Mais elle ne devait rien dire, écouter simplement.

Enfin un rapport l'intéressa : ce fut celui du ministre de l'Instruction et de la Jeunesse. Dans ce rapport, le ministre mentionna les visites dans les écoles de la princesse héritière.

À ce moment-là, bien que cela lui fût défendu, Aude se pencha vers son grand-père et lui demanda si elle pouvait dire quelque chose concernant les écoles.

Amusé, pensant que sa petite-fille était bien audacieuse, le grand-duc donna la permission, et quand le ministre eut fini son rapport, il annonça que la princesse, ayant visité les écoles, demandait à signaler ses remarques.

Étonnés, les ministres se tournèrent vers la fillette qui s'aperçut alors, avec effroi, qu'aucun

mot n'allait sortir de sa gorge brusquement contractée.

Le grand-duc devina l'émotion de sa petite-fille et, prenant sa main glacée, lui dit :

– Parle, ma chérie. Il faut t'habituer à dire ce que tu penses, ce que tu désires, à ces messieurs qui sont, tout comme moi, je l'espère, pleins d'indulgence.

Et Aude, les poings fermés comme si elle voulait taper sur quelqu'un, parla d'une voix claire qui tremblait un peu.

– Monseigneur, Messieurs. J'ai en effet visité des jardins d'enfants et des écoles. Hélas ! mes visites étaient annoncées, préparées, et les enfants effrayés m'attendaient. Rien n'était naturel. Si Monseigneur le permet, je retournerai dans les écoles et dans les hôpitaux des petits malades allongés, mais je demande qu'on ne prévienne pas les directeurs de ma venue.

« Je voudrais arriver quand on ne m'attend pas, surprendre dans les classes les mauvaises tenues et voir les jeux des récréations.



« M. le marquis du Bois Sacré m'a dit que mes visites étaient presque des inspections ; alors, je ne pourrai jamais m'apercevoir de ce qui ne fonctionne pas bien si tout est préparé.

« Au couvent où j'ai été élevée, Monseigneur l'évêque arrivait à n'importe quelle heure, il ne prévenait jamais, ce qui obligeait tout le monde à une tenue correcte des locaux et des jardins. Si Monseigneur l'autorise, je voudrais faire de même et qu'on ignorât les jours où je viendrai. »

Le ministre des Finances, qui a une bonne tête et des yeux de chien, manifesta immédiatement son approbation.

– Son Altesse a raison, dit-il, parfaitement raison. Une inspection annoncée n'est plus une inspection.

Et tous les autres ministres, sauf le président du Conseil, approuvèrent.

Ravi du succès de sa petite-fille, le grand-duc s'adressa au ministre de l'Intérieur.

– Monsieur le ministre, vous signalerez à la princesse les établissements que vous désirez

qu'elle visite, et sur chacun d'eux elle vous fera un court rapport. Excellent exercice pour les fonctions qu'elle aura un jour.

Et, se tournant vers Aude, il ajouta :

– C'est convenu, nous trouvons que vous avez raison et vous ferez dorénavant vos visites sans qu'elles soient annoncées.

Quand le Conseil fut terminé, Monseigneur et sa petite-fille quittèrent la salle avec le même cérémonial qu'à l'arrivée. Un peu fatigué, le grand-duc alla se reposer chez lui et Aude regagna son appartement. Une surprise l'attendait.

Au milieu du studio, une magnifique corbeille de rosiers en fleur, roses blanches au cœur rouge, et M<sup>me</sup> de Myrac lui apprit qu'un grand garçon était venu l'apporter et qu'il se nommait Cyrano.

Prête à se mettre en colère, à montrer ses griffes, le Petit Chat s'est écrié :

– Pourquoi ne m'a-t-il pas attendue ?

– Il était convoqué à l'école où il doit entrer au mois d'octobre ; il y déjeunera et reviendra tout

de suite après. Il espère être là vers trois heures. C'est un gentil garçon, parfaitement élevé. Cette corbeille est pour Monseigneur. Faut-il la lui faire porter ? demanda l'institutrice.

– Non, répondit Aude, j'ai parlé à Monseigneur de Cyrano, mon ami. Il désire le connaître. Nous lui donnerons la magnifique corbeille cet après-midi. Savez-vous comment ces roses s'appellent ?

– Non, votre ami ne me l'a pas dit.

– « Aude la rieuse », et je suis leur marraine. À l'orphelinat, je riais souvent, mais ici je ne dois rire que toute seule ou avec grand-père, sans cela il faut que je sois toujours sérieuse. C'est difficile d'être sérieuse !

Émue, M<sup>me</sup> de Myrac répondit :

– Vous pouvez rire aussi avec moi.

– Même quand le maître des cérémonies est là ?

– Oui, le marquis du Bois Sacré est pour vous plein d'indulgence.

– Et j'en ai besoin, n'est-ce pas, car je suis une

drôle de princesse héritière ! L'étiquette, le protocole, comme j'aimerais aller les noyer dans la Méditerranée ! Mais c'est impossible...

– Vous ne voulez pas bouleverser le pays où un jour vous serez souveraine !

– Un pays, ce n'est pas la cour. Toutes les grandes dames que je rencontre ici ont une manière de me faire la révérence que je qualifie de moqueuse. Elles ont raison, on ne rend pas à une petite fille de treize ans un pareil hommage. Cette petite fille n'était, il y a quelques mois, qu'une pauvre orpheline, volonté de mon père, et je le remercie de m'avoir fait donner une éducation qui m'obligera, le jour où je régnerai sur le duché, à penser avant tout à ceux qui sur la terre ne sont pas heureux : les pauvres ! Jésus les a aimés avant tout autre et j'essaierai de m'en souvenir.

S'approchant de la princesse, d'une voix pleine de tendresse M<sup>me</sup> de Myrac demande :

– Ma petite Aude, voulez-vous me permettre de vous embrasser, comme j'aurais embrassé ma fille si j'avais eu la joie de la conserver.

Avec élan, Aude mit ses bras autour du cou de l'institutrice et rendit le baiser qu'elle recevait.

– Ah ! dit-elle, vous avez été une maman, moi je n'ai plus la mienne. Voulez-vous, quand nous serons seules, considérer que je suis un peu votre fille ? Secret d'État ! ajouta-t-elle en riant. Un secret qui durera longtemps, je l'espère.

Vers trois heures, Cyrano arriva. Il avait beaucoup grandi, il était bien habillé. M<sup>me</sup> la supérieure avait tout surveillé.

Le palais ducal l'intimidait, mais il était si content de revoir le Petit Chat que ce grand bonheur le troublait, lui qui n'avait peur de rien.

Introduit dans le studio, il ne savait que dire, que faire, bien qu'au couvent M<sup>me</sup> la supérieure lui eût tout expliqué.

Mais Aude, qui s'aperçut de son embarras, se précipita vers lui, si heureuse, qu'il oublia toutes les recommandations et, tenant les deux mains de la princesse qu'elle lui avait tendues, il les embrassa comme il embrassait autrefois les joues rebondies de la petite fille qu'on lui avait confiée.

– Bonjour, Aude, dit-il, bonjour le Petit Chat. Es-tu contente des roses que j’ai apportées ? Il faut les planter le plus tôt possible et les arroser chaque jour.

« Ah ! que je suis heureux de te revoir ! Mon cœur est plein de lumière. Sais-tu que coiffée, habillée en petite fille de la cour, tu es presque jolie ? »

Les deux amis s’assirent par terre, près de la corbeille de roses, et oubliant tous les deux qu’ils étaient dans le palais ducal, parlèrent comme chaque jour ils parlaient à l’orphelinat, près de la barrière du jardin.

Ne voulant pas imposer le protocole, très indulgente, M<sup>me</sup> de Myrac prit un livre.

Le grand-duc accueillit Cyrano et ses roses, trouva les fleurs merveilleuses et fut plein de bonté pour le créateur.

Monseigneur décida même que ce serait Cyrano qui les planterait lui-même dans un coin de la roseraie et que le propriétaire viendrait tout l’été, une fois par semaine, plus si c’était

nécessaire, pour les surveiller. Au mois d'octobre, s'il entrait à l'École des ingénieurs de l'Air, il pourrait venir plus souvent voir la Princesse et ses rosiers. Le grand-duc apprit à Cyrano qu'il savait sa bonté pour la petite orpheline, aussi avait-il contracté une dette envers lui qu'il voulait acquitter.

En attendant ces paroles, les deux amis se réjouirent et remercièrent Monseigneur dans des termes qui faisaient comprendre leur profonde joie.

Le grand-duc questionna aussi Cyrano sur ses parents.

Où était-il né ? À quel moment de sa vie l'orphelinat l'avait-il accueilli ?

Très simplement, Cyrano conta son histoire.

Il était né à Rosa, il y avait dix-sept années. Son père, ingénieur, avait péri dans la mine qu'il contrôlait avec ses hommes. Sa mère, trop fragile, ne put supporter ce grand chagrin et mourut quelques mois après. Il avait six ans ; aucun aïeul vivant. Sa marraine, très malade, le confia à la

supérieure de l'orphelinat dont elle était l'amie.

Cyrano voulait être, comme son père, un ingénieur, mais il désirait travailler dans le ciel car il ne voulait pas abandonner le soleil, la mer, les fleurs : tout cela était trop beau...

Après ces renseignements, le grand-duc qui avait l'habitude de juger les hommes, se rendit compte que ce garçon avait des qualités qu'on rencontrait rarement à la cour. Au moment où Cyrano s'en allait, il lui dit :

– Quand vous aurez fini vos études, je vous attacherai à la maison de la princesse et je suis certain qu'elle aura près d'elle un ami qui continuera à la protéger comme il l'a fait quand elle n'était qu'un Petit Chat.

Et l'habitude avait été prise : tout l'été, Cyrano vint soigner les rosiers et, après les soins donnés, il s'amusait avec la princesse. Tennis, bain, promenade en mer dans un bateau que le grand-duc avait donné à sa petite-fille.

Aude maintenant était heureuse, elle s'épanouissait, et Monseigneur pensait qu'un



jour, le plus tard possible, elle saurait gouverner le duché.

Octobre arriva. Aude avait quatorze ans et était devenue une grande fille raisonnable.

M<sup>me</sup> de Myrac s'était aperçue que l'amitié de Cyrano avait contribué à ce changement.

Bien des fois il lui avait répété qu'une princesse héritière ne doit pas chercher les farces qu'elle peut faire : elle doit s'occuper d'autre chose.

Le président du Conseil continuait à ignorer Aude, et aux séances de travail auxquelles elle assistait, si elle se permettait quelque remarque, immédiatement il feuilletait ses dossiers pour bien lui faire comprendre qu'il n'attachait aucune importance à ce qu'elle pouvait dire.

C'était la guerre entre eux, disait Aude en riant. Nous verrons qui aura la victoire.

Un dimanche où Cyrano est venu l'après-midi de bonne heure pour faire une partie de tennis, à peine la princesse et lui sont-ils sur le court et M<sup>me</sup> de Myrac installée à l'ombre des arbres,

qu'ils voient arriver le président du Conseil accompagné d'un jeune garçon et d'une fillette tenant chacun une raquette de tennis.

Le président se dirige vers la princesse et lui dit :

– Je présente mes hommages à Votre Altesse et aussi mes petits-enfants qui voudraient avoir l'honneur d'être vos partenaires. Ce sont de très bons joueurs, ce qui est toujours agréable.

Surprise, Aude regarde les joueurs proposés. Ils ne sont ni beaux ni laids, mais paraissent très embarrassés. C'est sans doute une corvée que leur grand-père leur impose. Compatissante, elle répond :

– Si cela leur fait plaisir, nous jouerons avec eux.

Toisant Cyrano qui, raquette en main, attend près du filet, le président demande :

– Quel est ce jeune garçon ?

Le ton ne plaît pas à Aude. Immédiatement, elle réplique :

– Un ami que Monseigneur connaît et qui fera

prochainement partie de ma maison.

– J’ignorais, reprit le président, j’ignorais l’augmentation du personnel de la maison de Votre Altesse. Je pensais avoir tout prévu.

Se tournant vers ses petits-enfants, il ajoute :

– Échangez quelques balles avec ce joueur, je désire parler à Son Altesse.

Aude fut sur le point de refuser, mais M<sup>me</sup> de Myrac et Cyrano lui recommandaient toujours de ne pas heurter le président. Aussi réussit-elle à dire :

– Allons près de M<sup>me</sup> de Myrac, il y a de bons fauteuils, et après l’entretien qui sera court, j’espère, je désire me mesurer avec les joueurs.

Étonné de l’amabilité de la princesse, le président la suit et ils s’installent près de l’institutrice.

Posant son chapeau sur la table, le président dit :

– Que Votre Altesse se rassure, je serai bref. M. le ministre de la Santé m’a appris que la semaine dernière Votre Altesse a été visiter une

école qui n'est pas sur la liste remise à M<sup>me</sup> de Myrac. Cette école est réservée à des enfants étrangers qui viennent de tous les pays du monde. Votre Altesse a dû le remarquer. Il y a des nègres, des Hindous, des Japonais, des Africains – toutes les races s'y rencontrent –, enfants d'ouvriers venant travailler dans le duché, car nous manquons de main-d'œuvre. Ces enfants apportent avec eux leurs habitudes, leurs maladies, leurs religions, ce qui nous oblige à les séparer des enfants du Rosenburg. Ce serait pour les nôtres le plus mauvais contact.

Posant sa raquette sur le chapeau du président – une toute petite farce ! –, les mains croisées, regardant bien en face son interlocuteur, prête à la bataille, Aude demande :

– Pourquoi ne voulez-vous pas que ces enfants soient traités comme les enfants de notre pays ?

– Mais Votre Altesse ne se rend pas compte que c'est impossible !

– Si, cela est possible, et à la rentrée prochaine il faut que cela change. Pourquoi ont-ils une école si mal construite que les jours de tempête le

vent entre par les fenêtres qui ne ferment pas ? Pourquoi cette école a-t-elle si peu de charbon que les mains et les pieds des enfants sont couverts d'engelures ? Pourquoi ces enfants ne reçoivent-ils à goûter ni lait ni chocolat, comme les élèves des autres écoles ? Un morceau de pain est assez bon pour eux ? Pourquoi, lorsqu'ils sont malades, refuse-t-on de les prendre à l'hôpital ? Pour eux, il n'y a jamais de place. Pourquoi n'ont-ils pas droit aux jouets et aux friandises que Monseigneur fait distribuer dans les institutions ?

« Toutes ces choses, je les demanderai au prochain Conseil, puisque Monseigneur m'a confié les écoles. Vous avez la primeur de mes observations, vous devez être content, monsieur le président ! »

– Je me demande, reprend le président furieux, qui s'est permis de signaler cette école à Votre Altesse ?

– M. l'aumônier. C'est Sa Sainteté le Pape qui l'a nommé ici, et vous ne pouvez rien contre lui. Je me permets, monsieur le président, de vous conseiller de le voir souvent : c'est un prêtre qui

comprend la charité, la vraie, celle du Christ, ne vous en déplaît, car il n'y en a pas d'autre.

Vexé, le président répond :

– La charité ce n'est pas mon rayon, l'État me suffit.

– Eh bien ! moi, l'État, pour le moment, ne m'intéresse pas, et si jamais un jour je dois m'en occuper, avant tout je lui donnerai un titre qui ne relèvera pas de la cour, je l'appellerai l'État de la Charité. Voilà, monsieur le président, les principes, les idées qu'on m'a donnés dans la maison où j'ai été élevée, et personne, je crois, ne me les enlèvera.

« Maintenant, je pense que vous n'avez plus rien à me dire et j'ai très envie de faire une belle partie de tennis à quatre. »

La princesse se lève et s'en va en courant rejoindre les joueurs qui échangent des balles.

Le président la regarde s'en aller et dit à M<sup>me</sup> de Myrac, en haussant les épaules :

– C'est encore une enfant !

Très calme, l'institutrice répond :

– Je crains, monsieur le président, que vous ne vous trompiez. Son Altesse se développe rapidement et je crois qu'elle fera une parfaite grande-duchesse. Elle a de belles idées qu'elle mettra en pratique le jour où elle pourra le faire.

Furieux, le président se lève, attrape son chapeau tout cabossé, et s'écrie :

– Les belles idées, je serai là pour m'y opposer. Elles nous ruineraient rapidement ; la prospérité et la richesse d'un pays dépendent de l'avarice de ceux qui le gouvernent. Au revoir.

Heureuse d'être débarrassée du président, arrivée sur le court, très gaie, la princesse s'écrie :

– Une partie à quatre, cela vous plaît ?

Le petit-fils du président répond en s'inclinant :

– Ce que Votre Altesse décidera.

– Ici, s'écrie Aude, pas d'altesse, je vous en prie ! Comment vous appelez-vous ?

– Gilbert.

– Et votre sœur ?

– Anita.

– Eh bien ! au tennis, je suis la joueuse Aude. Mon partenaire s'appelle Cyrano. Nous jouons ensemble et vous, naturellement, vous faites équipe avec votre sœur.

Et sautant le filet comme un jeune chien le ferait, Aude rejoint le fond du court et crie :

– Ready !

Elle tape sur la balle avec une telle violence qu'Anita ne peut la reprendre.

Tout de suite, les petits-enfants du président qui se croyaient très forts se rendent compte qu'ils ont affaire à d'excellents joueurs et, vexé, le jeune garçon s'acharne après les balles et tape aussi dur que la princesse.

C'est une belle partie, et quand elle est terminée, presque à égalité, les joueurs sont très contents.

Un peu las, ils viennent s'asseoir près de M<sup>me</sup> de Myrac où un bon goûter les attend.



\*

Le président du Conseil a demandé une audience au grand-duc, audience où il serait seul, car il avait des choses importantes à lui apprendre. S. A. le Grand-Duc l'a convoqué à dix heures.

Très exactement, le président arrive.

Après les salutations d'usage, le président est invité par le grand-duc à s'asseoir et à dire les choses importantes.

Tout de suite, ayant classé ce qu'il va révéler, le président commence :

– Monseigneur, j'ai eu l'honneur de présenter à Son Altesse la princesse Aude, jeudi dernier, mes petits-enfants, et en arrivant au tennis, j'ai rencontré un jeune garçon nommé Cyrano qui est, paraît-il, un ami de Son Altesse, devant prochainement faire partie de sa maison.

« Mes petits-enfants ont remarqué que le nommé Cyrano était très libre avec Son Altesse et

qu'il lui parlait d'une manière peu protocolaire, ce qui plaît, paraît-il, à Son Altesse.

« Je pense, Monseigneur, que vous devez ignorer ces faits et j'ai tenu à vous mettre au courant. Au palais, personne ne connaît ce jeune homme qui serait, a-t-il dit à mon petit-fils, élève à l'École des ingénieurs. »

Le président se tait. Le grand-duc demande :

– Est-ce tout ce que vous avez à m'apprendre ?

– Oui, et j'ai pensé que cela intéresserait Monseigneur. La princesse s'est beaucoup développée ces derniers mois, Son Altesse est déjà presque une jeune fille.

– Et que craignez-vous ?

– Que cette amitié d'enfants ne se transforme un jour.

– Après ?

– Je crois qu'il serait nécessaire, raisons d'État, que très jeune Son Altesse se marie, et ce garçon pourrait faire échouer des projets dont on m'a déjà entretenu.

– Mariage politique, reprend le grand-duc, ce ne sera pas pour ma petite-fille ! Son père ne s'en est guère soucié et sa fille fera de même.

« Je veux, monsieur le président, je veux, vous me comprenez, que la princesse soit libre de choisir l'homme qu'elle épousera et que nul ne lui impose un fils de roi sans royaume, mais pourvu de quelque fortune.

« Non, la princesse a le caractère de son père. Elle saura gouverner et n'admettra jamais aucune de ces petites comédies qui exaspéraient mon fils. Je connais ce garçon, il s'appelle Cyrano et porte admirablement son nom.

« Avant de l'admettre près de la princesse, j'ai, croyez-le, fait une enquête. À l'orphelinat où il est resté des années, la supérieure, une femme remarquable, n'a eu qu'à se louer de ce pensionnaire. Elle m'a appris que tout jeune ce garçon avait des qualités de chef, tous ses camarades l'adoraient et il les conduisait toujours vers le bien.

« À l'école où il est actuellement, le directeur m'a renseigné. Il est, paraît-il, un élève des plus

studieux, ayant sur toute la classe la meilleure influence. Après ces renseignements favorables et que peu d'enfants de la cour pourraient avoir, j'ai admis le jeune Cyrano près de la princesse et je désire que tout le monde au palais lui fasse le meilleur accueil. Vous préviendrez, monsieur le président, vos petits-enfants. »

Le président est très embarrassé. Il espérait que le grand-duc ignorait la conduite de la princesse que M<sup>me</sup> de Myrac supportait et qu'il allait réussir à créer un incident entre le souverain et sa petite-fille.

Il se rend compte que cette princesse, qui lui paraissait peu intelligente, a su se faire aimer par un vieillard qui, à la fin de sa vie, après la perte de sa femme et de ses fils, paraissait n'avoir plus pour personne le moindre intérêt.

La princesse est plus habile qu'il ne le pensait, il aura du mal à s'en débarrasser.

L'avenir lui fait peur. La santé du grand-duc est bien fragile, c'est la princesse qui régnera dès sa petite majorité, et il se rend compte qu'il ne pourra jamais s'entendre avec elle.

Alors... alors ? Devra-t-il abandonner la présidence ? Il est capable des plus vilaines choses pour la garder. Il y a quinze ans qu'il est le Premier du duché et il veut le rester.

Pour le moment il faut plier et avoir l'air d'aimer la princesse. Il reprend :

– Monseigneur peut être certain que mes petits-enfants apprécient l'honneur qui leur est fait et que ces parties de tennis les comblent de joie. À la cour, pour les jeunes, la vie n'est pas très gaie, et je me demande s'il ne faudrait pas organiser pour la princesse quelques réjouissances.

– Je lui en parlerai, répond le grand-duc, mais je vous préviens dès maintenant que la princesse, tout comme son père, déteste le protocole, l'étiquette, et je crois qu'elle préférerait quelque belle excursion en montagne à une fête au palais. Je verrai cela avec elle et je vous tiendrai au courant. Je dirai même à la princesse que vous craignez qu'elle ne s'ennuie ; elle vous remerciera certainement de votre sollicitude à son égard.

– J’ai une âme de grand-père, Monseigneur, et je pense que la joie, le plaisir doivent entourer la princesse.

– La supérieure qui l’a élevée trouve qu’il est préférable de lui montrer, dès à présent, les devoirs qui seront les siens un jour. Très jeune, elle doit comprendre que gouverner n’est pas un plaisir et qu’il faut se résigner à une vie qui appartient au peuple pour lequel il faut tout tenter, afin qu’il soit heureux et vive selon la loi du Christ. Voilà, monsieur le président, ce que mon âme de grand-père me dicte. Cette explication était nécessaire. Je ne vous retiens plus.

Resté seul, le grand-duc réfléchit. Dans son fauteuil, les deux mains croisées, les yeux clos, il semble prier et, en effet, il prie, demandant à Dieu de l’éclairer. Faut-il laisser sa chère petite-fille et Cyrano rêver d’un avenir qui se révèle difficile ?

Après un long moment de méditation, il appelle son secrétaire et lui donne l’ordre de prévenir le directeur de l’École des ingénieurs

qu'il désire voir de suite l'élève Cyrano qui devra être introduit chez lui dès son arrivée.

En attendant le jeune garçon, le grand-duc prend connaissance de son courrier toujours très important.

Une demi-heure après, Cyrano, vêtu de son uniforme d'écolier, entre chez le grand-duc, inquiet de cette convocation.

En s'inclinant, il balbutie :

– Monseigneur, je vous présente mes hommages respectueux.

Puis, il se redresse et attend.

Le grand-duc l'examine comme il ne l'a jamais fait encore et il se rend compte que ce garçon a la taille d'un homme et qu'il est très beau. Visage aux traits réguliers. Ses yeux bleus ont une expression franche, courageuse, qui affirme le caractère de celui qui les possède.

– Asseyez-vous, mon enfant. Vous vous demandez certainement pourquoi je vous ai convoqué. Je vais vous l'apprendre. On m'a dit que vous aviez joué au tennis avec les deux

petits-enfants du président.. Je ne les connais pas et je me renseigne toujours sur les personnes qui approchent la princesse. Que pensez-vous de ces deux joueurs ?

Le pauvre Cyrano est bien embarrassé.

– Je n’aime pas, Monseigneur, juger les garçons de mon âge, je crains toujours de ne pas voir juste. Je vais pourtant essayer.

« Ce jeune homme de dix-sept ans m’a tout de suite semblé un peu bizarre. Il écoute attentivement les paroles de la princesse et se permet parfois de l’interroger. J’ai pensé, et je m’en excuse, qu’il était là pour l’observer.

« Il n’a pour moi aucune sympathie et j’attribue ce sentiment à un peu de jalousie, j’ose le dire. Il a essayé deux fois les examens d’entrée à l’école des ingénieurs et n’a pas été reçu. Il fait maintenant des études qui doivent, paraît-il, le conduire un jour à être ambassadeur. Sa sœur est une bonne joueuse qui semble dirigée par son frère. Pendant les rares moments où nous nous reposons elle ne parle pas, écoute son aîné qui est très bavard. Enfin, ce sont tous deux de bons



joueurs, mais je n'aimerais pas m'en faire des amis. »

– Je vous remercie, mon enfant, dit le grand-duc, c'est parfait, mais je veux vous demander si la princesse éprouve pour ces joueurs de la sympathie.

– Oh ! non, Monseigneur. Pour Son Altesse, avant tout, ce sont les enfants du président du Conseil, et ce n'est pas pour eux une bonne recommandation.

– Pourquoi ? demande le grand-duc étonné.

– Parce que Son Altesse et le président n'éprouvent l'un pour l'autre aucune sympathie.

– Croyez-vous ?

– J'en suis sûr, Monseigneur. M<sup>me</sup> de Myrac et moi, nous recommandons toujours à Son Altesse d'être plus... conciliante. Ils n'ont pas du tout les mêmes idées.

– C'est exact. Mais je croyais que le président s'efforçait de plaire à la princesse.

– Peut-être, mais il ne réussit pas. Son Altesse a été élevée dans un couvent où nous apprenions

avant tout à aimer ceux qui, sur la terre, ne sont pas heureux. Toute jeune, Son Altesse allait visiter les vieillards, faisant chez eux tous les petits travaux qu'ils ne pouvaient plus faire. Elle allait aussi aider les mamans pauvres qui avaient trop d'enfants. Enfin... Son Altesse a fait bien des choses que M. le président n'a jamais faites. Alors, souvent, il entreprend des réformes sociales, il voudrait que Monseigneur fasse des lois qui n'amélioreraient pas du tout l'existence des gens dont la princesse s'est occupée, et Son Altesse ne cache pas assez à M. le président ce qu'elle pense.

« Voilà les raisons, je crois, qui empêchent entre eux la sympathie. »

– Tout ce que vous m'apprenez, jeune Cyrano, est pour moi très intéressant. Un grand-duc de mon âge – j'ai quatre-vingt-cinq ans passés – confiné dans sa chambre, ne se rend pas compte de ce qu'on lui cache avec tant de soin, et je suis content d'être renseigné par une personne jeune en qui j'ai confiance. Parlez-moi un peu de vos classes. Que comptez-vous faire ?

– Mes études m’enchangent. Depuis des années, je désirais entrer dans cette école et j’avais peur de ne pas réussir.

– Vous y êtes entré dans un bon rang ? demande le grand-duc.

– Premier. J’avais à l’orphelinat un excellent professeur, c’est à lui que je dois ce succès.

– C’est un honneur pour l’orphelinat.

– M<sup>me</sup> la supérieure était contente.

– Et l’avenir, comment l’envisagez-vous ?

Avec des regards flamboyants, le jeune garçon déclare :

– Quand je serai ingénieur-mécanicien, je travaillerai pour devenir aviateur. Alors, je tenterai les beaux raids.

– La gloire, c’est ce que vous désirez avant tout ? demande le grand-duc.

Cyrano réfléchit quelques secondes, puis répond :

– Avant tout, je ne crois pas. Il y a beaucoup de choses que je lui préfère.

– Dites quelques-unes de ces choses !

– Vivre près du palais ducal où j’ai retrouvé la petite fille avec laquelle j’ai tant joué. À l’orphelinat, nous sommes tous des enfants sans parents. Les sœurs sont bonnes et bien gentilles, mais obligées de donner un peu de leur cœur à chaque pensionnaire. Alors, on se rend compte qu’un papa et une maman ne se remplacent jamais. Somme toute, nous, les orphelins, nous n’avons personne à aimer, personne qui nous appartienne un peu. C’est très dur. Aussi, quand M<sup>me</sup> la supérieure m’a dit de m’occuper de cette toute petite fille, arrivée seule à l’orphelinat, j’ai été bien heureux, et de suite Son Altesse m’a adopté.

– Était-elle facile à diriger, cette petite fille ? demande le grand-duc en souriant.

– Ah ! s’écrie Cyrano, Monseigneur, elle ne l’était pas du tout ! Très jeune, elle avait une terrible volonté et des idées pas comme les autres. Par exemple, son goûter, elle voulait toujours le partager avec les animaux. Elle en portait une partie aux poules et au chat qui avait

pour elle une affection particulière, car il craignait les pensionnaires et s'enfuyait dès qu'elles l'approchaient. C'est peut-être à cause, de cette affection qu'à l'orphelinat tout le monde appelait la princesse le Petit Chat.

« Ce qu'elle préférait, c'était de faire des niches ; les préparatifs l'intéressaient beaucoup plus que ses devoirs. Elle n'était pas classée parmi les bonnes élèves parce qu'elle n'écoutait que les leçons qui lui plaisaient, le français et surtout l'histoire. Elle aimait par-dessus tout les fleurs ; elle faisait des bouquets plus beaux que tous ceux des fleuristes de Rosa, bouquets qu'elle portait à la Vierge, « sa maman du ciel », disait-elle.

« Cette petite fille-là, Monseigneur, a remplacé toute ma famille. J'ai été bien heureux de la retrouver au palais ducal. »

– Mais quand vous serez aviateur et que vous tenterez les grands raids, vous ne verrez plus cette petite fille.

– Il y aura les retours, et je suis certain que si je rapporte la gloire pour son pays, elle sera

contente.

– Oui, peut-être, insiste le grand-duc, mais plus tard, mon enfant, vous aurez le désir de vous marier, de fonder un foyer, ce qui est naturel, puisque depuis de longues années vous n'en avez plus.

Très grave, Cyrano répond :

– Monseigneur, quand on est aviateur on ne doit pas se marier ; les enfants sans parents sont toujours malheureux, et l'aviation fait chaque année des victimes... Je ne veux pas mourir en laissant derrière moi une famille.

– Je le comprends, mais ne renoncerez-vous pas un jour à ce dangereux métier ?

– Je ne le crois pas, Monseigneur. Rien, il me semble, ne pourrait me le remplacer. Vivre dans le ciel, c'est magnifique !

– Vous n'avez pas encore dix-huit ans, n'engagez pas l'avenir. Enfin, si après avoir été un pilote glorieux vous envisagez le mariage, le foyer, venez m'en parler, ou, si Dieu m'a rappelé, il y aura dans le coffre-fort du palais une lettre

écrite de ma main qui vous donnera des conseils qu'il faudra suivre si votre cœur est d'accord avec moi.

« Voilà, mon enfant, tout ce que je voulais vous dire, et je vous demande, car je suis arrivé au soir de ma vie, de garder toujours pour la princesse Aude, le cher Petit Chat, l'affection que vous avez pour elle. Si haut que l'on soit, on a toujours besoin d'amis sûrs et dévoués, et je sais maintenant que pour elle je peux compter sur vous.

« Je ne vous retiens pas, et je vous remercie d'avoir répondu si vite à mon appel. »

Monseigneur tend la main au jeune homme qui, très ému, s'incline profondément devant celui qui vient de lui témoigner tant de confiante amitié.

Il quitte le bureau du grand-duc, le palais ducal, traverse les jardins fleuris, l'âme en fête, parce qu'il vient de donner sa vie et qu'il se sent prêt à tous les sacrifices pour un vieillard et une petite fille.

\*

Des mois passèrent très agréables pour la princesse. Le grand-duc allait mieux : la présence de sa petite-fille semblait lui avoir redonné des forces morales qui agissaient sur sa santé.

Cyrano avait terminé sa première année d'école très brillamment et le directeur lui avait prédit un bel avenir si sa seconde année était aussi bonne que la première.

Aude, le Petit Chat, était, elle aussi, devenue une élève studieuse. Ses quinze ans proches lui faisaient comprendre les devoirs de sa charge et ceux que, d'un instant à l'autre, elle pouvait avoir. Pour être digne de remplacer son père, elle devait être instruite sur toutes les matières.

Les professeurs que souvent le grand-duc questionnait disaient tous la vérité : la princesse avait fait des progrès surprenants. Jamais ils n'avaient pensé que cette élève dissipée deviendrait l'écolière assidue qu'elle était



maintenant.

Souvent, M<sup>me</sup> de Myrac l'empêchait de travailler. Elle lui rappelait qu'elle devait remplacer le grand-duc à toutes les inaugurations, expositions, travaux importants, arrivées de souverains étrangers qui venaient se reposer à Rosa et jouir de la douceur du climat.

Elle devait être présente aux côtés du président du Conseil qui, lui, ne manquait aucune cérémonie.

Ces rencontres ne faisaient pas disparaître l'antipathie qu'ils avaient l'un pour l'autre et qu'ils s'efforçaient de dissimuler.

Le président affectait une amabilité exagérée à laquelle Aude répondait par une politesse glaciale.

Quand ils étaient ensemble officiellement, souvent le président jouait des tours désagréables à la princesse. Il prévenait Son Altesse que ce jour-là il ne pouvait faire aucun discours, étant pris d'un enrouement peu contrôlable, et que ce serait elle qui devrait parler.

La première fois, Aude perdit la tête quand elle se vit dans une exposition de tableaux et sculptures, au milieu de tous les gens qui attendaient un discours. Mais elle ne voulut pas que celui qu'elle appelait son ennemi triomphât. Elle se redressa et, de sa voix claire et rieuse, elle avoua à l'auditoire qu'elle n'avait pas l'habitude de faire des discours, mais qu'elle essaierait de remplacer, bien ou mal, le grand-duc, désolé de ne pouvoir venir.

Elle ne mentionna pas le président du Conseil qui se trouvait à côté d'elle et qui attendait avec un sourire narquois les bêtises que cette petite fille allait débiter.

Et Aude sut remercier tous ceux qui avaient contribué à faire une si belle exposition. Elle parla des tableaux, félicitant les peintres, des statues qu'elle avait admirées représentant des saints qui orneraient magnifiquement les églises. Et, à la fin, elle s'excusa d'avoir dit tout simplement ce qu'elle pensait.

De vigoureux applaudissements lui répondirent, et un groupe d'étudiants cria :

« Vive notre princesse ! »

Le lendemain, Aude raconta à son grand-père le tour que lui avait joué le président. Tout d'abord, le grand-duc se fâcha, puis il se mit à rire et décida que désormais le président ne parlerait plus quand il accompagnerait la princesse. Ce serait elle qui le ferait au nom de son grand-père qui lui suggérerait chaque fois ce qu'elle devrait dire.

Depuis la conversation qu'il avait eue avec Cyrano, le grand-duc surveillait le président. Pendant des années, il l'avait accepté parce que le pays lui devait en partie sa prospérité, mais il ne l'aimait pas.

Un jour, à déjeuner, le grand-duc apprit à sa petite-fille que la semaine suivante le Conseil serait terriblement ennuyeux. Le président allait longuement parler, tenant à énumérer tout ce qu'il avait accompli pendant une année, afin de recevoir les félicitations de tous.

Le grand-duc avait peur de s'endormir pendant ce fastidieux discours, et il comptait sur sa petite-fille pour le surveiller.

Aude promet qu'elle s'efforcera, elle aussi, de ne pas sombrer dans le sommeil.

Elle apprend aussi qu'une fois son père s'était endormi pendant le discours que le président faisait chaque année, et comme il ronflait un peu, l'orateur s'en était aperçu et ne lui avait jamais pardonné.

Et pendant ces jours qui précèdent le Conseil, la raisonnable princesse héritière est hantée par la menace du Conseil que le grand-duc redoute autant qu'elle. Que faire pour empêcher ce discours ? La princesse ne sait pas, mais au fond d'elle-même existe encore le Petit Chat qui aimait tant à faire des niches, et c'est lui qui cherche et recherche ce qu'il peut inventer pour empêcher le président de se glorifier pendant plus d'une heure.

La princesse a depuis peu à son service une jeune femme de chambre qui remplace la titulaire malade ; elle n'a pas encore l'habitude de respecter le protocole, ce qui lui attire les observations de l'institutrice. Cette petite s'appelle Rosette, porte bien son nom, et Aude la

trouve très gentille.

Un matin de la semaine où le Conseil doit avoir lieu, pendant que la jeune femme de chambre prépare le bain de Son Altesse, Aude, qui s'est levée de fort bonne heure – habitude du couvent –, entre dans son cabinet de toilette.

– Rosette, dit-elle à la jeune fille, cette nuit de gros oiseaux, nichés dans les buissons, près de ma fenêtre, n'ont cessé de crier, m'empêchant de dormir.

– Les hurleurs, sans doute ! répond la femme de chambre. Ils sont insupportables : quand ils ont adopté un arbuste, ils y viennent chaque nuit.

– C'est exact, mais on m'a dit que le poivre en poudre, du poivre très fort qui fait éternuer, les chasse. Je voudrais avoir de ce poivre. Voulez-vous m'en procurer et me le remettre à moi-même ?

– Si Votre Altesse le désire, la chose est facile. Je connais une épicerie qui a du poivre dont on ne se sert que pour les vêtements. Rien qu'en approchant du bocal, on éternue.

– C’est tout à fait ce qu’il me faut ! s’écrie Aude contente.

– Et si Votre Altesse le désire, reprend Rosette, ce soir, mon service fini, j’irai mettre le poivre dans les buissons.

– Non, non, reprend Aude vivement. Je préfère le faire moi-même, car je sais où les oiseaux se cachent.

– Comme Votre Altesse voudra. Je m’occuperai du poivre.

Et le lendemain, Aude eut la joie d’avoir un grand sac de poivre en poudre qui la fit éternuer immédiatement. Elle l’enferma soigneusement dans son secrétaire.

Le matin du jour où le fameux Conseil a lieu, la princesse se lève de fort bonne heure, s’habille sans le secours de Rosette et, tranquillement, après six heures, heure à laquelle les soldats sont relevés de leur garde, elle sort de son appartement sans faire aucun bruit, sac de poivre en main.

La galerie mène à la chapelle, mais avant d’y

arriver il y a la grande salle du Conseil où, à neuf heures, ministres et président seront réunis. Dix minutes après, le grand-duc entrera avec la princesse héritière.

Aude sait par Rosette, dont le père est huissier, que la salle est toujours préparée la veille ; elle est donc certaine de n'y rencontrer personne et, sans aucune crainte, elle y entre.

Cette grande salle avec, au milieu, une longue table de marbre noir, est très imposante, et Aude se rappelle son émotion la première fois qu'elle y est venue. Pauvre Petit Chat si timide ! Maintenant qu'elle est une princesse raisonnable, presque une jeune fille, cette salle ne l'effraie plus.

Lentement, tenant son sac, elle s'approche de la table et regarde les beaux sous-mains de cuir rouge qui se succèdent les uns à côté des autres. Les noms de ceux auxquels ils sont destinés sont inscrits sur une petite étiquette blanche : M. le ministre de l'Intérieur, M. le ministre de la Santé, de l'Hygiène, de l'Aviation, enfin celui de M. le président du Conseil.

Aude est certaine de ne pas faire d'erreur. Elle craignait beaucoup de ne pas se souvenir de la place exacte du président.

Elle s'arrête devant le sous-main, soulève le dessus, ouvre le sac de poivre, éternue en riant plusieurs fois, puis, soulevant les feuilles de papier dont le président se sert pour noter les renseignements donnés par les ministres, elle les saupoudre consciencieusement de poivre.

Travail peu agréable car elle éternue, ses yeux pleurent, mais elle est souriante en pensant avec joie que le président sera tout à l'heure dans le même état, incapable de lire son glorieux discours.

Cela fait, refermant son sac afin de mettre ce qui reste dans les buissons où se cachent les hurleurs, elle va quitter la salle quand elle aperçoit un gros chat noir qui se promène le long des murs à la recherche des souris. Aude court vers lui et, comme il la connaît, il se laisse prendre, et voici le dialogue qui s'engage entre eux :

– Mon gros Popof, tu vas être gentil ?



Le chat ronronne.

– Je vais t’asseoir à la place du président et surveiller tes réactions. Répétition générale, tu comprends ?

Le chat continue à se blottir dans les bras d’Aude et à faire entendre un petit cri qui prouve sa satisfaction.

Aude l’emmène et le pose sur le fauteuil où tout à l’heure sera assis le président.

Majestueux, le chat s’installe et regarde tranquillement autour de lui comme s’il attendait quelqu’un.

– Monsieur le président, ne vous impatientez pas, reprend Aude, vos ministres vont arriver les uns après les autres avec leurs portefeuilles bourrés de papiers qu’ils croient importants. Ils sont généralement laids, très laids, manquent de cheveux, ont des râteliers qui ne tiennent guère, mais des vêtements impeccables. Ils sont ennuyeux et je ne les aime pas. Un me plaît, c’est le ministre des Finances, il a des yeux de caniche et approuve gentiment tout ce que dit la princesse

et accorde ce qu'elle demande pour les petits enfants de Rosa.

« Elle se souvient, cette princesse héritière, qu'il y a deux ans elle était une orpheline sans parents, avec deux robes, une pour la semaine, l'autre pour le dimanche, et n'avait qu'un ami qui lui donnait des roses. Avec ses fleurs et ses deux robes, la petite orpheline n'était pas malheureuse. À présent qu'elle a beaucoup de toilettes, la princesse se rend compte que les robes ne font pas le bonheur.

« Ah ! Monsieur le chat, président du Conseil, croyez que la princesse est très contente du sort que Dieu lui réservait ; elle a un grand-père qu'elle adore, une institutrice tout plein gentille, une Anglaise admirable sportive, et des professeurs qui expliquent si bien que maintenant, pour elle, tout est facile.

« Mais, Monsieur le chat, président du Conseil, ce qui lui fait peur c'est l'avenir. Sachez que cette pauvre princesse devra être toute sa vie sage, très sage ! Aucune fantaisie, aucune idée baroque comme M<sup>me</sup> de Myrac appelle les

miennes.

« Des milliers de personnes la regarderont vivre, elle doit être un exemple, un modèle, c'est effrayant ! Plus de niches, plus de farces ! Un jour, la pauvre princesse sera une grande-duchesse qui devra remplacer son grand-père. Cela lui fera beaucoup de chagrin ! M. le chat, président du Conseil, vous êtes gentil et m'écoutez sérieusement, ce n'est pas ce que je vous demande. Je vais ouvrir le sous-main où vous devrez prendre des papiers pour noter les renseignements que vos ministres vont vous donner. Faites bien attention, ne restez pas impassible comme une statue. »

Doucement Aude ouvre le sous-main. L'odeur du poivre saisit le chat, il éternue à plusieurs reprises, grimpe sur la table et se sauve.

Contente, Aude s'écrie :

– Le discours s'annonce bien, ne prolongeons pas notre escapade et rentrons sagement dans notre appartement. Sûrement, Monseigneur et la princesse n'entendront pas le discours glorieux de M. le président du Conseil.

Il est six heures et demie quand Aude rentre chez elle. Rosette n'arrive qu'à sept heures, et le petit déjeuner où elle retrouve M<sup>me</sup> de Myrac n'est servi qu'à huit heures. Elle peut faire ce qu'elle veut pendant une heure et demie.

Elle descend dans le jardin par la terrasse du studio, afin de mettre le reste du poivre dans les arbustes où se tiennent les hurleurs. Ainsi, il n'y aura pas de mensonge. Aude déteste mentir. « C'est un péché, dit M. l'aumônier, qui mène à tout ce qu'il y a de plus vilain sur la terre. »

À neuf heures précises, en toilette sérieuse, Aude entre dans le bureau de son grand-père.

– Monseigneur a bien dormi, annonce le médecin qui vient voir le grand-duc tous les matins ; il est apte à supporter les discours.

Monseigneur confirme ces paroles et ajoute :

– Ma chérie, c'est la corvée, la grande corvée. Il faut l'accepter avec le sourire.

Et Aude, qui attend avec impatience ce Conseil, répond :

– Aujourd'hui, je suis toute joyeuse. Il fait

beau, le ciel et la mer sont aussi calmes l'un que l'autre et j'ai découvert ce matin les premières roses qui annoncent le printemps.

– Je vais aller les voir ! s'écrie le grand-duc qui n'a pas du tout envie d'être raisonnable.

Le médecin s'y oppose ; la séance sera longue, Monseigneur ne doit pas se fatiguer avant d'y assister. Résigné, le grand-duc met la main sur l'épaule de sa petite-fille et, suivant les huissiers qui les précèdent, ils s'en vont tous deux vers la grande galerie où les soldats, rangés le long des murs, présentent les armes.

Aude ne peut s'empêcher de sourire. Jamais les soldats ne l'ont vue si joyeuse. Après son passage, ils déclarent qu'elle est « tout plein gentille ».

Un huissier ouvre la grande porte de la salle du Conseil et annonce S. A. R. Monseigneur le Grand-Duc et S. A. la Princesse Aude, duchesse de Myrtil.

Debout, les ministres attendent autour de la table et s'asseyent dès que le grand-duc et la

princesse sont assis.

La séance est ouverte par le président du Conseil, il rappelle qu'aujourd'hui il va présenter le rapport d'une année de travail et il espère que ce rapport, un peu long, ne fatiguera pas Son Altesse Royale.

Toussant, pour s'éclaircir la voix, le président commence :

– Monseigneur, Messieurs les ministres...

Après ces mots, il ouvre son sous-main où il a glissé en arrivant les pages de son discours. L'odeur du poivre le saisit, et, ce qu'il ne faut jamais faire – le protocole l'interdit –, il éternue si fortement que cet éternuement se répercute dans la salle.

Contrarié, le président voudrait s'excuser, mais il se rend compte qu'il est sur le point de recommencer à éternuer. Ne sachant que faire, il ouvre son sous-main pour y cacher sa tête. Malencontreux geste. L'odeur du poivre encore plus forte envahit ses narines, fait pleurer ses yeux, les éternuements se multiplient et...

catastrophe, il cherche en vain dans ses poches un mouchoir.

La princesse héritière a souri ainsi que le grand-duc et les ministres, mais quand Aude s'aperçoit que le mouchoir n'est trouvé dans aucune poche, prise de pitié pour sa victime, elle se souvient que Rosette en met toujours un dans le petit sac qu'elle emporte avec elle.

Elle se lève et, mouchoir en main, elle le porte au président du Conseil et en profite pour refermer le sous-main. Le protocole n'a pas prévu cette scène. Heureusement que le maître des cérémonies n'est pas là !

Se levant, le grand-duc dit :

– Monsieur le président du Conseil, le printemps nous offre le détestable rhume des foins qui atteint beaucoup de personnes à cette époque. Ce rhume étant un peu contagieux, je lève la séance. Vous aurez l'obligeance de faire taper votre discours en vingt exemplaires et de m'en envoyer une copie, ainsi qu'à chacun des ministres. Nous le lirons tranquillement et nous pourrons ainsi mieux l'apprécier.

Avertis, les huissiers ouvrent les portes et le grand-duc se retire avec la princesse dans leurs appartements.

Avant de se séparer de sa petite-fille, Monseigneur lui dit :

– Le printemps nous donne congé, nous devrions l'en remercier. Mais, hélas ! nous ne pouvons lui offrir que notre gratitude et lui demander de ne pas nous envoyer le rhume des foins.

« C'était vraiment pour le président une situation pénible et ridicule. J'avoue que, moi qui ne ris pas souvent, je n'ai pu m'empêcher de rire. Manque de charité, ma petite Aude, mais le discours est évité. J'en remercie de nouveau le printemps. »

\*

– Aude, ma chérie, il faut absolument vous habiller.

La princesse est dans son studio. Installée dans



un bon fauteuil, elle lit un livre très intéressant.

– Quelle heure est-il ? demande-t-elle sans abandonner sa lecture.

– Neuf heures et demie. La couturière et le coiffeur sont là depuis assez longtemps.

– Le coiffeur ? Pourquoi faire ? Je sais très bien me coiffer.

– Mais il faut poser votre couronne solidement, et ce n'est pas facile.

– La corvée est pour dix heures, j'ai bien le temps. Cinq minutes pour mettre ma robe... cinq minutes pour poser la couronne...

– Monseigneur voudra vous voir avant la réception et doit entrer avec vous dans la salle du Trône. Déjà, ces dames du corps diplomatique sont arrivées, ainsi que les familles des débutantes.

– Pauvres filles ! je les plains. On va les parquer dans un salon dès leur entrée, au palais jusqu'à ce que l'heure soit venue de passer devant mon grand-père et moi. Séance désagréable !

« J'avais peur qu'elles ne s'ennuient, aussi j'ai été mettre sur les tables des livres, des revues et des bonbons. L'huissier principal m'a dit que cela ne se faisait jamais ; je lui ai répondu que maintenant cela se ferait.

« A-t-on idée d'inventer une histoire pareille ? Le président du Conseil a prétendu à Monseigneur que toute la cour réclamait cette corvée – qu'on ose appeler fête. Et pour faire plaisir à grand-père, j'ai accepté, et cela m'ennuie énormément. J'aimerais mieux courir sur les toits pour admirer la lune ; je suis toujours le Petit Chat. »

– Aude, soyez raisonnable, allez vous habiller.

– Soyez raisonnable ! Vous, Mamie et Cyrano, vous me répétez toujours la même chose, et pourtant je me rends compte que la raison m'accompagne toute la journée. Si elle n'était pas avec moi, je ferais bien des folies, croyez-moi.

– Je vous crois, mais allez vous habiller.

Aude pose son livre et se lève en disant :

– Comme je veux toujours vous faire plaisir,

Mamie, je vous obéis.

La princesse quitte son fauteuil et entre dans sa chambre. Deux femmes l’y attendent : la couturière et Rosette. Sur son lit est étalée une robe de tulle rose pâle dont les volants sont brodés de perles blanches ; à côté, la couronne, la fameuse couronne que le coiffeur doit poser lui-même, chef-d’œuvre de bijouterie. Les souliers assortis sont au pied du lit, ainsi que le sac. Tout est prêt.

– Bonsoir, dit Aude en arrivant. Voici la victime résignée. Habillez-la vous-même ; c’est la première fois qu’elle revêt une robe de grande cérémonie et elle est très ignorante.

Rosette déshabille rapidement la princesse qui, indifférente, se laisse faire. La couturière met la robe, elle va très bien ; le coiffeur est introduit, pose solidement la couronne sur les boucles acajou et après il demande s’il doit maquiller Son Altesse.

La princesse se lève brusquement et répond :

– Je ne mettrai jamais toutes ces saletés-là sur

mon visage, c'est bien pour les vieilles dames, ça les répare. Je reste comme je suis.

Et se tournant vers M<sup>me</sup> de Myrac venue dans sa chambre, elle ajoute :

– Dites, Mamie, que j'ai raison.

– Oui, répond l'institutrice, aucun maquillage ; à votre âge, vous n'en avez nul besoin. Ma chérie, vous pouvez remercier la fée qui a fait votre robe. Elle est ravissante, elle vous grandit. Vous êtes vraiment une jeune fille.

– Hélas ! j'ai bientôt quinze ans, la petite majorité approche ; je ne sais pourquoi je la redoute.

– Pas de tristesse ce soir, s'écrie l'institutrice, vous devez être tout sourire. N'oubliez pas que Monseigneur le désire.

– Je m'en souviendrai. Je dois mettre sur mon visage l'uniforme des souverains, dans les yeux de l'intérêt, sur les lèvres une grimace souriante... M. le maître des cérémonies me l'a expliqué. Je dois regarder les pauvres victimes sans les voir : elles sont cent ! Aucun geste, aucune parole

montrant ma sympathie ou ma pitié... Heureusement, la corvée ducale terminée, un bon lunch les attend. Maintenant, je vais retrouver mon grand-père ; ensemble, nous serons moins malheureux.

Rosette pose sur les épaules de la princesse une cape de renard blanc et Aude, ayant obtenu la permission de circuler dans le palais sans être accompagnée, s'en va chez le grand-duc.

Monseigneur est prêt, et ce vieillard encore très droit porte magnifiquement la cape de velours rouge qu'il ne met que pour les cérémonies officielles. Et ce soir, la présentation des débutantes – jeunes filles de dix-huit ans appartenant aux familles de la noblesse – est une fête qui n'a pas eu lieu depuis les deuils successifs de la maison ducale.

Quand le grand-duc aperçoit sa petite-fille, il est émerveillé. Il la fait approcher devant lui, tourner et se retourner dans tous les sens.

– Parfait. Vous êtes, ma chérie, une jolie princesse et je suis fier de vous présenter à ces diplomates qui ont déjà tous un mari à vous

proposer.

– Je n'en veux pas, répond Aude avec violence.

– Nous en parlerons dans deux ans. Soyez tranquille, votre grand-père vous défendra. À votre toilette, il manque quelque chose.

– Quoi donc ? demande Aude, inquiète.

– Un collier. Je vais vous donner celui de votre grand-mère, cadeau que je devais vous faire pour vos seize ans. Le collier terminera bien votre toilette et je serai heureux de vous le voir porter.

En disant ces mots, le grand-duc prend dans sa poche un collier de perles magnifiques et le met lui-même au cou de sa petite-fille.

– Ma chérie, regardez-vous. Vous êtes une belle princesse héritière. Souriez à votre image, il faut être un peu coquette. Vous serez un jour une grande-duchesse dont tout le pays sera fier.

Émue, les yeux pleins de larmes, Aude s'écrie :

– Merci, grand-père, mais restez avec moi le

plus longtemps possible ; je ne peux pas penser qu'un jour vous me quitterez.

Le grand-duc sent que l'émotion de sa petite-fille va le gagner. Être triste, un soir de fête, c'est ridicule !

D'une voix forte, il dit :

– Dix heures moins cinq, rendons-nous à la salle du Trône. L'exactitude est la politesse des rois. C'est une fête, ma chérie, pour celles qui attendent, pensez-y et tout se passera bien.

Les portes sont ouvertes. Le grand-duc et la princesse, après avoir traversé la galerie, entrent dans la salle du Trône.

L'hymne national retentit, et debout, très droit, Monseigneur l'écoute, immobile, ainsi que sa petite-fille.

L'hymne fini, Leurs Altesses gagnent les fauteuils surélevés par trois marches qui les attendent. Derrière eux, une magnifique tenture blanche brodée d'or, tenue par des lances dorées.

Le grand-duc et la princesse sont beaux à voir et, encadrant le trône, des officiers aux costumes

chatoyants complètent le tableau.

La musique reprend, lente mais joyeuse : signal pour faire entrer les débutantes.

Elles arrivent une par une, elles doivent marcher jusqu'au trône, s'arrêter à une marque mise sur le tapis et faire deux révérences : une pour le grand-duc, très profonde, genoux touchant le sol ; l'autre pour la princesse héritière, corps moins penché, tête presque droite.

Bien que la musique soit charmante et que deux sourires les attendent, la plupart des débutantes sont angoissées et osent à peine regarder le trône. Leurs jambes tremblent et leur paraissent peu solides ; elles se contractent pour lutter avec cette émotion ridicule qui les jetterait facilement par terre. Quelle honte pour leur famille !

Lentement, le défilé commence.

Aude se souvient des recommandations du maître des cérémonies qui connaît, dit son grand-père, mieux le protocole que lui-même : « Attitude impassible, tête droite, ne pas regarder



les visages des débutantes, mais le fond de la salle en-dessous des loges qui sont réservées pour les familles des jeunes filles et les femmes des diplomates. »

Pendant que les pauvres petites passent en faisant leurs révérences si bien apprises, les yeux de la princesse ne quittent pas l'endroit désigné par le marquis du Bois Sacré. Et voici que, tout à coup, elle aperçoit une petite flamme qui court le long des boiseries, descend rapidement vers la robe de tulle d'une débutante appuyée contre cette boiserie.

En quelques secondes, Aude réalise ce qui va arriver. La robe légère va s'enflammer complètement, la jeune fille affolée va crier, courir et communiquer le feu à toutes les robes des autres débutantes.

Aude se lève précipitamment, saisit la cape de renard mise sur le dos du fauteuil pour la préserver du froid, saute les trois marches la séparant du parquet et, à une allure vertigineuse, court vers la jeune fille dont la robe est atteinte par le feu. Elle jette la cape sur les épaules de la

débutante qui, épouvantée par les flammes, tombe sans connaissance dans les bras de la princesse. Aude est très robuste, elle étend le corps inanimé par terre et, serrant le vêtement autour de la robe embrasée, elle crie aux jeunes filles terrorisées :

– Allez-vous-en, retournez dans le salon d’où vous venez, ce n’est rien, rien du tout..

Privé d’air, le feu s’éteint, et comme les secours arrivent, des officiers ont compris ce qui se passait, la princesse se relève et donne des ordres sur un ton qu’on ne lui connaît pas.

– Qu’on emporte cette jeune fille dans mon appartement, que la femme de chambre la déshabille immédiatement et lui mette un de mes peignoirs. Prévenez le médecin de Monseigneur, il est au palais.

Et se tournant vers les musiciens, elle ajoute :

– Musique, s’il vous plaît ! La fête continue !

Très calme – mais son cœur bat à un rythme inaccoutumé – elle traverse lentement la salle du Trône, et souriante, car elle est certaine d’avoir

fait son devoir, elle se rassied près de son grand-père qu'un officier vient de renseigner, car il n'avait pas compris ce qui se passait.

– Court-circuit, feu atteignant la robe d'une jeune fille, rapidement éteint grâce à l'énergie de S. A. la princesse Aude.

Ému, mais très fier, Monseigneur se tourne vers sa petite-fille. Il lui prend la main, l'embrasse – geste peu protocolaire –, mais le marquis du Bois Sacré l'excusera certainement.

D'une voix forte, d'une voix qu'on ne lui a pas entendue depuis longtemps, le grand-duc s'écrie :

– Merci, princesse Aude, merci. Vous êtes aussi brave que votre père. Je suis content de vous.

De la loge où les parents ont vu le drame rapide, des cris se font entendre. Tous tendent les mains vers cette ravissante princesse qui vient de sauver d'une mort affreuse ces jeunes filles en robe de tulle ou de dentelle, venues pour une fête qui pouvait devenir un bûcher.

Revenu dans la salle, le maître des cérémonies crie :

– Merci à S. A. la princesse Aude qui a risqué d’être elle-même atteinte par le feu, afin que d’autres ne le soient pas.

De partout les applaudissements jaillissent, et Aude, confuse, répète :

– Ce n’est pas la peine, c’était très simple, il n’y avait pas autre chose à faire.

Peut-être, mais la chose qu’elle a faite dit son énergie, sa faculté de s’oublier soi-même. Elle est digne d’être un chef. Ce soir de fête, tous les assistants l’ont compris...

Dans les jardins éclairés somptueusement, le corps diplomatique avec ses princes et ses ex-souverains, les invités, toute la noblesse de Rosa, se promènent en attendant le feu d’artifice, tiré sur la mer, qui terminera la soirée.

Bien entendu, un seul sujet de conversation : l’accident qui aurait pu faire tant de victimes. La princesse reçoit les félicitations de tous et affirme que ce qu’elle a fait ne vaut pas la peine d’en

parler. Elle est secouriste de la Croix-Rouge et elle s'est souvenue de l'enseignement qu'elle a reçu.

Un capitaine de lanciers, venu lui aussi pour féliciter Son Altesse, s'aperçoit qu'un côté de sa robe est brûlé ; les perles qui alourdissent le tulle l'ont empêchée de s'enflammer. La princesse a été miraculeusement protégée.

– C'est magnifique, s'écrie Aude, de croire que dans un coin du ciel un petit ou un grand saint s'est occupé de ma personne ; j'en suis fière, croyez-moi. Un soir, capitaine, vous avez voulu emmener cette miraculée au bureau de police... J'étais, à cette époque, une petite fille insupportable, vous souvenez-vous ?

– Il y a des souvenirs si précieux, répond l'officier, qu'on ne les oublie jamais. Votre Altesse doit le croire.

– Vous avez raison, je n'ai jamais oublié la promenade que vous m'avez fait faire un jour où j'avais envie de m'évader.

– Si Votre Altesse désire la recommencer, je

suis à ses ordres.

Et regardant le capitaine bien en face, elle répond, très sérieuse :

– Je vous remercie, mais je n’ai plus le désir d’évasion. J’ai compris, ajoute-t-elle, que là où Dieu vous envoie, il y a toujours du bon travail à faire.

L’officier s’incline très bas devant cette princesse qui, toute jeune, sait dire ce que tout souverain devrait penser.

Le président du Conseil arrive près de l’héroïne de la fête, accompagné de ses petits-enfants. Il félicite – il faut bien faire comme tout le monde ! – et, apercevant la robe brûlée, il ajoute :

– Je me permets de dire à Votre Altesse qu’elle ne doit pas s’exposer inutilement. N’importe quel officier de garde pouvait faire ce que Votre Altesse a fait.

– C’est juste, répond Aude en riant. Mais avec tout le « barda » qu’il porte – uniforme, décorations, épée –, il lui fallait plus de temps

qu'à moi pour arriver. Je n'avais que cette robe de tulle, je pouvais sauter et courir beaucoup plus facilement, c'est ce que j'ai fait, et croyez, monsieur le président, que je ne le regrette pas.

Et lui tournant le dos, Aude va vers le marquis du Bois Sacré qui, tout joyeux, s'écrie :

– Votre Altesse a bousculé le protocole dont je suis le gardien, mais je ne puis que l'en féliciter. Les familles des débutantes sont si reconnaissantes que Votre Altesse a conquis aujourd'hui tous les cœurs, et pour une future souveraine, c'est une belle victoire.

Très sérieuse, la princesse répond :

– Je vous remercie, monsieur le maître des cérémonies, de ce que vous venez de me dire, car M. le président du Conseil avait essayé de mettre un petit nuage sur le beau ciel étoilé, et vous venez de le chasser.

« Maintenant, monsieur le maître des cérémonies, je vais vous demander si je puis, protocolairement, me retirer. Je suis un peu fatiguée, car je vous avoue que j'ai eu très peur.

J'ai craint que toutes ces légères robes des débutantes ne deviennent de petites torches. C'est pour cela que j'ai agi rapidement, mais, je vous le répète, j'ai eu peur, je ne suis pas aussi brave que tout le monde a l'air de le croire. »

Et le maître des cérémonies, s'apercevant que le joli visage de la princesse est devenu très pâle, annonce aux invités qui cherchent à s'approcher d'elle :

– Son Altesse est fatiguée. Je désire que Son Altesse nous quitte.

Immédiatement la foule s'écarte, et le marquis du Bois Sacré, précédant la princesse, la conduit jusqu'à l'escalier de la terrasse qui mène à son appartement.

Aude le gravit lentement. Soudain, elle se sent très lasse. Au haut des marches, elle se retourne et a un geste charmant pour saluer tous ceux qui la regardent. Accompagnée de cris « Vive notre Princesse ! », elle traverse la terrasse fleurie, entre dans son studio où M<sup>me</sup> de Myrac et Cyrano l'attendent et, tombant épuisée dans un fauteuil, elle s'écrie :



– Je suis à bout de forces, mais la corvée est terminée. Grand-père sera content.

M<sup>me</sup> de Myrac fait servir un thé et des gâteaux que la princesse prend avec plaisir. Cyrano s’approche, et se mettant à genoux près du fauteuil où Aude est assise, il murmure d’une, voix pleine d’émotion :

– Votre Altesse permet-elle que je lui dise...

– Rien... répond brusquement Aude. Parle-moi comme autrefois quand nous étions dans le parc de l’orphelinat, près de la barrière blanche.

Aude, mon Petit Chat, reprend Cyrano, je suis fier de toi. Tu es mon amie, je suis le tien, et cette amitié durera toute notre vie.

La tête appuyée sur le dossier du fauteuil, les yeux clos, tombant de sommeil, Aude répète :

– Oui... toute notre vie...

\*

Noël approche, et à Posa c’est une grande fête.

Aude a habillé autant de poupées qu'elle a pu, aidée par M<sup>me</sup> de Myrac, Rosette, et tout le personnel du palais, heureux de faire plaisir à cette jeune princesse qui, chaque fois qu'on lui rend le plus petit service, vous remercie avec un sourire et de gentilles paroles.

Les nombreuses poupées décoreront les arbres de Noël de toutes les écoles du duché.

Les plus belles iront aux enfants de l'orphelinat qui n'ont plus de parents pour les gâter.

Chaque école, pour célébrer la fête, a pris un jour différent, afin que la princesse puisse y assister.

La semaine qui précède Noël, la princesse a donc été dans les écoles. Elle a parlé aux enfants avec son cœur, rappelant Celui pour lequel cette fête était célébrée. Elle a été comprise par ces petits qui tendaient leurs bras vers elle en lui criant : « On aime le petit Jésus et toi aussi. »

Étonnement des directrices qui leur avaient appris bien autre chose : saluts, révérences,

chants, poésies. La princesse paraissait si contente qu'elles n'ont pas obligé les petits à se taire.

C'était leurs cœurs qui parlaient. Il fallait les laisser s'exprimer.

Une après-midi, ayant fini ses visites, Aude est venue prendre le thé avec son grand-père qui désirait lui parler.

Elle raconte sa journée : trois visites, trois écoles, trois discours. Ce n'est pas difficile quand on parle aux enfants ! En riant, elle dépeint les fantaisies des petits qui, la connaissant, n'ont plus peur d'elle et bousculent le protocole que les directrices essaient de leur apprendre.

Tout content, le grand-duc écoute, sourit, heureux de voir que sa petite-fille comprend vraiment son rôle. Quand elle a fini de parler, le grand-duc lui dit :

– Maintenant, je vais t'apprendre ce que je t'offre pour Noël, cadeau qui te dira ma gratitude, m'étant rendu compte de tous les efforts que tu as faits pour remplacer dignement ton père.

« Maintenant Dieu peut me rappeler, je suis tranquille pour mon pays que j'ai tant aimé, tu sauras le gouverner. Avec Cyrano, nous avons organisé pour toi une petite fête, pas une fête à la cour, rassure-toi... J'ai appris que tu désirais beaucoup faire une excursion en montagne. À cette époque de l'année, dans une vallée très haut perchée où ton père avait fait construire un petit chalet, une vallée toute blanche entre deux montagnes, les roses de Noël, si pures, ravissantes, fleurissent en masse. J'ai pensé que tu aimerais cueillir ces fleurs.

« Cyrano a fait réparer le chalet, un peu abandonné, il l'a installé et il est prêt à te recevoir avec tes invités. Cyrano m'a donné des noms qui, croit-il, te plairont : les petits-enfants du président, devenus paraît-il très gentils ; Florette, la jeune débutante que tu as sauvée, et sa sœur, qui est aussi une compagne agréable. C'est tout ce que le chalet peut contenir. Vous irez après le déjeuner. Cyrano ne veut pas que je sois seul le jour de Noël. Vous dînez et coucherez au chalet, et vous reviendrez le lendemain. Le téléphone a été installé ; tu pourras me dire

bonsoir. Il paraît que la météo annonce pour la semaine de Noël le beau temps, vous aurez une belle nuit et ton père affirmait que dans la vallée blanche on se croyait dans l'antichambre du Paradis. »

Avec ravissement, Aude a écouté le programme. Elle avait tant désiré aller en montagne, car Miss Grâce, qui avait déjà fait plusieurs ascensions, lui décrivait souvent, pendant les leçons d'anglais, la beauté de ces montagnes.

Pour remercier le grand-duc, Aude ne trouve pas les mots, elle ne les cherche pas et met les bras autour du cou de son grand-père en disant :

– Je suis tellement contente. C'est trop gentil. Je ne méritais pas une si belle récompense. J'ai essayé de vous faire plaisir – « rien que mes devoirs d'État », dirait M<sup>me</sup> la supérieure –, c'est tout, et vous avez quelques petites fantaisies à me pardonner.

– J'en connais une, répond le grand-duc en souriant. J'ai été prévenu qu'on avait trouvé du poivre dans le sous-main du président du Conseil.

Je n'ai pas voulu que l'on fasse une enquête, supposant que la princesse héritière n'était pas étrangère à cet incident.

– Je m'accuse, répond Aude la mine contrite. Je voulais vous éviter le discours.

– J'en étais certain. Je ne te gronde pas, car j'ai été bien content de ne pas l'entendre, et les étternuements répétés m'ont beaucoup amusé. Manque de charité, je m'en accuse aussi.

– Alors, conclut Aude, nous sommes deux coupables sans grand remords.

Et comme l'huissier annonce le président du Conseil, la princesse se sauve par la fenêtre dans le jardin pour éviter de rencontrer sa victime.

Et le jour de Noël est venu, radieux.

La messe entendue à la chapelle du palais avec le grand-duc et toute la cour, le déjeuner où la plupart des ministres étaient présents, n'ont pas permis aux excursionnistes de s'en aller avant trois heures de l'après-midi.

Les voitures attendaient la princesse et ses invités, et il fait encore grand jour quand elles

s'arrêtent devant le petit sentier, très raide, qui conduit à la vallée et à son chalet.

La première, Aude saute dans la neige immaculée que le soleil fait étincelante. Miss Grâce la suit ; la sportive remplace M<sup>me</sup> de Myrac qui ne l'est pas, et ses exclamations habituelles fusent :

– Wonderful, splendid, superbe, trop beau !

Cyrano sert de guide, bien que l'Anglaise eût désiré l'être. Il annonce :

– Un chemin a été tracé ce matin. Dans la montagne, il faut toujours se méfier des crevasses et redouter les accidents.

Miss Grâce n'est pas satisfaite ; elle a fait de superbes ascensions, en cordée, c'est vrai, et cette montagne riante et fleurie n'est assurément pas dangereuse. Elle connaît les montagnes d'Amérique, elle en a affronté tous les dangers, et ici, vraiment, il n'y en a aucun.

Cyrano ne discute pas, mais dit d'un ton de chef :

– Je demande que tout le monde me suive.

Miss Grâce, l'alpiniste expérimentée, nous rejoindra au chalet par le chemin qu'elle choisira.

Sans répondre, Miss Grâce s'élanche dans la neige, évitant le sentier tracé. Toute préparation lui semble ridicule ; elle a son piolet, sa boussole, elle n'a pas besoin qu'on lui trace un chemin.

Aude suit Cyrano en pensant que ce serait bien amusant d'aller avec Miss Grâce à la découverte, mais princesse héritière elle doit donner l'exemple et répond de la vie de ses invités.

Le grand-duc lui a dit au moment où elle le quittait :

– Bonne promenade, ma chérie, et surtout pas d'imprudences ! Aucune fantaisie ! Que la princesse héritière laisse le Petit Chat au palais !

Lentement, comme le recommande Cyrano – il ne faut pas se fatiguer au début d'une ascension –, les excursionnistes avancent et, derrière leurs lunettes noires, admirent la beauté de la montagne blanche qui domine le sable blond et la mer bleue.

À mesure qu'ils grimpent, ils éprouvent une



étrange impression : ils oublient toutes les choses de la terre. Gilbert, auquel le président du Conseil a fait tant de recommandations : causer avec la princesse le plus souvent possible, lui rappeler que sa petite majorité est proche, connaître ses intentions si un malheur arrivait au palais ducal... Gilbert l'orgueilleux, Gilbert l'ambitieux, sent son âme se clarifier. Ici, dans cette montagne, le rôle que son grand-père veut lui faire jouer lui apparaît ce qu'il est, abominable : il ne sera pas un espion. La princesse héritière est une camarade charmante et les bavardages qu'il aura avec elle ne seront pas rapportés.

Tout ici est blancheur, son âme veut être à l'unisson.

Après une longue marche où les excursionnistes ont aspiré à pleins poumons l'air pur et léger, ils arrivent à la vallée blanche.

Tout ce que Miss Grâce, la sportive, a décrit, n'approche pas de la vérité. Entre deux montagnes étincelantes, une large plate-forme où sont nées à profusion les roses de Noël. Les unes contre les autres, petites et grandes, buissons

immaculés, elles se dressent sur un tapis à peine plus blanc qu'elles.

La princesse et ses invités, surpris par la splendeur de ce plateau, s'arrêtent, restent immobiles, silencieux, presque émus. Aucune parole, aucun geste. Une immense paix qui vient du ciel descend sur la terre. Tous le comprennent.

Cyrano se rend compte que les touristes ont très chaud. Il faut se méfier du petit vent froid qui vient des sommets environnants.

Un sentier conduit au chalet. Cyrano s'y engage et tous le suivent.

Aude est contente et troublée : c'est la maison qu'aimait son père ; il y venait souvent seul ou avec des amis.

Le chalet est charmant : meubles d'osier, cretonne claire, et de larges baies permettent d'admirer la vue qui est merveilleuse.

Les chambres sont préparées, le court séjour sera agréable. Cyrano a pensé à tout.

La princesse visite ce logis accompagnée de ses amis, mais elle aimerait être seule, pour

penser à celui qui a fait bâtir ce refuge pour fuir – a dit le grand-duc – le climat du palais ducal qui ne lui plaisait pas.

Quand Aude sera grande-duchesse, elle y viendra souvent pour réfléchir à ses devoirs. Ici, on doit se sentir près du ciel d'où nous viennent, dit l'aumônier, des ordres qu'il faut écouter.

Le dîner pris, la journée s'achève joyeusement. Le soleil s'est couché lentement – apothéose royale ! –, la nuit lui succède et les premières étoiles apparaissent.

Malgré le froid venu, bien couverts, les invités sortent sur la véranda pour admirer le ciel lumineux et la lune qui brille.

Les roses de Noël se sont fermées, cachant leur cœur couleur d'aurore. Le silence entoure ces jeunes ; aucun n'ose le troubler. Ils admirent – admiration fervente, si pure qu'elle les conduit au ciel dont ils se sentent près. Ils sont heureux et las, grisés par le grand air. Ils ont une furieuse envie de dormir, mais ils n'osent le dire.

La princesse ressent la même chose et déclare

qu'il faut se coucher de bonne heure, afin de pouvoir faire demain matin une belle récolte de ces roses de Noël qui ne durent que peu de jours.

Après avoir conduit ses invités dans leur chambre, Aude retourne sur la véranda pour revoir le ciel envahi par des milliers d'étoiles. Elle veut faire là sa prière ; son père appelait cette vallée : « l'antichambre du Paradis ».

Elle croise les mains et, la tête levée, elle prie avec une ferveur qu'elle n'a jamais connue. Étrange prière. Elle ne récite pas celle qu'on lui a enseignée au couvent et qu'elle dit matin et soir. Elle ouvre son cœur à ce Dieu si près d'elle. Elle avoue son angoisse de grande fillette d'avoir un jour la lourde charge de diriger un pays qui a depuis des années un chef devant lequel tout le monde s'incline.

Elle sait maintenant que les contrées voisines désirent, guettent Rosenburg, qu'une guerre peut être déclarée sous le plus futile prétexte, elle sait qu'il faudra le défendre. Elle n'est qu'une jeune fille, elle ne sera qu'une femme dont les moyens seront limités. Mais pendant que, sur cette

montagne, elle avoue son effroi, sous ce ciel lumineux, une fière silhouette se dresse, une femme est à cheval et porte un étendard.

C'est Jeanne d'Arc, cette sainte de France. Elle rappelle à la jeune princesse effrayée que Dieu donne à toutes celles qui le Lui demandent la grâce d'État, la force d'accomplir la mission qu'il leur a donnée sur la terre.

Apaisée, heureuse et confiante, Aude incline la tête sur ses mains croisées, comme s'il lui venait du ciel une merveilleuse bénédiction.

Après un dernier regard sur ce coin de paradis, à regret, Aude se retourne pour rentrer dans le petit chalet. Elle aperçoit, près de la balustrade, une grande ombre qu'elle reconnaît.

Cyrano est là, venu probablement, tout comme elle, faire sa prière. Elle se dirige vers lui. Ils sont seuls, loin de tout protocole. Elle va lui parler comme elle parlait autrefois à cet ami de toujours, près de la barrière blanche qui séparait le parc de l'orphelinat.

– Quelle belle église ! dit-elle. Tu es venu

aussi te recueillir et faire ta prière ?

– Oui, répond Cyrano. Ici, vraiment, on oublie les vilaines choses de la terre, tout est pureté, et les bonnes résolutions accourent. Nous redescendrons meilleurs. Quelle belle fête de Noël Monseigneur nous a donnée ! Nous ne le remercierons jamais assez !

– Il est si bon. Ah ! Cyrano, je l'aime comme je ne croyais pas pouvoir l'aimer. Il est toute ma famille. Je lui donne l'affection que j'aurais eue pour mes parents et tu sais, mieux que personne, à quel point ils m'ont manqué. Si tu n'avais pas été là, j'aurais été bien malheureuse. Je me rends compte, aujourd'hui où je suis comblée, que ton amitié m'est aussi nécessaire qu'à l'orphelinat. Tu me la donneras toujours ?

– Monseigneur m'a demandé d'être toute ma vie pour vous un ami. J'ai promis, et soyez certaine que je tiendrai ma promesse.

– Merci.

Deux mains se joignent, puis, si profondément émus qu'ils ne pourraient parler, ils se séparent.

Bientôt, dans le petit chalet de la vallée blanche, tout le monde repose, même Miss Grâce qui s'était un peu perdue dans la montagne, malgré sa boussole et son piolet.

Et voilà que vers cinq heures du matin, dans le grand silence, la sonnerie du téléphone retentit, si vibrante que Cyrano, brusquement réveillé, se précipite dans le studio, inquiet de cet appel.

– Allô, oui, c'est le chalet de la vallée blanche.

– Voulez-vous prévenir M. Gilbert, il doit venir immédiatement au téléphone, de la part de Son Excellence le président du Conseil.

Rapidement, Cyrano se dirige dans la chambre où dort Gilbert. Réveillé, le jeune homme manifeste son mécontentement et murmure en se dirigeant vers le téléphone :

– Grand-père pourrait bien me laisser tranquille, c'est fête aujourd'hui.

Par discrétion, Cyrano retourne dans sa chambre, car il voudrait dormir encore quelques heures avant le départ.

À peine est-il recouché qu'il voit surgir

Gilbert, visage bouleversé, qui, d'une voix tremblante, s'écrie :

– Il faut prévenir Son Altesse de suite. Monseigneur vient de mourir. S. A. R. doit être au palais le plus vite possible. Les voitures viennent nous chercher là où elles nous ont hier déposés.

Cyrano se dresse, il a de la peine, beaucoup de peine, le grand-duc a été si bon pour lui. Il pense immédiatement au chagrin que va éprouver la princesse Aude. Avec calme, il répond à Gilbert :

– Nous devons nous habiller, puis nous irons réveiller Miss Grâce qui demandera à S. A. une audience. Le grand-duc est mort, sa petite-fille devient grande-duchesse.

– Mais, reprend Gilbert, elle n'a pas encore sa majorité ?

– Dans huit jours elle l'aura, et avec de bons conseillers elle pourra régner.

– C'est l'avis de mon grand-père, répond Gilbert en s'en allant. Dans dix minutes je suis prêt. Réveillez Miss Grâce.



Malgré sa fatigue de la veille, l'Anglaise, en voyant la figure triste de Cyrano, comprend qu'une mauvaise nouvelle va lui être annoncée. Après l'avoir entendue, elle se précipite chez la princesse.

Aude dormait profondément, si calme après sa prière. Elle ne s'étonne pas de voir Miss Grâce : elle sait qu'elle doit, avec ses invités, quitter de bonne heure la maison de la vallée blanche. Mais quand l'Anglaise lui apprend que MM. Cyrano et Gilbert demandent une audience, immédiatement elle s'inquiète.

Vite elle se lève, met une robe de flanelle blanche et demande qu'on les introduise de suite.

Ils entrent, s'inclinent profondément. Leurs visages disent leur émoi.

C'est Gilbert qui doit parler au nom du président du Conseil.

– Je dois apprendre à Votre Altesse, dit-il d'une voix tremblante, une bien triste nouvelle... Le président du Conseil vient de téléphoner parce que... parce que... à Rosa, au palais ducal,

Monseigneur le Grand-Duc a été rappelé par Dieu... il y a quelques instants. Le président du Conseil réclame la présence de Votre Altesse Royale le plus tôt possible.

Aude s'est croisé les bras, elle ferme les yeux pour refouler les larmes qui viennent de les envahir, puis après quelques instants de silence, elle dit d'une voix où rôdent des sanglots :

– Je vous remercie, Gilbert, et vous prie de téléphoner au palais ducal que je pars immédiatement avec mon ami Cyrano. Je vous laisse Miss Grâce et je vous demande de vous occuper de mes invités. Ne les réveillez qu'à l'heure convenue et vous leur ferez cueillir des roses de Noël. Quelques-unes seront pour Monseigneur qui les aimait beaucoup.

Les deux jeunes gens saluent profondément et se retirent, suivis par Miss Grâce.

Seule, Aude va pouvoir enfin pleurer. Elle s'agenouille devant le crucifix qui est au-dessus de son lit, un ruisseau de larmes contenues déborde et, quand elle est un peu plus calme, elle croise les mains et dit à haute voix :

– Mon Dieu, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

\*

À Rosa, toutes les cérémonies funèbres sont terminées. Le marquis du Bois Sacré, maître des cérémonies, a respecté strictement le protocole et Aude, impassible, vêtue de noir, a assisté à tout ce que l'appareil funéraire offre aux souverains décédés.

Elle qui n'était avant ce deuil qu'une grande fillette, s'est révélée une femme sérieuse, raisonnable, acceptant son chagrin.

Elle a désiré qu'à la cathédrale des places fussent réservées aux enfants et que tous ceux de l'orphelinat, pour lesquels le grand-duc avait été si bon, fussent présents aux obsèques de celui qu'on appelait déjà « le grand bienfaiteur ».

Quand Aude a reçu toutes les condoléances des diplomates, des gentilshommes de la cour, de leurs femmes et celles si sincères d'une partie de

la population de Rosa, elle rentre dans son appartement avec M<sup>me</sup> de Myrac et la supérieure de l'orphelinat. Brisée par l'effort qu'elle a fait, elle demande aux deux femmes la permission de pleurer ; après, elle sera de nouveau vaillante.

Comprenant que la grande-duchesse a besoin de solitude, la supérieure et M<sup>me</sup> de Myrac vont sur la terrasse ensoleillée un bon moment, puis Aude les rappelle et gentiment s'excuse :

Pardonnez-moi, mes deux chères amies, mais j'ai essayé pendant la cérémonie d'être courageuse, et cela m'a demandé un grand effort. Je crois que j'ai été brave, grand-père sera content. Il est mort pour la terre, mais il n'est pas séparé de nous, invisible seulement, et je suis certaine qu'il me guidera, qu'il ne m'abandonnera jamais. Madame la supérieure, ma Mère, vous viendrez souvent voir le Petit Chat, vous lui donnerez des conseils, vous interrogerez sa conscience. Vous, chère Mamie, vous resterez près de moi, et quand je serai mariée et maman, vous m'aidez à élever mes enfants.

La supérieure apprend à la grande-duchesse que Monseigneur lui a écrit quelques jours avant sa mort, pour lui demander de ne pas abandonner son ancienne élève quand elle serait grande-duchesse. Elle avait immédiatement répondu et Monseigneur avait dû recevoir sa lettre la veille de Noël.

M<sup>me</sup> de Myrac affirme qu'elle ne quittera jamais la grande-duchesse, ce qui fait dire à Aude :

– Avec ces deux amitiés, je ne serai pas malheureuse.

Et la supérieure ajoute :

– Votre Altesse a un autre ami, Cyrano, que Monseigneur aimait et appréciait.

Très franchement, Aude répond : Celui-là sera mon mari et le père de mes enfants, s'il veut bien accepter cette charge.

M<sup>me</sup> de Myrac demande :

– Votre Altesse lui a-t-elle parlé de ce projet ? Non. Je sais que mon grand-père l'a interrogé sur son avenir et qu'il hésitait à abandonner ses

grands rêves d'aviateur. Si Dieu le protège et si... s'il m'aime, nous nous marierons.

La supérieure ajoute :

– Il faudra l'imposer à la cour, chose difficile !  
– Croyez, ma chère Mère, que je ferai tout ce qu'il faut pour y arriver. Ce sera mon but pendant deux années.

– Il n'est pas noble de naissance. Peut-être, mais il a la noblesse du cœur, cela vaut mieux.

Et la supérieure répond :

– Nous demanderons tous les jours à l'orphelinat de préserver les ailes de cet aviateur qui nous appartient un peu et j'espère que Dieu nous exaucera.

Confiante, Aude s'écrie :

– Il vous exaucera !

Hélas ! l'huissier vient demander à Son Altesse Royale si elle veut bien recevoir Son Excellence le président du Conseil. Aude a bien envie de refuser, mais la supérieure fait un signe de tête imperceptible et elle répond :

– Je reçois.

Le président entre, affairé, important. Il prévient que les princes et les ambassadeurs se retirent et qu'ils seraient heureux de présenter une dernière fois leurs hommages à Son Altesse Royale.

Résignée, Aude se lève et dit qu'elle les recevra dans le bureau de Monseigneur. Elle prend congé de la supérieure et s'en va, précédée d'une escorte, vers ce bureau pour elle plein de souvenirs.

La corvée officielle est faite par Aude avec une grâce triste et charmante qui surprend le président. Il ne pouvait s'imaginer que la princesse héritière, hier une grande fillette, pouvait devenir si facilement une altesse royale.

Les hommages reçus, la grande-duchesse prévient le maître des cérémonies qu'elle ne recevra plus ce soir que l'aviateur Cyrano et lui-même.

Elle prend congé du président et retourne dans son appartement, précédée par l'escorte, escorte

qu'elle supprimera dès demain car elle entend aller et venir seule dans le palais et les jardins.

Chez elle, une surprise l'attend. Cyrano est là. Le thé est préparé et M<sup>me</sup> de Myrac a renvoyé le personnel. La grande-duchesse sera enfin seule avec deux amis. Quel soulagement !

Aude va dans sa chambre. Rosette la déshabille rapidement et lui met une robe de souple satin blanc, car à Rosa, sauf le jour de l'enterrement, le deuil se porte en blanc – deuil protocolaire imposé pendant trois mois.

Installée dans un bon fauteuil – détente agréable ! – Aude se laisse servir, ayant un peu honte de tout accepter, mais aujourd'hui elle est vraiment lasse.

Cyrano et M<sup>me</sup> de Myrac s'asseyent à leur tour, et la grande-duchesse demande que cette réunion se passe comme autrefois, quand elle n'était qu'une princesse héritière qu'on appelait encore le Petit Chat. Elle restera Aude pour M<sup>me</sup> de Myrac et Cyrano ; dès qu'ils seront ensemble, elle ne veut pas entendre d'autre nom.



Le thé pris, Cyrano avoue que s'il est venu ce soir, sans solliciter une audience, c'est qu'il avait à faire à la grande-duchesse une communication importante, et il lui demande la permission de la lui dire.

Avec un sourire encore voilé de tristesse, Son Altesse répond :

– Cyrano, tu vas devenir ennuyeux : tu es trop protocolaire.

– Pour ce que j'ai à dire, c'est obligatoire.

– Eh bien, dis !

Cyrano hésite. Ah ! comme il hésite ! Il croise les mains, se lève, se rassied et n'ose parler.

Étonnée, Aude devine qu'il va prononcer des mots graves et qu'il faut l'aider.

– Cyrano, dit-elle, oublie que tu es dans le palais ducal, ferme les yeux, je les ferme aussi. Nous sommes dans le jardin de l'orphelinat, près de la barrière blanche. Je viens chercher les roses d'Aude la rieuse pour les porter à ma maman du ciel. Le Petit Chat est là, il t'écoute...

– Aude, mon amie de toujours, dit Cyrano les

yeux fermés, je veux t'apprendre que Monseigneur avait laissé dans le coffre-fort du palais une lettre pour moi que je devais prendre au moment où je déciderais de mon avenir. Eh bien ! ce jour est venu. Demain, je dois dire au directeur de l'école quelle branche j'ai définitivement choisie. J'ai toujours voulu devenir aviateur, tu le sais ; je désirais vivre dans le ciel, et voilà qu'au moment de m'en aller dans un camp de formation, loin de toi, j'ai senti que quelque chose en moi se déchirait, que je ne pourrais jamais quitter Rosa, le palais ducal, et surtout... surtout... la grande-duchesse. Je me suis rendu compte que je l'aimais plus que tous les rêves... Alors, j'ai demandé au secrétaire de Monseigneur la lettre qui m'était adressée. Il me l'a remise, je l'ai lue, je te la donne, tu la garderas ou tu la déchireras, et nous n'en parlerons plus jamais...

Les yeux toujours clos, les mains jointes,  
Aude murmure :

– Lis-moi la lettre de grand-père.

Et sortant la précieuse page de son

portefeuille, Cyrano, d'une voix tremblante, pleine de tendresse, commence la lecture :

« Mon enfant. Un jour, je le crois, il arrivera que la grande affection que vous avez pour ma petite-fille changera de nom.

« Vous l'aimerez probablement, comme un mari doit aimer sa femme, et je crois qu'il en sera de même pour elle.

« Je tiens à vous dire, si Dieu m'a rappelé, que personne ne doit faire obstacle à votre mariage.

« Je suis certain que vous serez un bon mari et que vous guiderez vers le bien celle que vous avez connue si jeune et dont les qualités s'affirment avec les années.

« Moi, Sully, grand-duc de Rosenburg, je donne mon consentement au mariage de ma petite-fille Aude, grande-duchesse royale, avec Cyrano Cassini, aviateur, et nul dans le duché n'a le droit de s'y opposer. »

Un silence suit cette lecture. Aude a toujours les yeux clos, mais elle les ouvre et s'aperçoit que M<sup>me</sup> de Myrac s'en est allée.

Tendant la main à Cyrano, elle lui dit :

– Donne-moi la lettre, aviateur ; je la garderai précieusement. Tu feras ton école avec les permissions à Rosa, et dans deux ans tu épouseras le Petit Chat qui, elle aussi, aura fait deux années d'école : gouverner un pays ne s'apprend pas en un jour.

Les mains des jeunes gens se joignent et tous deux murmurent :

– Que Dieu nous bénisse.

Et Aude ajoute :

– Merci, grand-père, pour le bonheur que vous nous donnez.

Et de leurs yeux où les larmes sont venues, quelques-unes roulent sur leurs visages et tombent sur les mains qui se sont unies.

Après la douleur, la joie, à laquelle participe celui que Dieu a rappelé.

\*

Un mois après la mort du grand-duc, le Conseil a lieu. Aude a atteint sa petite majorité depuis quelques jours ; c'est donc elle seule qui le présidera.

Dès le matin, les ministres se réunissent dans la salle et sont rejoints par le marquis du Bois Sacré et M<sup>me</sup> de Myrac.

Le président du Conseil, surpris, leur demande ce qu'ils viennent faire. D'un ton qui termine la conversation, le marquis répond :

– Désir de S. A. R. la Grande-Duchesse, et tout désir doit être pour nous un ordre.

À neuf heures exactement les portes sont ouvertes et un huissier annonce :

– Son Altesse Royale la grande-duchesse de Rosenburg.

Vêtue de blanc, portant comme seul bijou le collier que lui a donné son grand-père, elle s'avance vers le fauteuil de velours rouge que Monseigneur a si longtemps occupé.

Tous les ministres en habits blancs s'inclinent, puis s'asseyent dès que Son Altesse Royale est

assise.

Aude est très émue. L'absence de son grand-père est un vide immense. Elle se rend compte qu'elle est bien jeune pour le remplacer.

Ce matin, de très bonne heure, elle a été entendre la messe, elle a prié avec ferveur, demandant la force dont elle a besoin. Elle est certaine que Dieu la lui donnera.

D'une voix claire qui tremble à peine, elle ouvre la séance et rappelle le grand deuil de la cour par tous ressenti. Elle remercie le président du Conseil qui a bien voulu donner au pays quinze années de sa vie, années prospères dont Monseigneur lui était très reconnaissant. Elle ajoute qu'elle a accepté la démission du président et des ministres qu'ils lui ont, selon la coutume, envoyée.

Le président du Conseil remercie Son Altesse Royale de ses paroles et ajoute d'une voix forte qu'il sera toujours heureux de consacrer ses forces à servir son pays.

Impassible, Aude reprend :

– Nous n’en doutons pas.

Puis, après un court silence, elle ajoute :

– Messieurs, j’ai choisi pour remplacer celui qui, pendant des années, a fait un si bon travail, un ami de mon père et que Monseigneur aimait beaucoup, le marquis du Bois Sacré. Je suis très jeune et je désire m’entourer d’affection. Ce nouveau président choisira ses ministres et je lui ai demandé de confier le portefeuille de l’éducation à une femme qui est plus apte qu’un homme à savoir ce qui convient aux enfants. M<sup>me</sup> de Myrac fera donc partie de notre gouvernement, et comme nous avons besoin d’un ambassadeur en France, un ambassadeur très habile, je souhaite que le président du Conseil démissionnaire accepte ce poste qui l’obligera à vivre dans un pays très agréable, paraît-il, que je compte visiter un jour.

Le président démissionnaire a écouté ce petit discours avec une impatience grandissante, une rage froide. Cette fillette est folle, il faut à tout prix l’arrêter.

– Puis-je demander à Votre Altesse Royale,

s'écrie-t-il, la parole ?

Se doutant qu'elle va entendre des choses désagréables, Aude cependant incline la tête et le président, hors de lui, parle :

– Avant de quitter la présidence, je dois rendre des comptes, c'est obligatoire, et je veux conseiller à Son Altesse Royale, qui n'a encore que sa petite majorité, d'avoir près d'elle un compagnon plus âgé qui la conseillera, un mari enfin. Les ambassadeurs de deux puissances amies m'ont parlé de princes qui seraient heureux de s'unir avec Son Altesse Royale. Je me permets d'ajouter que pour le duché l'une ou l'autre de ces alliances serait profitable et consoliderait sa position actuelle. Ainsi, Son Altesse Royale aurait un guide près d'elle.

Aude ne se trouble pas ; elle attendait cette offensive :

– Monsieur le président du Conseil démissionnaire, je trouve que vous avez raison et Monseigneur, mon grand-père, a lui aussi pensé à la solitude dans laquelle je me trouverais à sa mort.



« J'ai choisi ce compagnon que vous souhaitez voir près de moi. Je vous annonce mes fiançailles avec Cyrano Cassini. Nous nous marierons dans deux ans, quand il aura terminé son école d'aviation. Monseigneur m'en a donné l'autorisation. Voici la lettre qu'il avait laissée, j'en ai fait faire plusieurs copies, vous en prendrez connaissance, ainsi que MM. les ministres. »

Le président n'en revient pas. Cette petite fille a tout prévu, tout organisé, et le grand-duc, si volontaire, a cédé ! C'est incroyable ! Il n'a plus rien à dire, ses ennemis triomphent et ses ministres ne sont que sourires. Il paie à cette heure toutes les petites méchancetés qu'il leur a faites, pas un n'aura pour lui un mot de regret. Va-t-il enfin comprendre que sur la terre la bonté seule vous fait aimer ?

Il voudrait s'en aller, fuir la grande-duchesse, ses ministres, tous ceux qu'il croyait tenir dans ses griffes d'homme rapace qui n'avait pour dieux que l'argent et les honneurs. Son ambition était sans limite.

Aude, qui le surveillait, s'aperçoit de son agitation.

Le Conseil est terminé. Elle se lève, appelle d'un geste le marquis du Bois Sacré et elle quitte la salle avec le nouveau président du Conseil, sans un mot pour celui qui est démissionnaire.

\*

Deux ans après, un jour de juin lumineux, Rosa est en fête. Le mariage de Son Altesse Royale va être célébré à dix heures.

Mariage très simple comme elle l'a voulu : des enfants, des fleurs, et autour d'eux la population de Rosa et des environs.

Dans la cathédrale – la chapelle du palais était trop petite – il n'y a que des jeunes garçons et des petites filles, tous en belle toilette, et ceux de l'orphelinat sont aux premiers rangs.

Les mariés leur appartiennent et ils en sont très fiers. Ils ont fabriqué des guirlandes, mises sur des arceaux de jonc courbé, et en sortant de la

cathédrale la grande-duchesse et son mari passeront sous cette voûte fleurie.

Les diplomates, les ministres, les dames de la cour sont dans les tribunes – ce qui ne leur plaît guère, mais aujourd’hui, la grande-duchesse l’a voulu, les enfants sont les maîtres de la fête.

À dix heures exactement, la mariée arrive avec le marquis du Bois Sacré, président du Conseil très aimé.

Son Altesse Royale est vêtue d’une simple robe de tulle blanc, un voile de même tissu l’entoure, aucun bijou – seul le collier que son grand-père lui a donné – et la couronne des grandes-duchesses, obligatoire.

Elle tient un bouquet de roses : « Aude la rieuse » doit être là.

L’aumônier de l’orphelinat et celui du palais sont présents ; l’un marie le jeune couple, l’autre célèbre la messe. Cérémonie très simple : il ne faut pas ennuyer les enfants avec des discours...

Quelques écoliers ont préparé de beaux chants. Ces voix si pures rappellent à celle qui a été le

Petit Chat son enfance.

Messe finie, le jeune couple quitte la cathédrale sous la voûte fleurie. Les mariés sont très beaux. Le bonheur est inscrit sur leur visage. La population les acclame.

En deux ans, la grande-duchesse a su se faire aimer.

Des réformes justes, une charité intelligente, une grande bonté ont fait comprendre qu'elle voulait faire son devoir d'État en chrétienne.

Sa devise « Prier. Travailler. Aimer » est inscrite sur les murs des écoles. Et les enfants, qui connaissent tous l'histoire merveilleuse du Petit Chat, s'efforcent de ressembler à cette grande-duchesse qui a été comme eux, pendant treize années de sa vie, rien qu'une petite écolière semblable aux autres.



Cet ouvrage est le 427<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.